
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01446672 6

LES ÉLÉMENTS

D'UNE

RENAISSANCE FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Eglé ou les Concerts Champêtres (1 tome).

MORALE

L'Hiver en Méditation (1 tome).

THÉORIE

Discours sur la Mort de Narcisse, théorie de l'amour (1 tome).

La Vie Héroïque des Aventuriers, des Rois, des Poètes et des Artisans, théorie du pathétique (2 tomes).

La Résurrection des Dieux, théorie du paysage (1 tome).

SOCIOLOGIE

La Révolution en Marche (une brochure).

MÉLANGES

L'Annonciation (5 fascicules).

SOUS PRESSE

Un Roman.

EN PRÉPARATION

Divers Ouvrages.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

Les Eléments

d'une

Renaissance Française



PARIS

BIBLIOTHEQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

SOCIÉTÉ ANONYME LA PLUME

31, rue Bonaparte, 31

—

1899


LIBRARY
NOV 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

Les Éléments d'une renaissance française

PRÉFACE

Ce n'est pas une histoire des faits de notre époque que vous trouverez dans ce volume, mais une histoire de ses idées. L'auteur n'y retrace, en effet, aucune des grandes aventures qui se sont succédées sous ses regards, il en a cherché la cause, il en a sondé le fond, il en a calculé les conséquences. En d'autres termes, vous découvrirez moins ici des tableaux pathétiques et ingénus que des dissertations morales. Et vous y pourrez lire plutôt des exposés de sentiments que des exposés de situations. D'ailleurs tout cela a été écrit au hasard des jours, un peu partout, un peu à cause de tout.

L'auteur de ces pages l'avoue. Il s'est trouvé toute une année attaché à un journal. Il y donnait chaque semaine un article. Il y a écrit fort régulièrement. Jamais il n'a pu s'habituer à prendre ce ton futile,

aimable et délicat duquel le public parisien s'engoue, paraît-il, chaque jour davantage et qui a fait la fortune d'une multitude de publicistes. Son sentiment l'a éloigné de ce qu'on appelle l'esprit. Tout de suite d'ailleurs il sentit qu'il pouvait s'établir des relations profondes, entre une grande partie du public et lui. Il prit, pour tout dire, son rôle au sérieux. Il se rendit compte bientôt de sa responsabilité. Le sentiment qu'il possède de l'égale importance de tous les événements le persuada peu à peu de l'égale importance de toutes les descriptions qu'on en peut faire. A force de vivre en lui-même, de réfléchir à l'influence des choses sur son propre esprit, de calculer les résultats de ses décisions personnelles et des plus petites volontés du monde, il s'était fait cette conviction que lui-même pouvait bien avoir une réelle responsabilité, que ses paroles étaient capables d'agir sur son entourage et qu'il fallait se fortifier par de solides méditations avant de dire un mot, de faire un pas, d'écrire un article, un billet, etc...

*
* *

Si vous scrutiez jusqu'au fond les événements et les choses, vous seriez vite convaincu qu'en dépit de leur aspect, leur équivalence est parfaite, complète. Evaluez les effets d'une découverte, d'une expédition militaire, d'une tragédie composée, vous aboutirez à une équation dont tous les termes sont

égaux. Les événements actuels sont en apparence dénués d'importance. Mais suivez leur résultat : peut-être ont-ils des vertus inconnues. La preuve de cette proposition, vous pouvez la découvrir dans votre existence quotidienne. Vous sortez, vous êtes dans la rue, une femme passe, elle a de beaux yeux limpides et noirs : voilà toute votre âme changée, on dirait que l'orage est entré en vous-même. D'ailleurs, il faut pour se convaincre encore plus précisément parcourir les biographies des hommes fameux.

Au début de l'hiver de 1841, Victor Hugo, en sortant d'un dîner, rentrait chez lui, à pied, malgré la neige, quand, rue Taitbout, il fut saisi à la vue d'une jeune femme qui stationnait, vêtue d'une robe brillante, au coin du boulevard dans la nuit. Il neigeait, ce jour-là, à gros flocons. Le sol était blanc et l'air tout glacé. Hugo a lui-même raconté comment il vit un jeune homme de l'aspect le plus élégant, se baisser, faire une boule de neige et la planter dans le dos de la malheureuse, comment il entendit cette fille jeter de suite un cri perçant, comment elle se précipita sur le singulier fashionable, lui donnant des coups qu'il rendit, comment accoururent les sergents de ville et comment la fin du spectacle eut pour théâtre un commissariat de police, où Victor Hugo suivit cette jeune femme et où il témoigna pour elle. Cette scène l'avait beau-

coup ému. Il lui en resta d'étranges tremblements. Plus tard, il s'en ressouvint. De cette fille il fit *Fantine* et cette scène il la traça dans un chapitre des *Misérables*.

Calculez maintenant l'importance d'une aventure aussi fortuite, aussi obscure! Il est hors de doute que jamais Hugo n'eût donné la vie à *Fantine* si le hasard ne l'eût conduit dans la rue Taitbout, au coin du boulevard, en cette froide et blanche nuit d'hiver du neuf janvier 1841.

Nous estimons que ce fait demeurera aussi important dans l'histoire de l'humanité que le vote d'une constitution ou que la rencontre héroïque de deux armées.

Les plus grandes dates de l'histoire ne sont donc pas toutes fameuses. Quelques-unes resteront toujours vagues et obscures. On garde le nom de Rousseau et on se souvient de Babeuf. Personne ne sait celui du pauvre homme qui, dans sa mansarde, à l'aide d'une corde liée à un clou, se suicide implacablement.

Etant convaincu de ces sentiments, eussé-je pu prendre dans un journal le ton délicat et gracieux, la manière désintéressée, l'accent dilletant et impertinent qu'on demande aux auteurs de nos gazettes? Eussé-je pu sourire de moi-même au point de me jouer du public? Eussé-je pu sans foi ni méthode écrire la plus petite phrase au sujet d'une maîtresse

trahie, du retour des hirondelles, d'une exposition de tableaux, d'un assassinat ou d'un brin de myrthe?

L'auteur de ces pages le répète. Il s'est cru quelque importance. Il n'ignore point quelle influence ont pu prendre sur son cœur une rencontre amoureuse, la lecture d'un poème quelconque, la vue de la mer ou d'une feuille, et les aventures les plus innocentes. Son orgueil a été de croire qu'il pourrait avoir autant d'influence en exposant sa pensée, en ses principaux raccourcis, qu'une hirondelle aperçue ou qu'un bouquet respiré. Il s'est dit qu'une pâle demoiselle avait procuré à Hugo l'éternelle figure de *Fantine*, que Lamartine avait rêvé la plus grande partie de sa vie à l'ingénue *Graziella*, que ses vices mêmes avaient préparé *Mirabeau* à son rôle de tribun du peuple, que s'il n'eut pas eu des dettes il ne se fût peut-être pas mêlé aux emeutes, que sans de pareilles débauches il n'eût pas été le roide démagogue qui précipita le cours des nations, et enfin que les railleries essuyées par J.-J. Rousseau à Aix en Savoie et à Neufchâtel n'ont pas été sans augmenter le sombre et perçant caractère de ses écrits.

De tels souvenirs ont convaincu celui qui écrit ces lignes, qu'il pouvait bien sans trop de présomtion se supposer sur le public, l'empire que des paysages, que des croupiers, qu'une petite fille

napolitaine et qu'une prostituée perdue avaient eu sur l'âme de tant de grands hommes.

*
* *

Les événements dont j'ai fait mes études ne sont pour la plupart pas bien fameux. Un suicide m'occupa beaucoup. J'annonçai longuement le printemps. J'ai pris plaisir à m'étendre sur des sujets peu compliqués. Des variations de climat, des changements de température ou des transformations dans l'atmosphère m'ont donné la matière de riches feuillets. En marge d'un écho de journal, j'ai fixé en traits durs des notes rapides. Un fait-divers parfois m'a servi de prétexte et m'a fourni des méditations infinies. Je me suis efforcé de sonder les mystères. De préférence, de petites circonstances m'ont réclamé. Je leur ai cru de l'intérêt. J'ai salué la publication d'un drame lyrique, d'une lettre intime ou d'un sonnet comme une victoire triomphale et universelle.

Certaines mésaventures, d'un ordre assez vulgaire, m'ont ému passionnément jusqu'à me faire fondre en larmes. Leurs profondes traces brillent sur ces pages. Les prostituées peut-être me sauront gré d'avoir révélé la mélancolie que dissimulent leurs apparences, leurs costumes d'argent et d'azur et leur allégresse composée.

*
* *

Mais c'est surtout pour les jeunes gens que j'ai donné dans un journal les papiers rapides, brûlants et émus dont j'ai tiré les différents feuillets de ce volume.

Pour rendre à la beauté la terre française, il faut moins l'y appeler par des lois vigoureuses que par de pathétiques adjurations. Des parlements sont moins utiles que des assemblées poétiques. Emile Zola, à cinquante ans, s'est jeté à la face des lois comme *un* héros. Clemenceau, après trente années d'une prodigieuse vie politique, n'attend plus rien que de l'action par la pensée. Contradictoires en apparence, ces deux faits font bien ressortir la grandeur, l'empire des lettres.

Une grande tâche incombe aux jeunes écrivains. Ils peuvent rebâtir leur patrie et lui rendre un lustre inconnu. Il ne s'agit point pour cela de se jeter dans l'arène politique. Un sonnet héroïque et juste influe d'âge en âge sur l'esprit des hommes. Préoccupons-nous donc d'abord de réformer la sensibilité. Comme Gustave Charpentier, créons des fêtes publiques, instituons des joies nouvelles, décrétons dans chaque cité des jours d'allégresse populaire! Voilà le moyen le plus assuré que nous possédions actuellement pour régénérer la nation.

Si l'auteur de ces pages pouvait se croire quelque influence sur la nouvelle génération, il s'adresserait de suite aux étudiants, il leur dirait ses rêveries, il

entretiendrait ces enfants sur qui repose l'avenir même du pays. Il leur demanderait de sourire à la naissance de chaque printemps. Il leur montrerait l'importance des faits les moins considérables. Il leur dirait : Ne négligeons rien dans le monde. Nous avons une mission charmante à accomplir. Que tout nous serve à la réaliser. La manière dont on parle à une fille de la rue peut prendre autant d'importance que celle dont on parle à Dieu. Tout s'appuie sur le respect, sur l'exaltation délicate, sur l'amour même. Ne nous étonnons point qu'on nous méprise, nous qui semblons inattentifs à tant de douleurs et à tant de larmes. Le tort, c'est de se croire plus beau, meilleur et plus grand qu'autrui. Dissipons les hiérarchies...

***

Si je livre à l'impression tout cet amas de papier de journal, c'est que je n'en pense pas inutile la lecture. Aux jeunes étudiants qui cherchent leur destin, qui n'aperçoivent pas tout à fait la figure de leur patrie et qui demandent des vertus, avec le moyen de les employer, ces feuillets donneront peut-être les vagues linéaments de leurs pensées et le plan confus de leurs routes.

Saint-Georges de Bouhélier.

1899.

I

La Poésie de la France.

A M. Catulle Mendès.

I. — De l'Esprit national en littérature

Si quelques nations maintiennent, dans le monde, leur traditionnelle unité et leur mémoire historique, c'est moins à cause des fabuleux exploits où des héros conquièrent la gloire, que par l'effet des belles-lettres. Peut-être, les auteurs ne sont-ils pas l'objet d'un culte égal à celui que le peuple a coutume de rendre aux victorieux capitaines et aux habiles intendants. C'est là une bien grande injustice. Rien ne subsistera plus d'Athènes ni de Troie, du jour où nous aurons perdu le sens des torrentiels poèmes composés en leur honneur par Pindare, par Homère, par le tendre Euripide. Mais aujourd'hui, l'on distingue bien que les Grecs, malgré leurs défaites, possèdent sur le monde un extrême empire. Grâce aux quelques poètes épiques que cette peuplade a enfantés, personne ne demeure insensible, dans une époque comme la nôtre, à ses chimériques entreprises, encore qu'elle ait perdu tout intérêt, toute vitalité et toute cohésion. Mais au nom d'Ajax, de Phidias, les petits enfants des écoles, eux-mêmes, sont prêts à prendre parti pour une race misérable et contre qui, en ce moment, la fatalité se porte fortement.

Tel est le mérite des auteurs. On ne peut nier l'utilité des hommes de guerre. Ils ont une importance considérable. Ils défendent le territoire. Mais leur gloire ne paraît fondée que sur la lâcheté publique. On les honore, parce qu'ils permettent à la

plus grande partie d'un peuple de vaquer à ses affaires, sans prendre les armes pour combattre, quand l'ennemi menace la patrie. A cet égard, une troupe soldatesque est précieuse. Aux époques de bouleversement et de déroute l'armée préserve nos philosophes de l'agitation et des catastrophes. Afin qu'Emmanuel Kant pût méditer paisiblement sous les sonores et jaunes tilleuls de Kœnigsberg, des hommes en armes combattirent l'étranger dans toutes les noires plaines de l'Allemagne.

Voilà donc le rôle des soldats. Ils assurent la tranquillité des négociants, des forgerons et des moralistes. Convenons de leur utilité. Sans territoire, qu'est-ce qu'une nation? Une tribu éparse et nomade (comme on voit les juifs depuis deux mille ans).

Mais il faut convenir également que les belles-lettres ont une importance infinie. Il suffit d'une ou deux odelettes afin de raffermir un peuple près de périr. Des frontières morales existent. Peu de personnes y prennent garde. Reconnaissons donc leur réalité! Le moindre auteur agit sur sa nation.

Si une infinité de gens honorent davantage les guerriers fameux et s'intéressent de préférence aux entreprises militaires, vous ne trouverez cependant pas un homme qui reste insensible en présence d'une ode, d'un aimable et fluide rondel, ou d'une délicate idylle. Le goût de la beauté persiste en nous. La poésie en est l'image elle-même. Il n'existe aucun être, aucune plante et aucune couleur, il est impossible de prévoir un lieu, une aventure ou une pensée, on ne conçoit rien, ni golfe, ni étoile, ni pierre, ni

abeille que les poètes n'aient point chanté et dont ils n'aient tiré d'extrêmes délices.

Combien d'amantes et de héros nous interrogerons sur leur propre émoi, sur le secret de leur illustre audace. Personne n'a le droit d'être indifférent à l'égard d'un parfait spectacle de comédie où se rencontrent des personnages qui égalent Paméla et Diane, Rodolphe, Ajax, Amadis, Hercule même. Certes, de pareilles créations nous touchent d'une manière infinie. Vous songez bien qu'elles occupent l'univers. Soit que quelques auteurs glorifient la prospérité de leur patrie, soit qu'ils la discréditent par leur sourire, ils exercent un extrême pouvoir dans la contrée où ils se trouvent et auprès du peuple pour qui ils composent leurs drames, leurs ariettes, leurs pompeux ballets.

Aussi est-il bon d'y prendre intérêt. Et quoique l'on puisse offenser un assez grand nombre de personnes, susceptibles au point de voir dans l'éloge des poètes, une sorte de directe allusion à leur médiocrité propre, il est nécessaire d'en courir le risque, de célébrer l'éternelle chimère, la beauté infinie, le naïf héroïsme et toutes les merveilles de la terre, telles qu'elles paraissent dans les grandes odes et dans les églogues champêtres.

Car, la poésie chante de purs travaux. Tant de beautés imaginaires font donc paraître encore plus dégoûtante l'habituelle abjection dans laquelle nous vivons. Cette manière d'entendre les propos d'Eglé et les harangues de Damœtas, voilà ce qui froisse un grand nombre de gens. De là vient le goût du public à l'égard des militaires et des administrateurs, dont

les exploits font son repos, composent sa gloire et lui épargnent le poids des charges, sans faire aucune allusion à sa lâcheté propre, à ses basses passions.

Convenez cependant de l'utilité des poètes et qu'ils garantissent la fortune, l'unité et la gloire d'un peuple, s'ils traduisent ses sentiments, si leurs poèmes portent la marque de l'âme nationale.



On sait quelle stérile poésie a été inspirée tous ces temps-ci à de juvéniles écrivains, sur qui Richard Wagner, Nietzsche et Henri Ibsen prirent trop d'empire. Les lettres françaises ont manqué de périr. Une deuxième fois, les Allemands franchirent les frontières, mais cette chimérique invasion eût pu être autrement pénible et exténuante que la conquête de 1870-71.

Nos jeunes lettrés ont subi la tyrannie étrangère. Je suis tout à fait surpris de cette servitude acceptée d'une manière aussi facile par de généreuses personnes dont Racine, Diderot, Hugo, Lamartine ont pu composer la pensée et auxquelles tant de promenades dans les jardins du Luxembourg, à Meudon, à Versailles, parmi le riche parc de Saint-Cloud, n'eussent pas laissé d'apprendre les lois de la beauté, si elles n'en étaient pas distraites par un trop vif amour des lettres.

Il convient donc de se promener parmi les avenues du parc de Versailles. Leur majestueuse solitude m'est très chère. C'est là que j'ai pu prendre conscience de mes devoirs d'écrivain. Elémentaire enseignement ! Ces molles et magnifiques pelouses

où déferle un océan d'herbes, de houleuses pâquerettes et de boutons d'or, quel éloquent témoignage de notre esprit national! De sonores quinconces abritent des statues. Un vert torrent berce leur ombre étendue. Là retentissent des ifs taillés en cône. Des colombes se posent dans les branches. Sur le marbre éclate leur chaude blancheur d'or.

Pour ma part, ces parcs me démontrent d'une manière extrêmement claire, que nous ne pouvons nous accommoder d'un art sans symétrie et sans pureté. Ainsi, aucun enseignement ne vaudra le spectacle présenté par Versailles. Quand M. Lenôtre, jardinier du roi, traça le dessin de ces parcs, que traversent de profondes avenues mélancoliques, et où stagnent par-ci, par-là, les noirs flots croupissants des bassins trop pompeux, il avait une vue bien précise des sentiments de la France. Sur cette étendue gazonnée, il mit comme sur un plan moral, les traits de noble allégresse et de cérémonieuse grandeur qui rendent si distincte une figure française. Blanches pelouses où courent des statues de dieux, quelle harmonie vous attestez! chargés de floconneux feuillages, que le vent balance comme de grosses nuées bleues, les grands marronniers portent sur les avenues de nobles et magnifiques ombres.

Il est certain que des personnes, munies d'une sensibilité un peu commune, ne sont en aucune façon capables de distinguer, ici, simplement, par elles-mêmes, les premières lois de la beauté qui est propre à l'âme française. Devant ces sites décoratifs, si mélancoliques et si enchanteurs, je les imagine in-

sensibles. Elles ont bien besoin d'un intermédiaire auprès de qui entrevoir la nature de leur patrie. Cet intermédiaire, trouvez-le parmi nos auteurs nationaux. Racine, Diderot, Chateaubriand et Lamartine ne peuvent-ils rien leur apprendre des éléments dont leur vulgarité d'esprit leur interdit de prendre conscience en contemplant les jardins de Saint-Cloud, du Luxembourg ou de Versailles. Car ces qualités de spacieuse noblesse, de proportion, de gaieté innocente, qui donc ne les rencontrerait en compagnie d'Iphigénie, de Bérénice, d'Elvire ou de Clorinde, au cours de ces pures tragédies d'une décorative tristesse et dont le dessin n'est pas moins correct que celui de nos jardins ! (Dans cette pensée quelques poètes, MM. Charles Maurras et Jean Moréas, ont conçu l'excellent dessein de rendre à la littérature ses vertus élémentaires. Mais on voit bien que s'ils tentent cette réforme, c'est au nom des auteurs classiques. Pour nous, avec une ambition semblable, nous imaginons qu'il est mieux de prendre pour modèle la nature elle-même. Aussi parlons-nous beaucoup moins au nom de Diderot ou de Lamartine, qu'en celui de M. Lenôtre et de quelques autres jardiniers. D'ailleurs, n'envisagez-là qu'une différence de sensibilité et de méthode.)

En vérité, en cette étroite contrée, toute humide à cause de l'herbage bleuâtre aromatique et fluide près de l'Orangerie ou à Trianon, il est impossible de prendre goût aux meilleurs ouvrages des grands étrangers. Le paysage contraste bien trop avec les drames de Wagner, ses poèmes désordonnés où ne règne point cet ordre correct que nous admirons

puissamment dans la manière d'être du château, de l'avenue et des arbres français.

* * *

Une nation ne peut perdre son unité si elle ne désapprend point le sens des chants nationaux. Je ne doute guère de la force du génie. Ce qui a permis aux Grecs de reconstituer leurs lois, après six cents ans d'esclavage, c'est la tradition poétique dont le monde leur rappelait sans cesse l'illuste éclat.

Tant que nos jeunes lettrés connaîtront la route des cimetières où pleurer des personnes éteintes, de qui la noire terre presse le corps glacé et qui dorment couchés côte à côte, non loin de nos grands hommes, de nos glorieux soldats et de nos héros militaires, tant qu'ils pourront venir auprès des chimériques sépulcres (je parle des livres où sommeille aussi une pensée antique), nous ne craindrons point l'étranger. Racine, Diderot, Chateaubriand nous sauveront toujours du complet désastre, autant qu'un Kellermann, qu'un Bonaparte.

II. — De l'esprit provincial en littérature

On sait quelle tendre et charmante Renaissance se réalise aujourd'hui dans les Lettres. Il semble que nous soyons bien près de connaître une gloire nouvelle. Aucune époque ne parut plus gracieuse. Une aimable aurore sourit tendrement au-dessus de la terre française. Peut-être nos auteurs sont-ils dispo-

sés à repousser l'étranger. En vérité, les jeunes lettrés contemporains témoignent, d'une manière constante, le goût que leur inspirent encore les ondoyantes rivières de leur patrie, l'herbe aromatique de ses plaines, les nuages qui courent parmi son ciel fin, les vaporeuses pelouses où se mirent ses châteaux, l'infinie allégresse des nids dont sont chargées ses noires forêts de hêtres. C'est un gage de santé morale. Aussi leurs poèmes ont-ils pris les traits de la correction la plus grande, de l'éloquence et d'une grâce extrêmement profonde. Les mêmes lois de la beauté présideront désormais au dessin de nos parcs, à la construction de nos édifices et à l'ordonnance de nos poésies. Tel est le sentiment des auteurs de vingt ans.

Je demeure tout à fait touché du culte où ils tiennent la nature. La contrée qui les a vus naître, voilà leur première nourrice ; ils la chérissent avec force.

Mais regardez-les de plus près. Ils n'obéissent point simplement aux traditions de leur grande patrie nationale, car leur province leur inspire une extrême tendresse. De là un caractère local que je trouve, pour ma part, sublime. Non seulement nos jeunes lettrés étudient l'art qui présida à la création des antiques poèmes de la France, mais encore ils semblent davantage enclins à écouter les voix qu'exhalent les profondes grottes, les sources, les plantes et les oiseaux de leur petit pays natal.

Ils éprouvent bien peu de peine à se trouver dans une lointaine province. Au lieu d'aller prendre ailleurs des motifs d'inspiration et des prétextes de

poésie, ils aiment ces étroits paysages où ils sont nés. (Evidemment Brizeux, Victor de Laprade, plusieurs autres se sont déjà, dans ce siècle, inspiré de leur village, mais la manière de ces poètes était beaucoup trop didactique, apparente et présomptueuse pour qu'il leur fût permis d'atteindre à l'auguste et glorieuse beauté. Aujourd'hui, nos jeunes auteurs ne citent pas le lieu qui les a nourris. Ils en conservent seulement le goût, et en quelque sorte l'essence primitive. D'être infiniment sensibles à l'enchantement de la nature, ils en traduisent l'innocence, la mélancolie. Mais aucune trace cependant de cette vanité régionale qui souille les plus sublimes accents de Brizeux et de Lamartine lui-même, par endroits.)

Des sentiments de ce genre distinguent d'une façon très profonde la littérature nouvelle. Un obscur courant de sève, monté de la terre natale alimente nos créations. Rien de plus émotionnant.

Voilà le trait propre à nos jeunes auteurs. M. Joachim Gasquet se promène sur les routes d'Aix et il en glorifie les plantes, les hautes roches fendues par le feu, la stérilité foudroyée aux desséchantes flammes du soleil. Ce poète a de grands dons. Les déesses de la mer ont nourri, fortifié la substance de son âme.

A Orthez, M. Francis Jammes se plaît dans les jardins d'abeilles, où luisent de petites roses d'or. Il chante tout cela avec désespoir. M. Jean Viollis dit le bruit des ruches, la majestueuse mélancolie que le soir amène avec lui. On conçoit bien que Maurice Magre s'est reposé sur le sein des prairies, comme sur le sein même de sa mère. Ces deux au-

teurs ressuscitent la gloire de Toulouse. Exilé à Saint-Saturnin, Michel Abadie chante les Pyrénées, et ses grandes odes ont la puissance limpide des gaves. Tels sont les poètes de province sur qui nous comptons aujourd'hui afin d'illustrer la race appauvrie, toute desséchée par un trop long repos.

***

Parmi ces prodigues et charmants poètes, M. Michel Abadie me paraît le plus admirable. Encore qu'il n'ait pas trente ans, je le pense mûr pour la gloire. Il est surprenant d'abondance, de riche et splendide allégresse, de vitalité innocente. Faut-il avertir, tout d'abord, qu'il habite au cours de l'année la petite bourgade de Saint-Saturnin et que, s'il partage mon goût de la terre, je ne le lui ai point dicté.

Michel Abadie est un prodigieux, un auguste, un lyrique poète. Je ne le connais que par ses ououvrages. Je ne l'ai donc jamais vu. (Peut-être le public sera-t-il surpris que j'insiste aussi fortement sur un sujet d'une telle futilité. Mais comme un grand nombre de gens n'imaginent point que les auteurs puissent se décerner des louanges, si aucun lien d'amitié, d'intérêt ou de coterie ne les y oblige en effet, il était nécessaire de prévenir une fois pour toutes que ce panégyrique-ci m'est uniquement inspiré par la beauté d'un ouvrage.)

M. Michel Abadie habite dans le Cher, à Saint-Saturnin, où il est instituteur. Pourtant, les Pyrénées ont nourri son enfance. Rien de plus émotion-

nant que cette existence champêtre, ingénue et provinciale.

Représentez-vous le hameau paisible, assis sur la pente des montagnes qui contiennent des métaux, de l'eau et de houleuses bruyères. Quel repos pour la pensée ! Un solide peuple de paysans s'emploie aux travaux de la terre. Dans la plaine déferle une mer végétale, à pleins sillons, tumultueusement.

Voyez la vieille église, l'étroite place publique, où roule, quand vient le vent, le tonnerre des chênes taillés en quinconces, les douces maisons faites de plâtre et de bois qui sont couchées sur le bord de la route. Dans une contrée aussi morne, un poète ne craint point de demeurer. Car le poète a le don des mobilités. Et pour lui, l'Eden reconstruit se trouve toujours dans l'endroit même où le mènent le hasard, la fortune, l'aventure.

Il me plaît de supposer que M. Michel Abadie possède une maison teinte du sang des roses avec un pauvre enclos que peignent de belles verdures très claires. Comme cette contrée est monotone ! Les dates de la récolte et des fêtes patronales en sont seules les péripéties. Il faut donc comprendre à quel point cette uniformité des jours dissipe peu à peu chez un homme sensible, emporté et pathétique, la passion que la nature avait déposée en lui et qu'il dépensera désormais en grandes exaltations lyriques.

Dès les premiers matins d'avril, de glaciales pâquerettes égayent le hameau. Un groupe de collines occupe l'horizon tout entier. L'orage des sapins court sur les hautes pentes, polies par la chute des

lumières. Le sang des genêts les empourpre encore. Ensuite avec le crépuscule, on rentre en chantant par les routes. Tel est le lieu où habite M. Michel Abadie. Nul doute qu'il n'en éprouve toute la beauté profonde, bucolique, étendue et pure. Cette campagne lui a inspiré d'extrêmes et retentissantes odes qu'emporte le souffle obscur des terres. Ses poèmes sont vivants comme des prairies. La sève du monde y afflue avec force. Elle leur communique la passion première qui anime les plantes de la plaine, la flamme et les flots du torrent natal.

Lisez *les Voix de la Montagne*, vous éprouverez l'émoi mourant des colombes qu'assoupissent tous les parfums du monde :

Le clos, et son rempart de roses que tu vois
Ondoyer au soleil, ont reconnu ma voix.
Car dans mes jeunes ans, je fus le divin pâtre
Des troupeaux qui s'en vont, bêlants et doux, s'ébattre
Et se poursuivre au bord des osiers languissants.
Souventes fois ma flûte a sonné ses accents
Joyeux et clairs au bois des myrtes, et les grâces
De mes pas ont laissé leurs lumineuses traces
Au vert de la prairie odorante de miel.
Je buvais à la source où se mire le ciel
Et du sang des mûriers je barbouillais mes lèvres,
Je jouais comme un jeune faune avec mes chèvres.
Ma mère me cueillait des fruits pour me choyer,
Et les oiseaux, voyant mes beaux yeux flamboyer,
Venaient charmer mon âme au murmure des saules.
Je parais mes cheveux de vertes auréoles
Et les nymphes disaient mes pas divins élus.
Mais j'ai quitté le vieux bocage et je n'ai plus
L'heureuse haie avec ses lèvres de senelles
Ni mon lait doux, ni mes fruits d'or, ni mes agnelles,
Ni la cabane au toit d'azur qui m'abritait !...
Et je pleure le temps où ma flûte chantait.

Telle est cette débordante, lyrique et profonde poésie. La sève des terres y afflue lourdement, lui communique un prodigieux frisson. La substance en est mûrie, comme par le grand feu central qui réchauffe les fruits des treilles, les pierres, les plantes de la montagne.

*
* *

Il faut convenir que de tels écrivains n'envisagent point les belles lettres comme un refuge contre un tenace ennui, où comme un excellent moyen de parvenir. Leurs sentiments me semblent d'une extrême innocence. S'ils composent de légères odelettes et des mélodies poétiques, c'est seulement par gratitude envers une personne éprise ou pour remercier les oiseaux, le bel herbage blanchi par le flot des pâquerettes, la plage où bat le cœur des mers, les glauques feuillages des pins, la champêtre et limpide maison desquels les bienfaits sont si innombrablês, si délicieux, extrêmement magnifiques.

III. — De l'esprit professionnel en littérature

Bien peu de gens eussent suivi la carrière des lettres, si une destinée différente leur avait permis de mettre en valeur les talents auxquels le métier d'auteur prête le plus honorable emploi. C'est une de mes certitudes. Pour consentir à écrire des poèmes, des églogues ou des comédies, il faut y être obligé par une nécessité morale ou par une extrême infortune. De toutes les professions humaines, aucune

ne me semble moins aimable. On rapporte que Pietri Pozzo, ayant conçu un amour infini pour une petite fille florentine, ne savait comment lui en faire l'aveu. Timide un peu et trop prudent, afin de risquer son ardeur dans la maladroite description qu'il eût pu entreprendre, dans la rue, au hasard, en arrêtant la demoiselle aimée, il résolut de lui écrire. Il composa donc une romance d'une remarquable ingénuité et de la langueur la plus élégiaque, la plus tendre et la plus confuse. Cette petite florentine, à qui il l'adressa, ne laissa point d'en être émue. Elle la trouva même si touchante qu'elle donna de suite rendez-vous à son mélancolique amant, lequel prit plaisir depuis cette époque à écrire un grand nombre d'ariettes et de rondeaux infiniment goûtés des Italiens.

Voilà le secret des auteurs. Ils eussent pu être de galants gentilshommes. Tout porte à croire qu'ils fussent restés obscurs, amateurs d'aventures, de charmilles et de pastorales, si leur amour de la beauté, ne les avait aussi contraints à en former de parfaites descriptions. Ils ont le goût de la beauté. Ils ne peuvent s'exprimer comme le commun des hommes, à cause qu'ils distinguent davantage, la dégoûtante laideur de ceci, de cela encore et même de rien. Aussi, conçoivent-ils le dessein de faire passer dans leurs ouvrages, toutes les harmonies de leur race, la vaste ordonnance des jardins, et le charme de leur bien-aimée, et l'odeur des roses, la plainte des oiseaux, la triste et fuyante mélodie qu'exhalent les fontaines éperdues.

*
* *

Ainsi, pour nos anciens auteurs, ce sont des héros manqués. Peut-être n'eussent-ils jamais pris soin d'inventer des contes vaniteux s'ils ne s'étaient pas efforcés de faire comprendre à Paméla, à Eléonore et à Léonie, par des odelettes d'une phraséologie sentimentale, quelle profonde et crédule tendresse leur inspirent tant d'attraits dont elles sont tout à fait parées. Mais ce n'est point là notre état d'esprit. Tandis qu'un Pietro Pozzo compose un poème élégiaque en vue d'une unique demoiselle, c'est à la terre tout entière que nous prétendons parler.

Différence d'éducation ! Nécessité historique ! Nos étudiants sont nés après la guerre. Aussi leurs sentiments les eussent-ils portés plutôt vers une profession militaire. Ne regrettons pas des déroutes dont les conséquences, dans un ordre moral, seront tout à fait profondes, bienfaisantes. Cette tragédie de 70-71 nous a donné une sorte de magnifique ivresse. Encore que M. Le Nôtre ait tracé d'harmonieux jardins à Saint-Cloud et à Trianon, nous aurions moins pris garde à leur correct éclat, si cette aimable et luisante terre ne pressait le corps des soldats qui y rencontrèrent la mort en 1870. Ces parcs royaux, Versailles, la Malmaison, Saint-Cloud, quels cimetières, quels lieux tragiques ! Derrière de grosses roses, qui brûlent les futaies, on distingue de temps à autre un tertre, une colonne commémorative. On conçoit quelle tragique ivresse transporte, ici et là, de fiévreux étudiants que le hasard des promenades a conduits dans cette banlieue

et auxquels des lectures épiques ont donné le goût des héros. Ils en réclament, ils n'en rencontrent aucun, sinon couché dans des tombes pastorales. Quoi! se contenteront-ils de leurs chimères?

Les personnes avec lesquelles ils se promènent tendrement au bois de Meudon, ou au Luxembourg, Adélaïde et Amanda, parviendront-elles à leur faire oublier les magnifiques héroïnes qui rient avec des roses aux lèvres, près des beaux guerriers bouillonnants, sous les charmilles imaginaires du Tasse, de Shakespeare et de Lamartine? Pour ma part, je ne le crois point.

Nos jeunes étudiants eussent dû être soldats. Voilà un fait bien évident. Au cours des tumultueuses batailles, ils fussent parvenus à se croire sublimes. La gloire les aurait réjouis. Au nom de l'amour et de la patrie, ils eussent pu mettre en action leurs plus vaniteux desseins. Je le crois. Rien n'est plus certain. Mais enfin ils ne l'ont point fait. Car aucune guerre n'est possible aujourd'hui, et d'ailleurs de barbares exploits répugnent peut-être un peu trop à des personnages extrêmement sensibles qui ont lu J.-J. Rousseau et qui n'ignorent point la beauté humaine. Puis cette passion des parfaites existences, dans une contrée correcte, ardente, en compagnie de héros merveilleux! c'est cela surtout qui leur interdit d'agir à une époque si basse, si dégoûtante...

Des héros, des héros, voilà ce que nous réclamons. Jules Laforgue déjà s'exténua dans une volonté aussi vaine. Ah! que n'a-t-il su regarder. S'il avait moins été atteint par la lecture des écrivains épiques, il aurait peut-être accordé que les héros ne

sont pas simplement des êtres capables de tout soumettre à une éternelle utopie.

Car, en vérité, les poètes épiques nous ont formé de l'héroïsme, une assez grossière conception. Quelle pompe ! quelle emphase ! quelle extravagance ! Ce sont des amants d'une classe supérieure. De là leur bondissante passion. Dans leurs plus sublimes ouvrages on ne peut guère rencontrer que des seigneurs, trahis par d'inconstantes maîtresses, des aventuriers capables de périr pour une demoiselle adorée et une multitude de sonores guerriers. Que voilà une fausse conception ! Ah ! Tancrède, trop crédule au plus perfide serment, tendre Elvire, pudique Desdémone, Saint-Preux, qui expirez au nom du bel amour, et vous René, Ajax, larmoyant Cyrus des anciens romans, vous n'êtes point toute la Beauté, vous n'êtes pas tous les héros !

Afin d'attendrir les bonnes âmes sensibles, nous croirons bien inutile de composer de pleureuses tragédies, aussi touchantes et aussi amères que les larmes.

*
* *

Débarrassés des grossières conceptions dont nous ont nourri tant d'antiques auteurs, où donc chercherons-nous des héros qui contentent de jeunes étudiants, desséchés d'une extrême fièvre, tout à fait consumés, mélancoliques, au hasard, partout, dans le monde actuel.

Au lieu de réclamer de pompeux personnages, qu'ampoule une bondissante passion, il s'agit de prendre garde aux petites créatures de l'univers.

Pour satisfaire nos parfaites ambitions, les spectacles quotidiens suffisent. Mais il faut savoir contempler. Certes, ni Tancrède, ni Othello ne nous occuperont plus longtemps. Car depuis le seizième siècle (date à laquelle Shakespeare, Le Tasse ont pétri, extrait du chaos, enfanté ces tragiques figures) des guerres, les progrès de la science, et de furieuses révolutions nous ont totalement modifiés. De là de mobiles espérances. Serait-ce la peine d'avoir incendié des cités en 1789-93 ? Serait-ce la peine d'avoir bouleversé la nation, d'avoir tué contre un poteau des milliers et des milliers d'hommes pour que nos poètes français continuent à chanter de présomptueux seigneurs, des demoiselles perfides et fades, des soldats d'une classe supérieure ?

Afin d'entrevoir des héros, il suffit de regarder. Le travail confère à l'homme une immortelle majesté. Pourtant, personne n'y prend garde. Tout un peuple est là qui attend, des matelots, des tailleurs de pierre, des porchers, des noirs forgerons, ils attendent qu'un poète leur donne la pure splendeur à laquelle ils se savent des droits, comme les soldats consacrés par Homère, comme les amants célébrés par Le Tasse, par une infinité d'auteurs. Il faut donc le mettre en valeur dans une auguste épopée. La Révolution de 89 les a rendus nos égaux. Ils sont dignes de la poésie. Répandez en eux, par torrents, tout l'éternel sang des dieux !

Leur magnificence est profonde. (Il est certain que les naturalistes n'ont point conçu toute cette beauté. A part les ouvrages de Zola, la plupart de leurs romans, s'ils modifient le décor, ne varient nullement

l'émotion centrale. Dans des personnes plus vulgaires, ils étudient les mêmes pensées qui intéressaient les auteurs classiques dans Iphigénie ou dans Phèdre. Homère pourtant glorifie les guerriers, et il les montre ensanglantés, munis des vertus nécessaires à leur rôle et à leurs desseins. Voyez si les romans naturalistes, en dehors de la *Terre*, de *Germinal*, se préoccupent de mettre au jour, dans leurs rapports avec leur cité, leur patrie, les êtres qui y font figure.)

Chaque contrée réclame un héros, de qui elle reçoive une splendeur sacrée. Cythère, Athènes, Troie, Amathonte ont connu cet annoblissement. De pareilles bourgades existeront toujours. Un peuple éperdu, prodigieux, sommeillait dans leurs flancs de pierre d'où quelque auteur les a tirés. Ainsi, le divin Théocrite sut restituer à d'obscurs pâtres syracusains, les traits glorieux du champêtre Apollon. De même les farouches et grossiers guerriers, de qui s'échappe, blessé, un beau sang écarlate, grâce à Homère, à Eschyle et au Tasse, sont devenus tout aussi extraordinaires qu'Alcide. Mais nous, en France, nous ignorons la gloire. De poétiques consécrations ne nous ont pas annoblies. La beauté délaisse nos campagnes. Les Muses n'habitent pas nos jardins. Aucun poète ne les y a conduites.

Pourtant, que de sublimes, de magnifiques auteurs!

Mais personne ne paraît comprendre :

Le total univers, avec ses végétaux, ses roches, son argile, ses métaux, ce n'est qu'une matière à l'aide de laquelle un poète quelconque peut compo-

ser la substance de ses sites et la chair fabuleuse de ses héros. Comme un statuaire arrache du marbre l'étincelante pureté des formes d'Aphrodite, de Diane, de Myrto ou d'Hercule, de même le rôle des auteurs est donc de faire naître au jour les héros que portent noblement les fertiles flancs de l'humanité ignorante. Après les guerriers, les amants ; glorifions le peuple des pasteurs, des matelots et des laboureurs. Voilà les mdoèles de nos dieux !

*
* *

Ce n'est plus au nom de l'amour que nous inventerons des chimères. Si nous désirons faire des confidences qui intéressent l'Univers, il convient d'en prendre le sujet dans les fêtes, les travaux de l'homme. Tel est mon sentiment propre. Il est temps de célébrer l'homme, ses rapports avec la nature, avec la terre et avec les étoiles. Les principes de 89 inspirent les lois de notre art. A une époque différente nous eussions, peut-être, combattu, accompli, de splendides exploits. Car ce qui oblige, aujourd'hui, quelques personnes de mérite à s'engager dans la carrière des lettres, ce n'est pas moins leur goût de l'éternelle beauté, que leur ambition des parfaites conquêtes, leur volonté de dominer les hommes en vue desquels ils forment des odes, des drames, de bucoliques ballets. des épopées d'une pompe décorative.

IV. — Relations du poète avec le peuple

Le règne des poètes est proche. C'est un prodige merveilleux et charmant que ces fêtes de l'Odéon se soient réalisées sans grand obstacle extérieur, qu'elles aient conquis tout de suite un public immense, qu'elles aient conservé tant d'empire sur nous. Desormais le peuple est admis à contempler les divines muses qui, jadis, se cachaient, pensives, dans les plus solitaires forêts, à Meudon et à Meillane. Nos jeunes étudiants qui les adoraient n'ont plus besoin, pour les trouver, de frémir dans leur petite chambre, au sixième étage d'une antique maison, parmi des statues naïves, des images de Bonaparte et des bouquins consumés par une humidité intolérable.

Il était bien singulier que chacun dans Paris put satisfaire ses désirs les plus vains, sinon les amateurs de poésie. Car les musées, les expositions, les concerts dominicaux ouvraient leurs portes aux personnes que la peinture émotionne et que passionne la musique. Même les amants les plus vulgaires connaissent bien les lieux réputés où rencontrer le bel amour, et, par le moyen de quelque monnaie, se satisfaire en compagnie.

Mais pour les amants de la Muse, il ne restait que les bibliothèques. Parmi ces obscures cavernes, il était possible de rencontrer les nymphes qui peuplaient les antiques bocages, et Tancrède aussi, et Renaud, une infinité de héros dont la présence quotidienne nous fortifia, au temps de notre adoles-

lescence. Ah! comme nous nous y sommes flétris! Quels jours nous y avons passés, à la recherche de Léandre ou d'Hébé, tantôt poursuivant la blanche Sophronome qui foule les aphodèles sur la mourante pelouse, tantôt guerroyant contre Hector, dans le parti d'Ajax, d'Achille, parmi de fabuleux héros, dont nous voyons couler le sang sur les fumantes herbes de la plaine de Troie. « Un peu de beauté, son apparence seule, un fantôme même, à défaut d'elle », pensions-nous au milieu de cette bibliothèque où s'étagent des milliers de livres, résumés mélancoliques de tout ce que l'homme peut penser, pâles bouquins dont le poids, pourtant, ne pèse pas un pavé des routes !

*
* *

Désormais, c'est en foule, à la même minute, et en présence des poètes, que nous pourrons entendre les muses, la voix des héros tragiques et charmants qui sont sortis des flancs de l'homme, comme l'homme est né du flanc de Dieu.

Le peuple tout entier est admis aux spectacles de la poésie. « Ce sont là des fêtes nuptiales ! » s'écrie M. Catulle Mendès, rayonnant de sa victoire qui est la victoire de la poésie. Son expression me semble infiniment charmante. Hymen des muses avec le peuple. Voilà donc ce que signifient ces représentations publiques. Mais ne vous y trompez point. Leur importance est extrême. Il ne s'agit point de mettre en valeur un écrivain ou un autre, il ne s'agit point seulement de permettre à nos étudiants d'assister aux sublimes spectacles de la beauté, il

ne s'agit point davantage de faire l'éducation du peuple. Mais l'important, j'imagine, c'est que ces concerts des muses vont contribuer, sans aucun doute, à renouveler la poésie française qui menaçait de dépérir dans l'étrange exil où on l'avait mise, depuis une dizaine d'années.

Vous songez bien que des relations très étroites vont être rétablies entre les poètes et la foule. Elles ne resteront point stériles. Il est vrai que nos auteurs ont singulièrement perdu le sentiment du rôle que leur confèrent leurs dons, leur génie et leurs travaux mêmes. Ces *représentations* les leur rappellent. A cet égard je leur crois une importance morale qui surpasse singulièrement tout leur intérêt pathétique. Mettre en rapport le peuple et les poètes, c'est rétablir le contrôle national dans les affaires intellectuelles de la patrie.

Les étudiants, les amateurs, les ouvriers qui s'intéressent au spectacle de l'*Odéon*, voilà une multitude profonde, inattendue et d'une extrême mobilité. Cette ardente population submerge, encombre, inonde la salle. Mais regardez-la pendant le concert. Aucun cri n'en ride la surface. Rien ne trouble son recueillement. Elle emplit tout comme une onde forte. Elle est mobile et malléable, extrêmement molle et fluide. Au moindre éclat de beauté, d'obscurs frémissements la traversent, font tressaillir, trembler, frémir cette grande multitude compacte. Des frissons, des clameurs, une rumeur héroïque ! On croirait qu'elle va tout briser. L'exaltation ne cesse point. Le noir flot bat solidement le quadruple horizon de pierres qui le contient dans cette en-

3

ceinte. Magnifique spectacle ! La foule communie. Sur la scène, un acteur quelconque figure comme l'envoyé des muses.

Car le peuple, anonyme, liquide, éparpillé et opaque, c'est le plus magnifique amant de la Beauté ! Voyons-le comme une masse d'ombre ! Les fatalités l'entraînent vers la terre. Il y semble attaché, si bien que le courant des sèves dont sont traversés les chênes et les pierres épaissit encore sa substance, afflue en lui profondément. Elémentaire humanité, comparable aux plantes et aux noirs métaux !

Mais penchez-vous un peu vers elle ! Chantez un hymne, une ode sonore ! Vous assisterez au miracle de cette multitude transformée, ayant tout à coup l'apparence de vie et de joie. Quelle subite résurrection ! Il semble alors que toutes les plus sublimes passions de l'univers s'élèvent soudain à la surface de cette humanité liquide, végétative et primordiale comme à la naissance du soleil, on voit monter sur la mer, le reflet lointain des claires algues, des coquilles, une clarté quelconque, un peu de lumière azurée.

C'est que le peuple s'est reconnu dans ses héros. L'allégresse des noces le transporte. Ophélie ou Elvire l'émeuvent comme des merveilleuses fiancées qui s'avancent, scintillantes de roses, et dont la marche est cadencée, aux sons des luths d'ivoire et des flûtes éternelles ! Tel est l'hymen auquel il se prépare et de qui le pressentiment le touche jusqu'au fond de l'âme.

Souvenons-nous que les poètes d'Athènes ont connu de pareils triomphes. Dans d'obscurs pâtres

syracusains, dont le corps était composé de la substance de ce sol, Théocrite sculpta de divins héros. Leur présence nous suffit longtemps pour entrevoir la Beauté. Troie et Itaque n'existent encore que parce qu'Homère les célébra. Sur son chalumeau de buis glauque et noir, l'antique Hésiode traduisit la pureté des sites de Béotie et il chanta la mer, les métaux, le travail humain. C'est ainsi qu'une nation grandit. De nos jours. Victor Hugo et Alphonse de Lamartine ont réalisé de pareils desseins. Hugo. père de la Poésie. renouvela tout. purifia tout. Les mots, les hommes. les animaux, les barques du pêcheur et l'écume des flots, les ustensiles du jardinier, les cruches. Babet, Marthe, Jean Valjean, les oréades et les putains, les collines et les pâturages. rien que dédaigna ce grand homme. En ampoulant les plus basses aventures, il a préparé l'époque des héros. Quelle gloire l'accueillit, quelle victoire ! Il a régénéré notre ère. Si une ivresse d'héroïsme agite quelques jeunes hommes contemporains, c'est grâce à lui en grande partie. Il entrevit, prophète joyeux, plusieurs grandes conséquences de la Révolution.

La poésie sort du peuple. Il convient qu'elle y retourne. De nous à la multitude, un échange constant s'accomplit. Je pense que la plupart des hommes sont nés simplement pour mettre en action les aventures qu'imaginent les auteurs. C'est de la masse populaire que vous tirez vos plus belles créations. Mais ne vous penchez point vers elle, laissez-la grandir jusqu'à vous. Au lieu de prendre le peuple pour confident de l'inconstance de votre amante

et de ses perfides trahisons, écoutez plutôt ce qu'il vous chuchotte. Rien n'excuse un adolescent qui prétend poursuivre la carrière des lettres, s'il n'a point le dessein de combattre pour la gloire, en présence du monde tout entier.



Si le peuple, depuis une dizaine d'années, semblait s'éloigner de la poésie, c'est parce que celle-ci le méconnaissait. Mais voyez les spectacles de l'Odéon ! Dès qu'on appelle le peuple pour un pur travail ou pour un sublime spectacle il y assiste avec joie.

Les muses sont nos fidèles épouses. C'est du peuple qu'elles sont sorties. De là l'éternelle passion qu'il leur garde au fond de lui-même. Leur présence le transporte encore comme au temps de l'antique Sophocle et d'Homère, pasteur de nations. Que des poètes les ramènent devant lui, qu'ils imaginent des odes et des ballets, qu'ils créent des Olympes, des Eldorado, des Elseneur ou des Endors, qu'ils répandent tout leur sang dans le sein des héros, pétris du limon de la terre, qu'ils évoquent de gracieuses contrées parmi lesquelles jasent des oiseaux, sur les sources d'or et sur les bleus gazons, qu'ils extraient de l'ombre un monde de chimères, vous verrez le noble enthousiasme et l'extase, le délire sacré dont frissonnera la nation tout entière !

Ne dites donc pas que la poésie est éteinte, que le goût s'en est dissipé chez ceux dont elle faisait jadis les seules délices ! Toute une ardente pléiade se lève.

Le règne de la muse recommence. De toutes parts s'élèvent des autels. Sacre auguste et merveilleux ! C'est que nos jeunes écrivains ont retrouvé les lois de l'art. De l'humanité primordiale, ainsi que d'un obscur bloc, ils composeront les divines formes des héros et des chimères. Si téméraire que puisse sembler cette opinion, il faut bien l'avouer ici. Je crois que la patrie française est près de connaître une immortelle gloire, grâce à quelques jeunes poètes dont la vie s'écoule, inconnue, dans des retraites provinciales ou même au sein de Paris.

Car ils ne retournent point simplement vers le peuple. Ils le glorifient dans ses traits divins. Non seulement ils aiment la nature, mais encore ils écoutent ses chants, le gazouillis des rossignols, la plainte de la lame écumante. Ils ne se penchent pas seulement vers la multitude nationale, ils assistent à ses travaux, ils y participent comme des dieux, ils en solennisent l'auguste harmonie, ils mêlent leur prophétique parole à la confuse rumeur humaine.

(*Avril-mai 1897.*)

II

Etudes morales et romanesques.

Un jeune homme, M. Georges Bastien, s'est suicidé à Amiens où il tenait garnison.

Quelqu'étrange que soit cet acte, il se répète tous les jours. Aussi personne ne s'en étonne. Très enclin à pousser des plaintes au sujet de vaines catastrophes et sur les petites peines d'amour dont les romans lui racontent les excès, le public se tait, par indifférence, quand ce sont de logiques maximes, une vue précise de l'avenir et un profond dégoût du monde qui provoquent, chez un jeune homme une telle passion de la mort. Pourtant, voilà un fait beaucoup plus remarquable.

Représentons-nous, en effet, l'état d'ardente hypocondrie où l'infortune a dû porter M. Bastien, pour qu'il ait montré, aussi fortement, sa hâte d'abandonner la vie. Ce n'est pas sans méditation que l'on accepte avec une telle solidité les notions de la honte de l'homme et de son éternelle détresse. Ce jeune homme s'en était créé des images tout à fait contraires. On les lui composa peut-être. Mais tout de suite il les reçut. Il en chercha donc le modèle sitôt qu'il entra dans la société. A la vérité, il ne les vit pas. Il s'attendait à trouver des héros et il rencontra de bas personnages. Il imaginait un monde de beauté, et le nôtre est assez vulgaire.

Ayant une vue nette de l'avenir, une grande tristesse le pénétra. Il n'eût pu s'en délivrer sans en

détruire les motifs (c'est-à-dire le monde actuel) ou sans se soumettre à la mort.

Le premier expédient lui manquá vite. Et il n'eut pas longtemps l'espoir qu'il réussit. Il fallut donc accepter la seule issue qui lui restât, afin d'échapper aux lois, à la honte et à l'infortune. C'est pourquoi il s'est suicidé.

*
* *

Cette répugnance à rester dans une société, on discerne assez qu'elle se traduisit autrefois par une violente ardeur dévote. Les vices de la société en favorisèrent l'élan chez les esprits qu'ils souillent trop. A ceux qui ne pouvaient les endurer, de verdâtres, candides et frais monastères offrirent toujours les plus consolantes réclusions.

Mais aujourd'hui, on ne se libère pas de cette façon.

La foi ne réussit plus à éteindre les flammes de furéur, d'hypocondrie et d'amertume que les bas spectacles ont fait naître en nous. Ce sont ces spectacles mêmes qu'il faut donc dissiper.

*
* *

En vérité, on ne peut s'attendrir sur les personnes qui s'empressent d'expirer par crainte des devoirs qu'elles devraient remplir, ou de peur de l'infortune où elles sont près de tomber. Mourir! c'est un commode moyen d'affranchissement. Nous ignorons les aventures auxquelles nous sommes prédestinés; et pourquoi les fuir, tout d'abord, à cause d'une insolite

tristesse, de l'inconstance d'une amoureuse ou d'une pénurie importune? Attendons la fin de l'histoire avant d'en juger les péripéties.

A ce sujet, et comme exemple, Bonaparte a laissé un journal extrêmement précieux. Cahier de notes inscrites au jour le jour par un jeune homme tout à fait oppressé de la plus exténuante des fièvres. On en publia naguère plusieurs papiers inédits. Ce sont des impressions sentimentales. On y peut concevoir assez exactement la façon dont se constitua cet héroïque caractère. On y trouve des traits innocents et des imprécations d'une singulière beauté. Par-ci, par-là, les plus vertueuses maximes du monde ne laissent pas d'interloquer le lecteur auquel les futurs exploits accomplis par ce grand homme sont familiers dans leur détail. Mais je ne m'en étonne point.

Ce qui est extrêmement curieux, c'est que l'on y surprend la preuve du désespoir, de la fierté et du goût de la mort où la vue de la société jeta cet orgueilleux enfant de dix-huit ans. Il faut lire ce cruel libelle composé d'un lourd style qu'ampoule une noire fureur. Bonaparte y parle de la tyrannie exercée par les lois françaises sur sa patrie qui, en 1769, venait de leur être en effet soumise : « Si je n'avais qu'un homme à détruire pour délivrer mes compatriotes, écrit-il, je partirais au moment même, j'enfoncerais dans le sein du tyran le glaive vengeur de la patrie et des lois violées. » Ensuite il se déclare tout prêt de se donner la mort : « La vie m'est à charge, dit-il, parce que je ne goûte aucun plaisir et parce que tout est peine pour moi. Elle

m'est à charge parce que les hommes avec qui je vis et vivrai probablement toujours ont des mœurs aussi éloignées des miennes que la clarté de la lune diffère de celle du soleil. Je ne puis donc suivre la seule manière de vivre qui pourrait me faire supporter la vie. D'où s'ensuit un dégoût pour tout. »

Voilà un étrange document. Si surannée qu'en soit la phraséologie, il faut convenir de l'extraordinaire force qui la vivifie glorieusement. Malgré les défaillances et la misanthropie dont ce mémoire est tout à fait souillé, je ne pense pas que son auteur en soit moins grand. Cette ténébreuse répugnance que lui inspire le monde, n'en discernez-vous pas le côté essentiel! Cette frénésie est sublime. Par là s'éclaire plus tragiquement l'intense physionomie si jaune, si noire et si ardente de ce jeune homme. Qu'il méprisât les courtisanes, comme il le dit un peu plus loin, je n'en demeure point surpris.

Le dégoût du monde, l'indifférence en présence de la gloire, la notion de son génie, telles sont les images capables de contraindre un homme à quitter un monde où il ne pourra fréquenter que des personnages médiocres. C'est donc là l'état d'esprit d'un adolescent supérieur. A celui-ci, le suicide est permis. Cette conception demeure plausible. S'il entreprend de se tuer, ce n'est pas à cause de la pauvreté ou parce que l'inconstance d'une adorable amante l'a jeté dans le désespoir. Ses sentiments sont plus précieux, plus profonds et plus remarquables. Ayant conçu sa destinée, il ne se sent point résolu à en suivre les péripéties. La société où il vit ne lui

apporte que de l'ennui. Il en prévoit la stagnation.

Enfin, quelle figure y faire, quand la gloire ni le pouvoir ne réussiraient à le contenter ? Tant de médiocrité le choque. A quelque emploi qu'il parvienne, il n'y trouvera point le bonheur. C'est le désespoir d'un jeune homme auquel le commerce, les discours et les extraordinaires exploits des héros de l'antiquité ont constitué un esprit héroïque et qui ne découvre chez les hommes que les plus vulgaires desseins. Son génie et son ambition sont supérieures à la fortune où les conjonctures pourraient le porter. De là le dégoût que tout lui inspire. De là son ardeur vers la mort.

Ces pensées, le jeune Bonaparte les discerna, à l'âge de la puberté, quand la sensibilité est si vive, si intense encore ! Pourquoi ne s'est-il pas tué? Son journal ne le note pas. Le bonheur le fortifia-t-il? Cela est assez peu probable. A coup sûr, il prit une puissance nouvelle dans ce premier contact avec la mort. Plus tard, il ne la craignit point. A aucune époque de son existence on ne le vit dans l'angoisse. Ces idées de haine et de désespoir qu'il nourrissait à l'égard de la société, on les retrouve toujours chez lui. Le certain, c'est qu'il y puisa l'audace de braver la fatalité, les plus périlleuses batailles, la fortune et les éléments.

Il consentit à vivre, encore parce qu'il se sentait supérieur à cette basse multitude humaine dont la vue, pourtant, emplissait son cœur d'une si opprimante amertume.

*
* *

Nous eussions excusé sa mort. D'essentielles raisons soutenaient Bonaparte dans sa détermination. Il faut se représenter ce personnage tout à fait consumé d'une sombre ardeur, et qui, en 1788, ne semblait pas destiné à l'utiliser d'une manière quelconque.

Cependant, je ne pense pas qu'un homme supérieur puisse se tuer. Entrevoir la mort, fort bien. Prendre contact avec elle, je le veux aussi certainement. Voilà le fait d'un esprit qui calcule, soupèse, apprécie, à l'avance, toutes les catastrophes probables. Et comme celle-là est certaine, tôt ou tard, il convient d'en retenir, un instant près de soi, l'image mélancolique.

Mais il ne faut pas la chérir au point de lui tout sacrifier. La vue de la mort fortifie. Car de toutes les conjonctures, la plus effrayante est encore la mort, et si d'autres nous épuisent trop, nous ne les redoutons plus guère, quand la pire d'entre elles ne nous étonne pas. Aussi les hommes envisagent-ils très souvent l'issue qu'elle ouvre sur un monde différent, mais ils ne s'y précipitent point. Le jeune Bonaparte, à Valence, se trouvait sans aucun doute dans le même état d'esprit que le militaire d'Amiens. Mais ce qui les différencie, c'est que le premier a su résister et à son mépris de la vie et à son amour de la mort. Plus sage, plus ambitieux, il attendit.

(11 mars 1897.)

CRISE MORALE DES JEUNES GENS

Parmi tant de jeunes bacheliers qui, leur examen fini, s'échappent chaque année du collège, il se trouve peut-être quelques hommes sensibles dont l'âme s'emplira de mélancolie au contact de l'univers.

Il ne faut pas croire, en effet, que nos études terminées nous éprouvions du plaisir à fréquenter des jeunes filles véritables, tandis qu'au collège nous ne pouvions guère qu'en imaginer l'apparence, en toucher l'ombre errante à travers les bocages de nos auteurs scolaires. Tout au contraire, de cette possession même date la langueur extrême où nous sommes abîmés.

De dix-sept à dix-huit ans, chacun subit la plus affreuse crise de la vie. C'est à peu près vers cet âge, en effet, qu'un jeune homme se trouve, tout à coup, sans aucunes préparations, jeté dans une société de laquelle ses professeurs lui firent l'image la plus trompeuse. De là, la nécessité de mettre en parallèle les chimériques maîtresses des contes et des poèmes avec les personnes délicates dont il est le contemporain, de là la nécessité de comparer d'antiques guerriers avec les héros actuels! Confrontation mélancolique. Personne, je crois, ne l'a faite sans aussitôt devenir pâle, sans être soudain baigné de larmes.

Les magnifiques spectacles que nous réclamions, quand, penchés sur d'ardents poèmes, la *Jérusalem*

délivrée, l'*Iliade* ou le *Télémaque* même, nous suivions la vie des héros, nous nous attachions à leurs pas, nous assistions à des entreprises mémorables, ces spectacles, les voilà tout à coup réduits en poussière. Ah! Tancrède, vaillant chevalier, de qui s'échappe en expirant tant de paroles pathétiques. Hermione, Eurydice, rose et rayonnante à cause de l'amour! quelle flamme vous avez mise en nous, quel sombre amour vous avez su nous inspirer pour la gloire, la mélancolie et l'héroïsme.

« Hélas! pense un jeune homme de dix-sept ans, sensible encore à des scènes de ce genre, — hélas! voilà donc les héros que nous ont formés tant d'histoires, l'étude des exploits latins et l'exemple des grands poètes — pense-t-il en voyant ses contemporains. — Etait-ce la peine de nous instruire sur la morale pour nous introduire dans une société où le goût même, le sens en demeurent tout à fait perdus. Une dégoûtante médiocrité et les plus épais sentiments ont prise, ici, sur la majorité des hommes, car de quoi sont-ils capables? A quels travaux dignes des dieux, s'occupent-ils? Leur monotone existence contente ces esprits abjects. Mais, pour nous, tout jeunes encore, à qui paraissent si exaltantes, si magnifiques, les entreprises d'Ajax et de Napoléon, comment parvenir à prendre part à l'agitation dont nous sommes contemporains, quand nous quittons à peine des héros prodigieux de joie, d'énergie et de grandeur d'âme. Au collège nous nous étions fait une compagnie des plus sublimes génies, et soudain nous voilà jetés dans la pire société du monde. Quoi! nous quittons, à peine, de

languissantes déesses, près de qui nous goûtions des délices sans limite, et vous nous croyez capables de prendre plaisir à fréquenter les basses demoiselles de ce temps, nous nous trouvons au sein d'une société médiocre, en pleine laideur, en plein désordre, et nous avons pourtant connu des lieux comme Athènes, comme Troie et comme Sparte. En vérité, ce contraste apparaît terrible, insupportable. »

Voilà donc l'état d'esprit dans lequel se trouvent nos jeunes bacheliers dont l'âme est demeurée sensible. On peut juger de l'émotion qui s'empare chaque jour de ces collégiens quand, peu à peu, ils voient mourir toutes leurs chimères.



Pour prendre de cette mélancolie une vue plus nette, plus saisissante encore, il faut se reporter vers 1820, 1825, dans le temps que nos romantiques, nourris d'héroïques sentiments par les guerriers impériaux, parurent, tout à coup, conscients de la médiocrité extrême qui suivit cette sublime époque de la Révolution et de l'Empire.

Dans ses *Cahiers d'un Jacobite*, Hugo a fort bien noté d'un rapide crayon, un peu noir, quelques-uns des traits d'inquiétude, de mélancolie et d'ardeur, communs à tous les écoliers de son époque : « Il serait temps qu'un homme sortît de la foule, il serait temps qu'il parût un livre ou une doctrine, Homère ou Aristote. Mais que faire en 1820! Il n'y a plus là de Napoléon pour résorber tous les génies

et en faire des généraux. Qui sait ? Ney, Murat et Davoust auraient peut-être été de grands poètes. Ils se battaient comme on voudrait écrire. »

Retenez cette dernière phrase. Voilà ramassée en bien peu de mots toute l'âme de cette génération qui, vers 1820, pouvait prétendre à la gloire, à de grands travaux, et que la Restauration rendit vaine, inutilisée, combla d'une noire mélancolie.

Après avoir connu la gloire de solides âmes de l'Empire, qui donc supportera la médiocrité, la mesquinerie de la Restauration et de toutes les époques suivantes. Un jeune homme auquel Bonaparte a su paraître extraordinaire, un jour, ne le croyez pas insensible aux tares de ses contemporains. Assurément, pour lui, le monde actuel, si pâle, si exténué, ne peut qu'être tout à fait intolérable.

Voilà l'esprit de nos grands romantiques. Ils souffrirent mal de vivre à une époque où de pompeux combats ne peuvent plus être livrés, tandis qu'expirent dans la prairie ardente de roses, les héros au cœur bouillonnant, des personnes du genre de Patrocle ou d'Herminie.

Ce regret des triomphes guerriers et amoureux en sortant du collège, chacun de nous l'emporte. A dix-sept ans, un bachelier se trouve aussi près des héros qu'en 1820, les jeunes jacobites dont les trop hauts desseins, nés sous l'inspiration de Bonaparte, ne devaient jamais se réaliser, laissant dans leur âme, au lieu d'allégresse, un goût d'amertume, au lieu de flamme un peu de cendre éteinte.



C'est dans ce découragement, dans cette lassitude désolée, que la plupart des collégiens contractent, à peine leurs études terminées, cette mélancolie admirable sous laquelle nous voyons mourir tant de jeunes hommes chaque année.

Peut-être est-il temps de veiller aux lectures et à la morale des écoliers. Pourquoi désigner comme exemple de vie des héros à qui personne aujourd'hui ne peut succéder sans mettre du désordre dans le monde? Il est vrai que les vertus nécessaires à un homme contemporain ne sont plus grandes, magnifiques, pathétiques. Pour parvenir à une situation dans ce moment, la grandeur d'âme n'est pas indispensable. On sait bien qu'il suffit d'être intrigant et de connaître la politique des vestibules.

Etonnez-vous que nous prenions le parti de mépriser tout à fait vos basses intrigues, votre agitation! Mais nos professeurs nous avaient instruits pour remplir un rôle plus noble et nous prétendions utiliser l'exemple que nous donnent Patrocle et Roland. Je crois qu'on forme trop nos jeunes gens comme s'ils devaient être les contemporains de ces prodigieux guerriers!

Toujours, nous en garderons le goût, mais lequel d'entre vous le contentera? En vérité, pourquoi nous inspirer l'amour de la gloire, et nous faire les émules des dieux, quand vous savez défendue la réalisation de nos sublimes chimères?

Pour ma part, j'ai connu, quand j'étais au collège,

un enfant du plus sombre esprit. Napoléon l'enivrait. Il possédait de son héros une étrange gravure coloriée, où cette figure peinte grossièrement scintillait, sur un plan jaunâtre, éclairé par deux yeux d'un feu sinistre et faux, extrêmement pâle et gris. C'est donc suivant cette image qu'il avait le dessein de prendre une vue nette de la vie. On peut juger de l'ardeur admirable où tomba peu à peu ce frémissant jeune homme. Mais, sitôt sorti du collège, où alla-t-il, que devint-il ; quel homme, quelle société ont pu le satisfaire ? Je l'ignore, mais je crois bien qu'il a dû souffrir cruellement, car comparés à Bonaparte, à ses maréchaux, à Telleyrand, les esprits les plus remarquables de notre époque ne paraissent guère attachants, à peine dignes d'attention, sans doute, et d'une vertu évidemment très inférieure.

(10 août 1897.)

L'ÉDUCATION DE L'ÉNERGIE

Au cours des *Déracinés*, Maurice Barrès raconte, avec cet âcre et sombre accent qui renforce encore la précise violence de ses sentiments, que plusieurs jeunes gens lorrains se rendirent vers l'année 1883, en un groupe fiévreux, pressé et compact au tombeau de Napoléon. Emus par la grandeur du lieu, par les souvenirs qui flottent dans les drapeaux conquis, par tant de gloire amassée sous ces dalles de pierre, ils se sentirent tout à la fois soulevés par un noble enthousiasme et par l'ambition la plus infé-

rieure. Je crois bien que c'est également aux jeunes provinciaux venus de Lorraine, et à une foule d'esprits parmi les plus vivaces de la nation, que servent chaque jour d'excitants, le nom, les exploits, la fortune et même jusqu'aux maux de Napoléon.

De Walter Scott à Emerson, de Carlyle à Victor Hugo, de Gœthe à Balzac et à Lamartine, ce héros erre, éclairé tour à tour, aux fortes lumières que répandent tant de hauts esprits. Il est surprenant qu'un homme, aujourd'hui, ait pu prendre au gré de l'époque ou du poète dont il se trouva le sujet, un si grand nombre de figures d'une expression, tout à la fois fixe et mobile, inspirant tantôt l'idée d'un jeune homme jauni par l'envie, tantôt d'un magnanime et téméraire guerrier, soit d'un personnage un peu noir, un peu triste et un peu féroce, soit d'un valeureux et tragique amant. Tant de métamorphoses, de modifications et d'apparences contraires prises tour à tour, par un héros unique ne prouvent-elles pas, d'une manière tout à fait logique, que ce héros est l'homme lui-même et qu'il représente, en la grandissant, la totale humanité.

*
* *

Un professeur d'énergie, dit M. Maurice Barrès, à propos de Napoléon. Le mot, je crois, a fait fortune. Car on s'accommode assez facilement d'une définition quelconque à une époque comme la nôtre, où si peu de personnes sont capables d'en donner qui soient nettes, qui paraissent profondes et qui aient cet air d'assurance auprès duquel on ne trouve aucune objection.

La réalité, c'est que Bonaparte ne peut être pour nous ni un professeur d'énergie, ni un éducateur, à aucun point de vue. Un héros qu'environnent des armées si nombreuses et auquel ne suffisent point toutes les terres du monde vivant, ne pourra jamais être pris pour modèle par des jeunes gens que des places au gouvernement ou des emplois subalternes dans un Palais-Bourbon quelconque satisferaient sans doute pleinement. Je sais bien que ce qui importe, c'est moins l'occupation donnée à un esprit que son principe de vie profonde, le bouillonnement de sa pensée, la véhémence de sa vertu. Mais, enfin, faut-il une telle énergie pour conquérir une place dans la magistrature? Peut-on croire au génie d'un homme à qui paraissent le plus haut degré d'honneur, un titre de conseiller municipal ou la gloire que peuvent donner deux ou trois articles de journaux?

J'aimerais donc que nos jeunes gens dont l'ambition ne surpasse pas une certaine ardeur inférieure, cessent d'imiter Napoléon qu'ils aillent moins rendre visite à l'ombre auguste et rayonnante des Invalides, qu'ils ne prétendent point consulter le récit de ses combats, de ses aventures et de ses exploits. Pour être un commis de bureau, il ne faut point user de génie politique. Et sans avoir lu Machiavel, sans étudier Napoléon, sans vérifier les raisons de son propre esprit dans les feuillets du *Mémorial*, on peut faire un bon député et un journaliste excellent.

Ce n'est pas à Maurice Barrès que je fais ici allusion. Cet auteur dépense sa fièvre à construire de lucides

ouvrages. Et peut-être faut-il autant d'énergie essentielle, de goût, de méthode et de sentiment pour composer les brillantes phrases du livre des *Déracinés* que pour donner des ordres au courant d'une bataille.

Mais, combien de jeunes gens, que leur talent naturel destine à la bureaucratie se détournent de leur fortune, font profession d'énergie et placent leur esprit dans des aventures sans valeur. Aujourd'hui, un auteur quelconque se jette sur Stendhal, et lit les manuels que Bonaparte inspira à cet ingénieux grand homme. Deux ou trois maximes prises là, au hasard, dans le *Rouge et le Noir*, ou la *Chartreuse de Parme*, forment vite, pour un esprit vivace, inventif et délicat, des sujets capables de surprendre un assez grand nombre de personnes et pouvant nourrir longtemps des articles de journaux, d'élégants manuels de morale et de nombreuses dissertations.

Si nous allions davantage aux lieux où vécut Bonaparte, si nous pénétrions cette âme tragique, nous verrions avec plus d'éclat combien ce héros nous domine, avec quelle force il est entré en nous, et peut-être prétendrait-on moins à le prendre pour modèle dans la réalité.

A Valence, dernièrement, j'ai vu, pour ma part, comment s'était formé Napoléon. Il faudrait bien, avant de donner les tomes de Stendhal aux écoliers de nos collèges, les mener, un jour de l'année, tantôt à la Malmaison, tantôt au parc de Saint-Cloud, et plus précisément encore leur faire voir à Valence la rue où logea Bonaparte, une terrasse qui domine la ville et dont le rempart de marbre reçut souvent,

sans aucun doute, les rêveries, la tristesse et la mélancolie de ce héros. Moi, j'y suis resté un matin, quand l'aube se levait sur les cimes bleuâtres des campagnes, j'ai compris quelle ardeur auguste avait pu brûler un cœur magnifique. La vue, de cette terrasse, se prolonge dans un site de torrents taris, de pierreuses plaines blanches, de rocs où roulent d'éternelles foudres. C'est là qu'on peut se rendre compte, avec une grande vivacité de la nature de cet homme ambitieux, de son esprit mathématique et de ses aspirations.

Allez dans ces régions à présent consacrées, vous verrez vite que pour imiter Bonaparte, pour prendre de lui des conseils et pour les suivre en effet, il ne faut pas prétendre seulement aux plus hautes places, mais encore avoir reçu cette mélancolie infinie, cette volonté de beauté qui font d'un homme soit un héros, soit un meurtrier, soit un mort. J'imagine qu'Ernest Lajeunesse a justement saisi ces divers sentiments.

***

Peut-être a-t-on tort de laisser dans les collèges les livres qui exaltent Bonaparte, qui le rendent pathétique aux yeux des écoliers, qui lui font une figure intéressante. Rien de plus dangereux que cette vue d'un génie héroïque, juste et complet. Je crains bien que toutes les personnes à qui Napoléon put paraître un instant comme un modèle divin, ne se résolvent point dans la suite à accepter la médiocrité quotidienne.

Heureux les jeunes gens qui, l'ayant connu, consentent pourtant à vivre en leur province, dans les bureaux ou parmi les hommes du Palais-Bourbon.

(16 novembre 1897.)

III

La Société et la Littérature.

Quelle que soit la parfaite puissance donnée à un homme par la gloire des armes, peut-être ne surpasse-t-elle point la dictature morale qu'il pourrait exercer par la séduction de l'esprit. A l'aide des odelettes en l'honneur d'Armide, à l'aide des furieux drames où se heurtent les héros, à l'aide des propos qu'échangent des bergers parmi de chimérique idylles, il est possible d'opprimer le public, jusqu'à modifier tout à fait ses conceptions de la beauté et les coutumes de ses jours. On a vu cela récemment. La pensée allemande pénétra chez nous et l'art de Richard Wagner dissipa le souvenir du nôtre.

Le spectacle fut pompeux, bigarré, délicat. Au contact des poètes allemands, nos écrivains parurent plus languissants. On abusa de l'innocence. Il fut convenable de se promener à travers les bois d'Hercynie. On y passa la saison. Comme tout devint factice, glacé ! A cause d'Elsa, de Froh et de Woglinde, nos amants prirent le ton des propos qu'ampoule une sonore passion. Mais quelle spécieuse supercherie ! Que de stratagèmes, que de vaines embûches !

D'ailleurs ce spectacle paraît terminé. Après avoir, pendant plus de dix ans, supporté la tyrannie exercée sur nous par l'esprit allemand, il semble que quelques jeunes auteurs s'en débarrassent peu à peu et en rejettent l'enchantement.

Le spectacle de *Messidor* a été très tumultueux !

Nous y avons assisté comme à une fête de la nation. Ecumeux poème d'amour, où les magnifiques amants ne craignent point d'avouer leur passion tandis qu'un ciel pesant d'azur mûrit la substance des blés verts et tarit le flot des hautes grottes qui scintillent sur le flanc des monts, voilà un solennel drame, — et d'une grandeur, d'une force profondes ! Certes, si les exploits qui ont lieu dans un ordre intellectuel ne sont pas moins importants, pour la santé et la réputation d'un peuple, que les entreprises civiques, les guerres, les actions militaires, peut-être n'est-il pas excessif de célébrer la représentation de *Messidor*, comme un spectacle de renaissance, d'affranchissement spirituel.



Quels que soient le génie, les agréments et les mérites dont s'embellissent des poètes étrangers, je ne pense pas qu'il faille leur sacrifier nos nationaux, quand ceux-ci composent des ouvrages où respire la plus pure Beauté. On va monter les *Maîtres Chanteurs* à l'Opéra, et Gustave Charpentier attend. Gustave Charpentier est un grand artiste. En celui-là survit l'esprit de tout un peuple.

Je conçois assez le point de vue occupé par les partisans de la pensée allemande, italienne, scandinave. L'art, dit-on, n'a pas de patrie. C'est méconnaître assez singulièrement les nécessités nationales, l'histoire, la signification des écrivains. Car rien n'excuserait un homme dans l'instant où il se décide à choisir le métier des lettres ou à composer de brillantes sonates, — quand une foule de professions

seraient beaucoup plus naturelles — s'il n'y était porté par l'amour de sa race, par l'inspiration qu'il y puise. Si les nations se communiquent leurs réciproques sentiments, c'est à cause des glorieux héros qui en solennisent la grandeur. Il est vrai que sans les poètes, sans les philosophes et sans les statuaires, aucun peuple ne connaîtrait l'autre. Chassez loin de vous Sophocle et Homère, écartez l'idyllique Pétrarque, interdisez à Cervantès, à Shakespeare, à Richard Wagner, le droit de pénétrer chez vous, vous vous défendrez de comprendre le monde, et vous témoignez par là du dessein que vous avez d'ignorer l'âme même de la Grèce et de l'Italie, et de l'Espagne, de l'Angleterre et de la Germanie. Aussi n'est-ce point là ma pensée. La fraternité des races et leur mutuelle pénétration, rien de mieux, en vérité. Mais comme c'est mal discerner leurs désirs, la fatalité de l'histoire, et qu'il est aussi dangereux de se laisser conquérir par la pensée de l'étranger, que par la puissance de ses armes.

Après Gœthe, après Schiller, qui au commencement du siècle ont ému si profondément nos jeunes poètes romantiques, Schopenhauer, Nietzsche et Wagner n'ont pas laissé que d'imposer leur marque aux meilleurs esprits français. Oppression tout à fait fâcheuse ! Encore que l'on soit résolu à accueillir magnifiquement les grands poètes à qui un peuple entier semble avoir, en quelque sorte, transmis le soin de ses affaires intellectuelles, comme il communique à un roi le souci de son industrie et de sa gloire militaire, il faut bien convenir du péril où l'art d'une nation peut tomber, lorsqu'on la laisse

envahir, dominer. Arrêtons-nous donc à Wagner. Par l'intermédiaire des héros que Richard Wagner a mis dans ses drames, l'Allemagne nous a conquis une deuxième fois. Mais l'occupation militaire de 1870 me paraît moins opprimante que la tyrannie spirituelle à laquelle nous nous sommes soumis depuis dix ans. Une guerre ne touche jamais un peuple que dans son équilibre économique, social. Mais la pensée ébranle tout.

Que l'on joue l'*Anneau des Niebelung*, *Parsifal*, *les Maîtres Chanteurs*, en présence d'un public composé spécialement de solides bourgeois munichois, à qui l'éternelle vue du ciel marécageux, de la mélancolique forêt et des montagnes où brillent les pins sonores ont, peu à peu, inspiré le goût des chimériques spectacles et de vieilles légendes fabuleuses, rien de moins extraordinaire. L'antique théogonie inventée par les Scandinaves, la philosophie de Fichte et les spécieux contes leur sont familiers. La représentation de ces curieux poèmes, bouleversés de foudre et de nuit, tout à fait colossaux à cause des géants qui s'y entretiennent sous l'ombrage et à cause des divinités mélancoliques, voilà ce qui compose pour les hommes de l'Allemagne, une magnifique fête de beauté. Ils n'y assistent point sans piété. Cela demeure naturel. Mais, quant à nous, public français, chez qui l'idée de la beauté est liée à celle de la joie, de l'ordre et de la proportion, comment pourrions-nous en trouver la vue dans les spectacles que nous présente Richard Wagner ?

Poète tumultueux et hagard que boursoufle une farouche emphase et dont les héros sans vitalité — à

force de prétendre en trop posséder — ne se rencontrent sur la scène que pour échanger publiquement les sentiments qui lui sont chers, tel m'apparaît Richard Wagner. Par l'entremise de ce glorieux auteur, nous avons pu pénétrer plus avant dans les mystères de l'âme allemande. Pourtant, que l'on cesse de nous l'imposer ! Il était bon de l'accueillir comme un solennel étranger. Mais peut-être convient-il enfin de le renvoyer en Allemagne.

***

C'est là, en vérité, l'enseignement même de Wagner et des écrivains allemands. Ils ne se laissent pas envahir. Les rivières, les forêts, les lieux de leur pays et les héros qui y passèrent, leur en inspirent d'imaginaires. Ce qui les caractérise, c'est qu'ils respirent l'atmosphère populaire. Ils paraissent pleins de traits communs à ceux de leurs compatriotes. Quelle différence avec nos nationaux, qui s'épuisent pour la plupart, comme M. Vincent d'Indy, à imiter les étrangers !

Eh quoi ! est-elle donc tout à fait tarie, cette immémoriale source de l'âme française où s'abreuvèrent Rabelais, Jean Racine et Diderot ? Pourquoi l'avoir laissée troubler par cette buée qu'exhalent les forêts d'Allemagne ! Dispersons donc cette pensée étrangère dont le souffle épais nous enveloppe.

***

Le spectacle de *Messidor* témoigne de sentiments semblables. Le plus voluptueux des amours en compose tout le sujet :

« Hélène est à moi, je la veux, s'écrie l'un des personnages, et pour la posséder, je bouleverserai le monde. »

Mot admirable d'un amant passionné ! A cause de la flamme qui le brûle, il obligera le peuple à la révolte. Il entreprend le pillage et la ruine. C'est d'une conception tout à fait profonde. Autour des héros furieux et charmants, la prairie éternelle verdoie, le printemps envahit le ciel, le blé pousse comme un peuple auguste.

Voilà l'image de la pensée française. Afin de la régénérer, il ne faut pas la soumettre aux conceptions de l'étranger. Tel est le sentiment qui anime aujourd'hui quelques lettrés. Voyons donc là un gage de reconnaissance.

(23 février 97.)

LA MUSE OUVRIÈRE

C'est à Gustave Charpentier que nous devons le triomphe de la Muse. Pensée charmante et magnifique ! Par la voix des harpes gémissantes et des flûtes d'or dont la gorge est toute oppressée, voilà glorifiées l'innocence, la pudeur, la tendresse de notre exquise Jenny ! Pendant un jour, une belle petite vierge de Montmartre représentera nos espérances, toute la douceur, toute l'extase, toutes les grâces après lesquelles aspirent la plupart de nos étudiants en poésie. Le soir, après la fête, nous irons rêver dans une noire mansarde, puis, de la

croisée ouverte sur le ciel, nous songerons à Marie, à Laure, à Virginie, à la gloire, à la Muse elle-même.

Pendant toute une journée, c'est une obscure et tendre enfant qui réalisera le plus de désirs, qui en sera l'objet, très chastement. Nous l'aimerons, parce qu'elle figurera notre idéal. Les rythmes et les rimes tonneront autour d'elle. La vision de sa beauté compensera dans notre esprit le spectacle de l'actuelle laideur. Elle sera le Rêve, la Chimère !

Voyez quel visage de clarté elle montre à la multitude. L'innocence l'embellit profondément. Petite grâce, petite fleur, comme nous l'aimons ! Assise sur un tronc de hêtre, qu'abrite un riche dais champêtre, orné de grappes et de feuilles, elle regarde, elle rêve, elle attend. La musique chante ses rêves, ses regards, son attente. Le vent des violons emporte le ballet. Tantôt, les danseuses se prosternent, s'immobilisant dans un blanc remous de mousselines, transportées, enivrées d'extase ! Tantôt elles expriment la plus vive passion. Les flûte scadencent l'intarissable élan de leurs lignes qu'harmonise l'amour. Elles portent de mélodieux feuillages. Leurs mouvements imitent la fuite du zéphyr, ou bien encore elles tordent dans l'air de noires couronnes, représentant tout à coup les massives déesses de la terre.

Voilà le spectacle auquel Gustave Charpentier convie le peuple de sa patrie. Un immense torrent d'harmonie roule dans le sureau des musettes et dans le rouge airain des trompettes héroïques ! Une nation, par ces voix, s'exprime. Cette fête dégage un enseignement. C'est la victoire de l'Innocence,

de la Poésie et de la Beauté. Combien de jeunes hommes songeront à la Muse, à cette idéale petite ouvrière dont leurs chimères mêmes copieront les traits. Quelle étincelante vision de joie ils emporteront, dans leur mansarde, au quatrième étage d'une maison de faubourg, parmi les capucines qui tapissent leur fenêtre, parmi les œillets. les rustiques lilas ! Cette fête est purificatrice.

*
* *

M. Gustave Charpentier l'a imaginée, instituée. Lui seul était capable de prétendre réjouir le peuple sans lui montrer ces sales spectacles auxquels on l'a habitué.

Ce compositeur est un noble esprit. Chacun connaît ses travaux. La nature lui a inspiré d'étonnantes hymnes. Le peuple lui paraît digne des chants que répandent les violons et les hautbois. C'est au cœur même de sa patrie qu'il puise l'inspiration de ses poèmes, et leur cadence imite le mouvement de ses parcs, l'inflexion de ses édifices, de ses machines. Son génie est populaire. Une sorte de fougue intérieure augmente l'élan de sa musique. Il crée la vie d'une nation.

Toutes les rumeurs de la Cité, le sourd grondement des mécaniques, les roues broyant les blés, les charrettes sur la route, le tonnerre que font les trains dans les gares, les machines soufflant des écumes, et par dessus tout la plainte infinie, éperdue, héroïque, lointaine du poète exilé, d'autant plus solitaire que la ville est plus populeuse. M. Charpentier les a exprimées. Il leur a donné la

voix des musiques, il a laissé chanter les terres, les multitudes et les métaux dans de mélodieux instruments. Profond et magnifique esprit ! Ce qui surprend chez Gustave Charpentier, c'est la mobilité infinie de ses rythmes, son expansion sans égale !

Il anime tout, et il dispose de tout. Le monde aux yeux de cet esprit, doit apparaître dans un état constant de poésie. Il a introduit dans la symphonie les frémissements de la foule et les rouges fureurs révoltées.

Par là il se relie à la grande tradition. Beethoven, je pense, l'enthousiasme. Voilà un maître, un homme divin. Celui-ci aussi aimait tout. Les plantes, les horizons, les sites larges l'enivraient. Bucolique, il a répété, sur des noires trompettes héroïques, la plainte grêle des pipeaux et des musettes sonores. Les danses des douces petites enfants qu'il voyait dans les parcs de Vienne, telles étaient les cadences qui scandaient sa musique. Et le rythme infini du vent, de la nuit qui s'avance à petit pas, de l'air sur les pelouses d'Allemagne.

Pour M. Gustave Charpentier, ce sont les villes qui l'emeuvent. Ses drames chantent la multitude. Des édifices y dressent d'un jet de haute trompette le trait mélancolique de leurs murailles. On entend sonner les pistons vainqueurs, au bruit desquels dansent nos amours. Des airs populaires çà et là rompent la majestueuse mélodie où s'exténue l'âme du poète.

Je ne connais que Beethoven, que Berlioz, que Wagner, de qui la musique soit si nette, si précise, si exacte aussi. La trame est tissée solidement. Je

pourrais dessiner des sites en suivant le mouvement de l'harmonie. Le rythme a l'élan même du vent, de l'orage ou de la douleur, de l'aurore ou du crépuscule.

Cette brillante netteté le rend propre à créer des drames. Sa musique est théâtrale. Elle correspond à un monde. On voit bien que tel rythme imite la marche d'un homme, la joyeuse danse des belles ballerines, le mouvement de la pluie ou d'un mur taciturne. Car il ne s'agit point d'imitation de son. Mais la configuration, le dessin, les traits essentiels, voilà ce qu'il traduit, de la manière la plus mobile et la plus exacte à la fois.

*
* *

Il est admirable qu'un poète semblable ait cru intéressant de s'occuper du peuple. Il lui a créé une fête. C'est la renaissance de la joie. Il a mis au monde un bonheur nouveau.

Célébrer la Muse en présence du peuple, c'est lui donner le goût de la Beauté. Mais vouloir que la Muse figure comme une petite vierge de Montmartre, voilà l'important et l'inattendu. Elle reste innocente, vêtue à la manière des ouvrières, elle ne s'habille pas en impératrice, comme nos charmantes blanchisseuses, que cette parade costumée abuse sur leur condition. Non, Jenny conserve toute sa grâce première et fraîche d'enfant, gaie et allègre, avec des prunelles claires comme une feuille bleue.

Muse charmante, Muse sublime, petite Muse quotidienne, nous vous aimons mieux, pauvre et douce, ainsi, que travestie en héroïne antique ! Vous êtes

la demoiselle d'amour avec laquelle nous partageons le pain du jour, les fruits cueillis, les belles espérances chimériques. Ce qui vous rend plus exquise à nos yeux, c'est votre humble état, vos soins d'ouvrière. Soit que vous passiez tout le jour à coudre auprès de la fenêtre ou à tailler d'éclatantes toiles afin d'en faire des mouchoirs, soit que vous arrondissiez des chapeaux de paille irisée où luisent les oiseaux des Antilles parmi des cerises cueillies à Meudon, vous êtes la tendre inspiratrice de nos poèmes, vous faites naître en nous des songes de chimères.

Vous êtes tour à tour Terpsichore, quoique vous dansiez au son des pistons, sous l'ombrage des luisantes charmilles, vous êtes le rêve de tous les jours, la gracieuse chimère habituelle! C'est à vous que nous devons de garder une candeur d'enfance. Vos joues ont le feu des pommes au printemps. Peut-être ne nous aimez-vous guère, mais votre amour nous occupe peu. Nous vous considérons comme une muse pastorale. Vous embellissez nos mansardes, et quand votre ardent visage d'aube se penche sur le nôtre, aux jours de tristesse, des oiseaux chantent sur le carreau, on entend de gais gazouillis, le printemps entre avec douceur par la croisée où fleurissent, dans des pots de terre, le réséda et la violette champêtres !

(15 juin 1897.)

LE THÉATRE DU PEUPLE

A Lugné-Poë.

Pendant les années 1894-1895, les représentations de l' « Œuvre » eurent presque toutes lieu dans une espèce de théâtre du faubourg, aux Bouffes du Nord. Si éloigné que fut l'endroit, nous y allions, nous tous, jeunes hommes de dix-huit ans. Magnifiques représentations, sur une scène où, chaque soir, la veille, on jouait de somptueux mélodrames, pour la plus parfaite allégresse d'une assemblée ardente et populaire.

C'était moins un théâtre, alors, qu'une salle de meeting ou de conférence. De fumeuses lumières éclairaient la salle où se presse une foule de brillants jeunes hommes, calcinés d'ambition, d'espérances romanesques. Les murailles à peine coloriées, tout épaissies des plus banales dorures, les ornements compacts qui tordent d'obscures guirlandes, la confuse clarté, cette dure multitude, voilà les images que j'évoque en me souvenant de ces spectacles. L'ivresse de la gloire emportait nos rêves. Sur certains visages, creusés par l'étude, on distinguait les traits de la beauté. Des héros, peut-être, se formaient en nous, et l'avenir réclamait leur présence sur la terre. Chacun de ces adultes contenait, dans ses pensées, comme un monde d'images, de tendresse, de poésie et d'espérance. Les chimères vivaient dans ces hommes, elles se nourrissaient de leur sang, elles luisaient sur nous, frémissantes, frappaient la solitude de leurs grandes ailes battantes !

Il était singulièrement beau de se mêler à tant d'adolescents. Nous ignorions la fortune à laquelle les prédestinait l'ensemble des circonstances du monde. Leurs regards brillaient tout emplis d'azur !

A ce peuple d'enfants éperdus, Henrik Ibsen apporta des consolations. Ses drames échauffèrent quelques grands esprits. Devant cette assemblée on joua l'*Ennemi du Peuple*, drame pesant, raisonneur, pédagogique, grisâtre, mais où nous crûmes nous retrouver parmi les héros de brillante grandeur !

Sur la scène, toute illuminée d'étranges quinquets, nous vîmes des héros de qui les exploits surprenaient la médiocrité environnante. Cela se passa au hameau. Des glaciers reflétaient les sapins des montagnes. M. le docteur Stockman faisait le procès de la société. Il en éclaira les situations. C'est un bonhomme assez sot, et possédé par la raison la plus pédante. Son génie m'a toujours paru un peu médiocre. Mais quelle véhémence, quels éclairs ! Il souhaitait le sacrifice. Il le prêcha devant nous. Sa bonté nous rendit courage. Sur notre ardente exaltation les sapins répandaient soudain leurs glaciales ombres.

Dans la salle, beaucoup de jeunes hommes étaient pris par de fortes pensées. Bientôt le vent des fjords souffla sur eux. Ils écoutaient gémir les arbres des pics, parmi l'âpre arôme des résines, du sel maritime et des saxifrages qui croissent sur le bord des abîmes. Chacun de nous croyait être le docteur Stokman. Nous vivions tous sur la scène. Nous combattions la société dans laquelle se trouvait ce héros

dogmatique. Nous prononcions d'ardents propos. Nous haïssions ce monde actuel où les personnages conduits par Ibsen ne rencontrent que d'atroces embûches, la pire mélancolie, la laideur et la mort elle-même. Chacun de nous tressaillait jusqu'au fond de l'âme. A la surface de notre être, étincelaient les rapides images de la Beauté.

Ah! ce docteur, bonhomme poudreux, crispé, verdâtre, comme il nous exalta en 1894. En sa présence nous perdions un peu du dégoût que l'univers nous inspirait, que sa vue avait mis en nous. Dans cette salle des Bouffes du Nord nous rencontrâmes parfois la Gloire, la Beauté et le Sacrifice, quand la société actuelle nous exposait seulement de dégoûtants spectacles. Les plus vaines apparences de grâce nous ont paru préférables à la mort. Si nous avons conçu l'héroïsme à seize ans, c'est grâce peut-être à ces pauvres représentations que l'on donna un peu partout dans les faubourgs.

Le soir, tant de fiévreux jeunes hommes, en revenant chez eux, tressaillaient, le cœur gonflé de joie, comme une mer orageuse que heurte la lune. Dans nos mansardes, les fleurs du réséda étincelèrent. De pâles personnages persistaient, nous environnant de leur ombre, le docteur Stokman gardait sa pensée, obsédante figure de noir philanthrope. Il est certain que ces fantômes peuplaient, pour nous, la solitude où se trouve un adolescent de dix-huit ans, dont le génie épouvante malgré lui, et qui n'aime rien, si ce n'est Vénus et la gloire.

Ainsi Henrik Ibsen eut charge d'âmes. Il parut quelque temps, beau et lourd comme un peuple en-

tier. Il traîna sur la scène nos rêveries de héros. Sa voix devint la nôtre, il la fit retentir. Si nous l'aimions, c'est qu'il nous ressemblait. D'ailleurs il demeure un génie médiocre, extrêmement gris, dogmatique et étroit.

*
* *

A quoi donc servirent ces spectacles! On y dépensa de la fièvre, de la force et de l'énergie. De cette véhémente assemblée qui encombrait l'enceinte des Bouffes du Nord, aucun homme, sans doute, n'est sorti digne du victorieux peuple pour lequel nos auteurs composent des odes, des drames et des romans. En 1894, nous fûmes contraints de voir Ibsen comme une sorte de représentant. Aujourd'hui cet homme nous paraît lointain. Mais qui donc lui substituons-nous? Avons-nous enfin rencontré un poète qui mérite d'être un héros? Il faut convenir de la médiocrité contemporaine.

Cependant, nous avons varié. Un profond courant d'idées, né dans la patrie elle-même, traverse avec violence de jeunes esprits. En quatre années, la position morale occupée par nos écrivains, paraît s'être bien déplacée. Dans la poésie et dans le roman cette mobilité est visible, il faut que le théâtre se modifie aussi.

« Le théâtre, a dit Hugo, c'est le creuset des civilisations. » Parole profonde! Les peuples prennent, sur la scène, conscience de leur fortune, de leur désastre et de leur destinée. Soit parce que le Poète y fait revivre les personnages que vit naître, autrefois, la terre de sa patrie, soit parce qu'il en ima-

gine d'autres dont les exploits mettent son âme en valeur, le théâtre doit être national, héroïque et naturel. Voilà donc l'unique lieu du monde où les hommes sont capables de lier connaissance avec des héros. Dans quel endroit, Vénus, Hercule paraîtront-ils, si ce n'est sur une scène, parmi les décors peints, des sites sans nuages, sans air, sans parfum!

Ainsi l'acteur est presque un messager. Son rôle deviendra sublime lorsqu'il saura lui-même à quel point il peut l'être. Interprèter des héros, traduire, selon sa propre voix, les sentiments d'un pays, quelle magnifique mission, quelle tâche profonde. Il n'en est guère qui lui soit supérieure. Sur la scène, entre une colonnade, des thyrses coloriées et une caverne teinte, l'acteur prophétique répète la rumeur populaire; il l'exprime, d'une manière concise, il la répercute en écho, il assemble dans son cœur les battements d'un pays. il possède en lui l'eau et le printemps, l'air et la lumière, la joie et la plainte, les rires, les soupirs d'une nation.

Convenez de la beauté que présente une telle tâche. Au théâtre l'acteur officie. Il a charge d'âmes tout autant que l'auteur. Le théâtre un jour deviendra le temple où les comédiens, comme d'antiques pontifes, glorifieront la terre et chanteront tour à tour, les héros, la grâce des époux. l'allégresse qui salue la naissance de l'Eté.

*
* *

Sur les assises que j'indique, on a tenté de construire un théâtre destiné à réconcilier le peuple avec les poëtes.

Quelques jeunes littérateurs, dévoués, vaillants et courageux, s'étaient donné cette belle tâche. Ils étaient venus me trouver. Leur téméraire bonne volonté m'avait fait beaucoup espérer de leur réalisation. Ils ont constitué le *théâtre civique*.

Sur une scène de faubourg, à l'enseigne du « Lion d'or », à la salle des Mille Colonnes, dans un endroit qu'illumine le blême vacillement des hautes flammes fumeuses, des acteurs récitent des poèmes, lisent des harangues dramatiques, ou représentent des comédies dont les héros ont pour but d'établir l'immoralité et l'illégitime tyrannie des lois. A ces spectacles, la multitude assiste. Une masse compacte emplit l'enceinte des salles. Aucun murmure ne heurte l'ardeur des chants, la cadence des odes, les théâtraux transports des comédiens. L'assistance écoute recueillie.

Tel est le théâtre institué par quelques-uns de ces jeunes hommes sur qui compte la patrie française. Le seul reproche qu'on puisse leur adresser, c'est de consentir à la basse flatterie des lectures vulgaires et mélancoliques.

Au lieu d'accroître la joie du peuple en lui montrant d'ardents poèmes, des aventures magnifiques et profondes, on la diminue inflexiblement par des spectacles d'une âcre et noire couleur sociale. Sous prétexte de l'attendrir sur l'infortune des ouvriers, on néglige de les en tirer par l'entremise des colossaux soldats, et des amantes ingénues de qui la présence, sur une scène, serait capable, un instant, de compenser l'universelle laideur, la monotonie des jours, le perpétuel esclavage des nations.

Faire ressortir, aux yeux du peuple, la médiocrité de sa condition, combler la mesure des humaines douleurs, rendre excessif l'effroi que la vie lui inspire, exagérer la servitude afin que l'opprimé se révolte, soit poussé à bout, telle est la méthode suivie par nos révolutionnaires.

La besogne qu'ils font me paraît mauvaise. Ils excitent les basses passions, en augmentent la flamme, l'âcreté, si bien qu'en sortant de leurs mains, le peuple se change en populace, la haine s'empare des esprits, et à la moindre occasion, vous verrez se produire cette vaste et sinistre explosion qu'on appelle une révolution.

Au lieu de cela, que faudrait-il faire? Instruire le peuple de son héroïsme immanent.

Au lieu d'un théâtre politique, créez un théâtre national, éternel, tragique et humain.

La mission des poètes actuels n'est point de pousser le peuple à la mélancolie et à la guerre. Leur rôle est d'une grandeur profonde. C'est à eux qu'il appartient d'accroître l'allégresse des hommes en les conviant aux fêtes de la Nature, et de régénérer leur vie en en montrant la forte vertu, la redoutable et farouche innocence.

Le bonheur par la possession de la beauté, non par la possession de la fortune, telle est la nouvelle formule.

Il importe peu, nous le croyons, de détruire l'humaine misère, il importe peu d'assurer le sort domestique des ouvriers, il importe peu de leur donner des droits sociaux, car leur félicité n'en dépend point. Les sources du bonheur sont tout autres. De-

puis des milliers et des milliers d'ans, des démagogues providentiels utilisent les mauvaises passions des misérables, ils les flattent, fondent sur elles leur fortune politique. Il est temps que cela change.

Modifiez donc la conception que le peuple, grâce à ces tribuns, s'est formée de la joie humaine. Dites-lui que la somme des jouissances possibles ne se mesure pas aux richesses. De la quantité de beauté, dégagée par chacun de nous, dépendent notre allégresse et l'harmonie du monde.

Aussi faut-il tenter de la rendre encore plus profonde. Multipliez les spectacles héroïques capables d'agrandir la vision, l'espérance et l'amour des hommes ? Jouez le *Cid*, jouez *Hamlet*, jouez les *Burgraves* sur une scène populaire quelconque, au fond du plus noir faubourg, vous verrez quels transports salueront les acteurs, combien leurs discours passionneront, à quel point tant d'atroces conflits imaginés par Pierre Corneille, par Shakespeare, par Victor Hugo, feront tressaillir l'assemblée, énorme et sévère multitude, pénétrable à tout l'idéal, secouée par l'âcre insufflation qu'exhalent les profondes âmes de ces génies.

Des poètes et des comédiens, les assistants réclament la pompe, l'ardeur, la chevalerie sonore et héroïque dont eux-mêmes se trouvent dépourvus. Ce que nous demandons aux poètes dramatiques c'est de permettre, un instant, de radieuses évasions morales. Que les héros imaginés nous créent, à un moment donné, une sorte de sublime alibi, qu'ils nous fassent croire à la grandeur humaine, aux chimériques rayonnements de l'amour, à l'éloquente ten-

dresse des jeunes femmes émues par l'azur, qu'ils consentent à devenir nos interlocuteurs, nos compagnons, qu'ils nous mènent loin de notre obscure patrie, loin de nos mansardes et des rouges usines, voilà tous nos vœux, toute notre ambition!

Donner l'oubli aux malheureux, telle est la mission des poètes. La vue du ciel plus impétueux, nous interdit de gémir trop longtemps, à cause de la laideur actuelle. Zola nous inspire une joie éternelle. Ce génie, à mon avis, compense toute notre ignominie contemporaine.

Mais il faut le dire aux poètes, agissez, pensez mieux encore! ne travaillez pas uniquement à faire naître au cœur de l'humanité, l'illusion des charmantes chimères. Nous sommes avides de vérité.

Créez-nous des spectacles civiques! Conviez le peuple à l'exemple de ses travaux mêmes. En présence d'un groupe de forgerons, je voudrais qu'un acteur glorifiât la force des métaux, le fixe éclat des lueurs et les feux sur l'enclume! Devant chaque corps de métier, représentez des drames nouveaux, ayant trait chacun à la gloire et aux exploits réels des personnes pour qui vous les composerez. Les colosses guerriers ne nous suffisent plus. S'enfuir, grâce à de belles chimères, s'évader du monde actuel, cela ne nous contente pas.

Nous prétendons rentrer dans l'existence. Les ouvriers ont une beauté sévère, athlétique, redoutable et calme, qui vaut l'ardeur du bel Achille, les Jeux d'Hercule, la fureur magnifique du Cid. Il faut, par la voix des acteurs vivants, célébrer la paix des

collines, l'eau et les plantes, les divins laboureurs, les éléments et les phénomènes naturels.

C'est là, nous le croyons, l'avenir de l'art. Le sentiment de leur forte beauté intrinsèque rendra joyeux des hommes, qui, jusqu'à ce jour, se sont habitués à mettre toute leur félicité dans la fortune, les matérialités. De l'idéal! de l'idéal! ouvrez profondément l'esprit du peuple, que le souffle de Dieu l'éclaircisse, accroissez le sens du sublime!

La présence des Muses réconforte. Se croire digne des poèmes consécrateurs, aucun avantage ne remplace cette joie. Les poètes connaîtront la gloire s'ils chantent tout l'héroïsme humain, s'ils consolent les races malheureuses, s'ils lui restituent une splendeur sévère, redoutable et magnifique.

* * *

A cette tâche, quelque jour, sans doute, de jeunes écrivains se voueront. Le théâtre particulièrement me paraît être, à notre époque, l'endroit le plus favorable à l'introduction des héros dans la vie ordinaire des hommes, à leur louange propre. Là, s'incarneront les hautes idées du monde. Là, des acteurs exécuteront les plus sublimes desseins que nous aurons conçus.

(*Juin 1897.*)

LA RENAISSANCE EN BELGIQUE

Il se forme depuis quelque temps, en Belgique, un étrange courant d'idées. Chacun sait quelle litté-

rature mélodique, tendre et ingénue y rivalise avec la nôtre. On a naguère interrogé un certain groupe d'auteurs belges sur leur patrie et sur eux-mêmes. MM. Camille Lemonnier, Verhaeren, Maubel, nous ont renseignés sur leurs goûts, sur leur méthode poétique, sur leur manière de comprendre la beauté, la mélancolie et les éléments.

Ces cahiers, où sont réunis tous ces mouvements, toutes ces pensées, je voudrais que chacun les lut, tant leur grâce me semble émue, leur éclat brut et vivace, leur netteté élémentaire.

Pour ma part, je vois là les traces de cette subite transformation, subie là-bas par les belles-lettres. Les jeunes écrivains de Bruxelles, de Maline, de Gand, prennent, comme nos poètes provinciaux, un goût extrême pour leur antique patrie.

A lire leurs derniers ouvrages, on distingue tout à fait nettement la fixité de leur amour, et que malgré tant d'influences différenciées, ils reviennent peu à peu, à l'étude du sol qui les a nourris, des ruisseaux où se baignent les arbres et les nuages, des céréales, des légumes et des fruits qui font la force de leurs compatriotes.

Il faut noter ce tour pris par l'esprit public en Belgique comme en France. Le culte de la Patrie y règne encore. En Belgique, on s'arrache des formes primordiales qu'imposaient les mœurs, les coutumes. Cette contrée enfin se libère des lois morales qui nous régissent.

*
* *

C'est Camille Lemonnier, Georges Ekoud, Emile Verhaeren qu'il faut rendre responsables de cette

soudaine transformation et à qui il faut adresser les reproches ou décerner les éloges.

Allez dans les Flandres, à Mons, en Wallonie, où l'air est d'une extrême fraîcheur, d'une délicatesse azurée, liquide, frémissante! Là, d'un seul regard, rapidement, vous pouvez prendre une nette conscience de la qualité singulière dont ce pays porte l'empreinte.

L'été dernier, au mois d'août, comme je passais en Belgique, je fus surpris d'y reconnaître la plupart des traits qui m'avaient paru si étranges dans les farouches poèmes de M. Verhaeren, ou parmi les sites véhéments, mélancoliques et champêtres pour lesquels Camille Lemonnier montre une complaisance infinie.

Ces hautes plaines à perte de vue, cet horizon marécageux d'où se dégage de la douleur, ces hameaux formés par de noires usines, je les avais connus déjà, les livres de ces écrivains m'en avaient fait connaître l'image.

En vérité, tous les romans de Lemonnier abondent dans le sens que j'indique. Cet auteur a une grâce solide pathétique et innocente.

Ici, en France, on le comprend guère. Mais les détails les plus singuliers de son œuvre, il faut les retrouver dans sa vie nationale; l'atmosphère qu'il décrit, lui-même l'a respirée ; cet air bleu et vivace environne sa maison, flotte dans son jardin, s'échappe en grondant des sonores sapins.

L'esprit de Camille Lemonnier me semble à la fois simple et éperdu. Les jeunes Belges contemporains ont connu son influence. Cet homme s'est

fait de la vie une conception qui, peu à peu, devient plus forte, plus limpide et plus naturelle. Nul plus que lui ne chérit la nature. Il en a retrouvé la première innocence. Sa vision, dans ses derniers livres, notamment dans l'*Homme en Amour*, sa méthode, son goût, ont pris tout à coup, à son insu même, j'imagine, une fixité brillante, sublime etétendue.

M. Camille Lemonnier écrit la langue la plus précise et la plus colorée qui soit. Mais, comme tous les esprits de sa génération, c'est un homme livré au débat, que provoque en lui le spectacle affreux de la société et l'innocente douceur de la nature. Ces deux visions font contraste en son âme. Il les oppose l'une à l'autre. De là son affliction qui est profonde. De là son art qui tient, tout à la fois, de la sociologie et de la poésie.

Je ne connais aucun livre de M. Camille Lemonnier, dont l'âme, sous l'aimable incarnat des métaphores trop gracieuses, n'ait pas une pensée vivace, actuelle, en quelque sorte pratique, politique. C'est que Lemonnier n'a pu fondre encore ses diverses conceptions du monde. La société le dégoûte. il n'en perd pas le souvenir, il n'en oublie point l'image, et cette vue assombrit les meilleurs moments de sa rêverie. Cela résulte, je le crois, du caractère de sa patrie. si populeuse, si commerciale, couverte d'une limite à l'autre par d'épaisses machines, des usines, des fabriques, de ténébreuses mines, tout à fait mortelles et arides.

Dans les environs de Mons, de Malines, on voit rarement des sites où ne flamboient point, parmi les prairies, les noires cheminées des édifices teints. Le

regard ne trouve nul endroit où se reposer tendrement. En Belgique, pas un coin de terre que les hommes n'utilisent point, soit qu'ils y puisent de la houille, soit qu'ils forment, de l'argile cuite, des briques et des tuiles luisantes, soit qu'ils y nourrissent des plantes commerciales. Les monuments de la plus pesante servitude s'opposent. sans cesse. à la rêverie, à l'allégresse, à la joyeuse contemplation. Comment prendre plaisir dans la vue d'une paille, d'un futile brin d'herbe, ou d'un oiseau clair, quand l'horizon montre une foule d'édifices roussis, desséchés, taris par les flammes des mines et des tuileries roses, dont c'est le rôle d'enrichir un pays et d'exténuer des hommes sans nombre ?

Voilà le sentiment que précisent, dans leur patrie, des hommes du goût de Georges Ekoud, de Lemonnier, de Verhaeren. Cependant, quelques jeunes auteurs se débarrassent déjà de cette tragique vision. La nature, suivant eux, prête une figure intéressante aux ouvriers et aux amants, en quelque endroit fussent-ils précisément. On voit bien qu'ils sont résolus à ne traduire de leur race que les émotions dont le caractère leur paraît être éternel, et à ne décrire désormais du pays où ils se trouvent que les minutieuses maisonnettes vernies, les blanches façades levées dans la lumière du ciel, les bois de pins noirs et de coquelicots, les lignes heureuses, reposées, pacifiques.

*
* *

Tels sont les traits inattendus des lettres et de l'art en Belgique. Remarquez qu'ils apparaissent

dans le moment où plusieurs jeunes lettrés français se préoccupent fortement de rendre à la poésie la physionomie de leur race et la couleur de leur pays.

Cependant, ne croyez pas à une influence réciproque. Il est certain que de toutes parts on sent la nécessité de célébrer sa patrie, sa province ou son hameau. En ce sens, les fêtes d'Orange, les cahiers de critique rédigés par M. Lemonnier, Verhaeren, etc., et même, enfin, certaines petites revues, resteront comme de riches documents, des monuments solides d'une renaissance.

(18 août 1897).

RÉQUISITOIRE DES POÈTES

M. Gabriele d'Annunzio a conquis rapidement la faveur des lettrés et du public français. Ce jeune auteur possède, en effet, des dons saisissants. J'ai lu de lui l'*Enfant de Volupté*, qui est un livre ardent, d'un ordre exact, naturel, impétueux. On y respire cette atmosphère bleuâtre et chaude qui flotte sur toute l'Italie. Les paysages qu'il y décrit reproduisent d'une manière fidèle l'onduleux dessin des collines, des rivières et des oliviers, la ligne inflexible de l'opaque ciel bleu. A des hommes à qui Gênes, Venise, Florence et Rome sont chères, comme d'idéales patries, les romans de d'Annunzio devaient paraître immédiatement riches et précieux, comme des terres retrouvées.

Il est admirable de voir quelle exaltation nationale saisit un peu partout les hauts esprits juvéniles dont la présence suffit à affirmer aux yeux des races, la vitalité des patries. Ce culte du sol, des traditions et de la terre, dont nous pressentions la trace dans les romans de d'Annunzio, nous le voyons aujourd'hui devenir public, systématique et apparent. Ce poète ne se contente plus de peindre les bocages italiens, de ressusciter dans ses livres l'héroïque passion des hommes de sa race, de leur faire respirer l'odeur des citrons et du sel marin, de leur offrir pour séjour les sites de hautes grottes et de verts torrents que Vinci déjà figura. Il demande de la beauté. Il veut rendre vivants ses concepts. Se faire une société aimable et chimérique, digne en tous points de ses aïeux, cela ne lui suffit plus. Il prétend réformer le peuple de son pays, lui imposer les belles vaillances, l'allégresse, la furieuse ardeur dont son âme, pour vivre, a besoin, et dont l'Italie contempla jadis le spectacle et l'ardent triomphe.

C'est là un point de vue redoutable. Peut-être, n'a-t-on pas bien compris toute la tristesse, toute l'ivresse altérée de Gabriele d'Annunzio. On trouve assez généralement que ce jeune homme illustre et magnifique, s'exprime avec quelque éloquence, mais on lui refuse un génie pratique, on traite de chimériques rêveries, toutes ses revendications, on ne croit pas à leur réalité. Pour moi, je les pense tout à fait profondes. Malheur aux peuples qui se détournent d'eux-mêmes, malheur aux peuples qui n'aiment plus leur patrie comme une mère juste et éternelle !

*
* *

M. Gabriele d'Annunzio a expliqué d'une manière saisissante, et avec des traits impétueux, que l'Italie contemporaine était indigne de la race dont les héros, Le Dante, Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Le Tasse, Pétrarque et l'Arioste sont devenus, tant sont grandes leurs vertus poétiques, les héros mêmes de l'humànité tout entière. Mais, aujourd'hui, en quel abîme d'ombre et de nuit la patrie italienne est-elle tombée? Quoi! ce sont là, dit-il, en regardant passer des paysans de Gênes, ce sont donc là les descendants des marins aventureux, prodigues, triomphants et puissants dont les galères, au bruit des rames, ont fendu joyeusement la blancheur de la mer. Voilà les fils d'une nation de héros. Telle est la honte de l'Italie.

Aux grands hommes (en est-il encore?) de sa magnifique patrie, d'Annunzio demande quelle figure ils ont faite à l'Italie, quel maintien ils lui ont donné dans l'univers, quel rôle ils prétendent lui faire jouer.

Quand on traverse les blanches bourgades qui brillent sur le bord des baies maritimes, on songe avec mélancolie au peuple antique qui les bâtit. Ces petites maisons teintes de mille couleurs, ont abrité sous leurs vivaces toits d'or, la forme des pasteurs de Virgile et des matelots de Théocrite. Elles furent témoins des plus innocents spectacles de la terre. Les raisins ruisselaient sur le marbre brillant des cavernes, la plaine altérée frémissait tendant sa bouche de fleurs vers l'éternel soleil. Les Dieux

ont foulé cette poussière qui est formée de la cendre antique des poètes, des amants et des laboureurs. Souvenirs vivants et désolés. Aujourd'hui la vie dans ces lieux s'écoule avec médiocrité! Qu'êtes-vous devenus, sublime Daphnis et toi, pâle et brûlant Tityre? Qu'est devenu le fameux Cincinnatus? Où rencontrer, à notre époque, un valeureux et pur guerrier dans cette contrée qui en a tant nourris? Il n'est plùs un homme maintenant, capable des lauriers, de la gloire, de la mélancolie et de l'amour.

M. d'Annunzio sur ces sentiments, s'émotionne, se révolte, il réclame des héros, il veut ressusciter la flamme de sa patrie. Un tel abaissement fait naitre en son cœur le dégoût de l'aventure et le vertige des chimériques exaltations. Je ne crois point que ses discours soient vains. Il est toujours possible, quand un peuple est lié à d'antiques souvenirs, de lui rendre ses premières ardeurs et de faire briller son visage au clair soleil de la vertu. Pour ranimer l'Italie, deux ou trois poètes suffiront. La puissance des chants est profonde. La voix des lyres, un jour ou l'autre, peut devenir la voix même de l'homme! On ne connaît pas assez l'étendue et la violence des tyrannies spirituelles. Au son des poèmes sacrés, l'humanité s'éveillera. Le souvenir des dieux reste encore vivant dans l'âme des peuples qui, chaque jour, se trouve près des mers qui bercèrent la brillante Vénus et parmi les sonores bocages où Pan, sur sa flûte, célébrait les roses, le jour, l'aurore et les saisons.

Si les Italiens ont perdu le goût de la gloire et le

sentiment de leur destinée, c'est bien plus à cause des politiciens que parce qu'ils y étaient portés par la lassitude des âges, par l'indolence et par la fatigue de leur race. Je ne croirai jamais qu'un homme, à qui sont familiers les paysages fameux et les sites où coula le rouge sang des guerriers, ne puisse plus jamais resplendir, attacher son nom à un noble exploit, mériter le pompeux laurier des victorieux.

*
* *

Voilà pourquoi, j'imagine, il ne faut pas appréhender l'infortune de l'Italie, et voilà pourquoi je ne redoute pas trop non plus l'avenir de notre âme française. Il est vrai que nous sommes tombés, à Rome, à Pise et à Paris, dans un état consternant de médiocrité et de lassitude. Le peuple se repose, exténué, sans doute. Mais laissez parler les poètes ! La voix d'Amphion sut faire jaillir du sol l'équilibre antique d'une cité en ordre. La voix des poètes actuels saura bien ressusciter les énergies nationales qui sommeillent dans le sein des hommes.

(*12 octobre 1897*).

IV

Grandeur et Tristesse des Grands Hommes.

En lisant les ouvrages écrits par des poètes comme Rousseau et comme Verlaine, à la louange de quelque amante, on ne peut guère se tenir d'envier des beautés si ardentes et qui inspiraient de pareilles passions. Toutes les personnes enclines à la tendresse s'exaltent sur Julie, sur Elvire. L'inconstance de nos maîtresses, les défauts de leur caractère, leur mobilité éperdue, nous portent à chérir davantage l'innocence par Rousseau vantée, et la fidèle adoration que Lamartine entrevit chez sa mélancolique amie. Qui donc y reste insensible ! Comment ne pas adorer des jeunes femmes infiniment pures, d'une ardeur inaltérable et dont la vertu rend bien plus précieuses de languissantes défaillances !

A la vérité, rien de moins certain. S'il nous était donné de connaître les personnes qui nous séduisent sitôt qu'un noble auteur les chante, je ne doute point de la disgrâce en laquelle on les tiendrait. L'éloquence les embellit. La rhétorique de leurs amants fait croire aux vaniteuses délices qu'ils ont décrites. Voilà donc une supercherie !

J'ai connu la dernière maîtresse de Paul Verlaine. Un certain nombre de gazettes ont annoncé, voici deux ou trois jours, sa mort. Elle a passé inaperçue. Aucune femme ne semblait moins propre à inspirer de déchirantes romances. Un glorieux poète l'a pourtant chantée.

Il est assez extraordinaire que l'on n'ait point

disserté sur les funérailles d'une jeune femme à laquelle l'art de Paul Verlaine prêtera une immortelle tendresse. On doit convenir de la laideur qui distinguait cette amante. A cet égard, elle semble incomparable. Elle eût donné le goût de la vertu. Mais un poète n'y prend point garde.

*
* *

C'est bien dommage de voir quelles basses petites filles forment la compagnie des poètes, sollicitent leur attention, donnent lieu à des aventures, des parades et des émois qu'ils utilisent dans leurs ouvrages. Assurément, eux-mêmes n'ont aucune politesse. Interlocuteurs d'héroïnes pompeuses, ils ne sont point sans dédain pour les courtisanes de leur société. Ce sentiment demeure choquant.

Rousseau, ténébreux, hypocondre embrasé du feu de la haine, ne paraît pas un aussi aimable amoureux que M. de Saint-Lambert. Etonnez-vous des trahisons dont il a été victime ! Au moment même où sa maîtresse le déshonorait par une prodigieuse rupture, combien de femmes, qui étaient ses lectrices, se composaient, de ce grand homme, une image incomparable. Combien lui écrivaient, désiraient l'attendrir ! « Quel admirable amant, se disaient alors toutes ces jeunes personnes encore pensionnaires et que la *Nouvelle Héloïse* jetait dans un trouble extrême. Ah ! bienheureuse Julie, qui fut — certainement — aimée d'un tel homme ! Car eût-il aussi bien dépeint, avec des couleurs si fortes, si précises, une aventure dont il n'aurait pas été le héros ! » Et l'amour enflammait ces âmes sensibles.

(Ici il faut convenir que Mme d'Houdetot, de laquelle Rousseau était passionné, ne partageait en aucune sorte cette avantageuse opinion, car elle trompait le pauvre auteur de la manière la plus impertinente du monde.)

Voilà donc le destin de nos hommes supérieurs. En amour, ils sont malheureux. Aucune femme, si elle est jolie, ne consentira à vivre avec eux, car leur pénurie les ennuie et ils ne sont point séduisants. En outre on remarque, chez eux, une sorte de fièvre extrêmement forte, desséchante et qui consume tout. Cet état d'esprit est désagréable. Une jeune femme se froissera toujours de l'indifférence que l'on montre à l'égard de ses coquetteries, de ses pensées particulières. Bonaparte touché, à Bronie, par la beauté étrange de Mme Waleska, invite cette personne à l'aimer.

Mais, bientôt il la choque par sa brutalité, son air de passion pressée, impétueuse, et son extrême mélancolie. Une telle inconvenance lui semble importune. Ce n'est pas le génie qui enchante les femmes, mais la politesse, la luxure, un ton, un langage voluptueux !

Tenir des propos sur l'amour et le faire en compagnie, soupirer, s'étreindre avec feu, sommeiller parmi des langueurs, surprendre des dentelles teintes de fraîches couleurs, se parer, pouffer aux larmes, tomber dans les bras d'un amant, lui plaire et y penser encore, voilà les occupations d'une petite demoiselle éprise. Mais un homme, un littérateur, quelle différence ! La fortune le porte loin de son amour.

On ne peut guère prétendre à la constance d'une femme si l'on ne s'approche d'elle que pour épuiser sa force poétique, pour l'attribuer à une héroïne de roman.

*
* *

Comment un vulgaire personnage devient par le vœu d'un poète un noble, un délicat seigneur ou le pire des aventuriers, voilà une précieuse étude !

Que la plupart des écrivains soient pourvus d'une riche perfidie, qu'ils ne possèdent point de fidélité, et qu'ils demeurent suffisamment capables d'exagérer d'une outrageuse manière, les moins surprenantes conjonctures du monde. c'est un fait bien avéré. Aussi ne peuvent-ils guère prétendre à l'harmonie. Grâce à une petite inconstance, il leur est possible de créer des drames et de composer de magnifiques odes. On convient que Victor Hugo, au sujet d'un oiseau, à propos d'une femme ou à cause de ce brin de paille, était assez capable d'émouvoir tous les dieux ! Car les poètes, à l'ordinaire, ne se piquent point d'observation et ils ne font pas présomption de leur sens de véracité. Leurs stratagèmes sont prodigieux. Ils épaississent solennellement la stature d'un passant quelconque, ils en repétrissènt les formes déprimées, ils y entrevoient de bonne foi, des conquérants, de rouges empereurs. Selon leur inclination. Gœthe, William Shakespeare et Hugo ont fréquenté chez les cyclopes, chez les chevaliers et chez les archanges. Ils l'affirment communément. J'imagine qu'ils exagèrent. Je prétends même qu'ils se jouent. En vérité, je ne doute point de la commune banalité des gens avec lesquels ils ont vécu.

L'Ophélie réelle — comment s'appelait-elle ? — Shakespeare seul eût pu s'en éprendre. C'était probablement une placide demoiselle de qui les vertus n'extasiaient personne. Je la suppose infiniment puérile. C'était une petite pensionnaire et elle en avait la virginité. Elle ne montra sans doute jamais de ces miraculeuses tendresses et de ces gémissantes candeurs dont Shakespeare sut munir son héroïne. Sur une villageoise aventure, il imagine son poème, et dans de brutaux paysans, autant que parmi les rois des légendes, il résolut de conquérir l'apparence d'Hamlet et de Polonius.

Je me souviens que Paul Verlaine, — poète sublime et exquis — m'exposa un jour une semblable histoire. Il éprouvait alors une extrême passion pour une femme « délicieuse, répétait-t-il sans cesse, la seule qu'il eut jamais aimée, et digne, certes, de l'être, à jamais, et bien ! » Comme il en semblait vraiment très épris, je m'enquis du nom de cette demoiselle, et ce ne fut point sans stupeur que je l'appris de son illustre amant. C'était Mlle Krantz précisément. Une assez basse courtisane.

A vrai dire, cet étrange poète s'exaltait avec innocence sur une petite miniature figurant son amie elle-même quand celle-ci — aux jours de l'Empire — portait une blanche robe à ramages, rendue encore plus majestueuse par la rigide splendeur d'une brillante crinoline.

C'est là, réellement, le poète. On surprend l'essentiel secret. Rien ne vaudra cette leçon : « que m'importe la *réalité*, pensait probablement Verlaine, et malgré les félicités que je tire d'une aussi

déplorable amoureuse à cause de sa science des obscures luxures, elle ne m'aurait pas attaché si je n'avais pu m'attendrir sur un charme puéril, suranné et tendre. » En effet, l'estampe n'était pas indigne des élégiaques odelettes que le poète formait alors en l'honneur de la demoiselle.

Ainsi tant de pleureuses Elvire et une multitude de reines angéliques sur lesquelles nous avons coutume de répandre un torrent de larmes, à cause des fléaux qui les frappent et pour leurs gracieuses élégies, comme nous les eussions méprisées, sans doute, s'il nous avait été donné de paraître en leur compagnie! Car ni Tancrède, ni Laure célébrée par Pétrarque, ni Werther, ni le tendre et douloureux Hamlet, n'eussent valu, en réalité, l'intérêt que nous leur portons depuis qu'un poète les a reconstruits. Peut-être étaient-ce des gens du plus bas caractère. Et rien ne nous aurait paru très pathétique, parmi les catastrophes qui les ont accablés, les tristesses dont ils nous exposent les gémissements.

Les personnes les moins magnifiques ne le sont pas d'ailleurs si peu qu'il soit impossible à des écrivains de les faire paraître avec éloquence au cours de quelque ardente églogue, dans une tragédie ou une épopée. Ce n'est point à cause de leurs sentiments que ces ruraux et ces urbains sont capables de nous inspirer, et ils ne nous intéressent guère si tôt qu'ils le souhaitent, en effet, mais sur leur apparence, par juxtaposition, il arrive que l'on songe sans fin. Qu'une jeune demoiselle, à peine pudibonde, simule cependant l'innocence, qu'elle noue à sa gorge une moire de ruban, qu'elle caquète d'un

ton minutieux, cela ne nous suffit-il point afin de croire à l'authenticité d'Agnès ? Dans une création poétique, le caractère des gens que l'on prend pour modèles, jamais et aucunement ne s'interpose. Ce fut donc au sujet d'une teinte de leur habit, d'un blanc sourire ou d'un soupir, bien mieux que par leur propre émoi que nous imaginons des drames et des romans.

*
* *

Dans cette situation, les poètes connaissent la mélancolie. Tout porte à croire qu'ils éprouvent bien peu de plaisir. Il faut leur reconnaître une patience admirable. Epris de la divine Beauté, ils n'en trouvent les traits nulle part, car aucune agréable amante — si l'on se fie au propos de Rousseau — « n'est capable de prendre en grâce un homme que le génie et l'indigence rendent tout à fait déplaisant ».

Mais de loin, comme on s'attendrit ! Nos auteurs passionnent les femmes. Quelle ardeur transporte les âmes romanesques ! Paul Verlaine a écrit des chants qui disposent toutes les jeunes femmes à l'aimer de la plus impétueuse façon. Pourtant, dans la réalité, on ne l'a pas distingué avec autant de passion. Son infortune est bien grande. La seule femme qu'il put fréquenter eût froissé un homme quelconque un peu moins imaginatif et moins profondément résolu à l'amour.

(23 mars 1897.)

CONFESSIONS LITTÉRAIRES

Ce qui caractérise un auteur sensible et intellectuel, c'est sa force, sa grâce continuelles et que l'on entrevoit partout. Aucune note sur laquelle il ne mette sa marque. Encore qu'il apporte plus de soin dans la création des romans, des pastorales et des drames, un grand homme laisse paraître aussi les prodigieux traits du génie dans des papiers de polémique, dans ses carnets, ses feuillets de critique et jusqu'en ses correspondances. On y retrouve le ton profond qui anime ses plus grands ouvrages.

Lisez les lettres de Balzac, de Flaubert, les préfaces de Victor Hugo, les *Entretiens littéraires* de Lamartine, les chroniques publiées autrefois par Zola dans de grandes gazettes quotidiennes comme le *Figaro*, l'ancien *Evénement* (en 1869). Là on peut prendre contact avec ces solennels esprits, on peut surprendre leurs secrets et entrevoir leur maintien spirituel.

Comme traité de vertu, de moralité, d'énergie, rien ne vaut la correspondance de Flaubert. Si nombreux que soient les mérites de *Madame Bovary*, de *Salammbô*, de tant d'ouvrages auxquels Flaubert apporta son attention, j'en trouve davantage encore dans ces furieux feuillets écrits au jour le jour et dont le style un peu âcre, un peu hypocondre semble animé par la fièvre. Cet auteur si impersonnel, communément, et que nous eussions même pu croire tout à fait dénué d'émotion, comme nous

le surprenons ici, comme il nous paraît terrible et ardent, d'une exténuante mélancolie ! Afin d'émouvoir un jeune homme, disposé à prendre la carrière des lettres, de préférence à un métier plus naturel, il est impossible de rien conseiller de meilleur que la lecture de ces confessions de Flaubert. Cela a une bonté tonique, fortifiante.

Mais chez des hommes comme Hugo, comme Zola, on trouve un autre enseignement. Avec un ton personnel, l'un et l'autre ont une même méthode. Ce sont en quelque sorte des fanatiques. Hugo, torrentiel, étonne. Ses préfaces, rien de plus curieux. La manière en est polie, éloquente et pathétique. Il prévient de sa faiblesse. Cette modestie est si profonde, il met un si grand soin à la rendre apparente que personne ne la croit réelle. Cette humilité fait sa vanité. Il a une singulière façon de se mettre au dernier rang des poètes de son époque. Il leur sourit, leur fait la révérence. Son style donne alors l'impression de l'obséquiosité et de l'arrogance la plus grande.

Malgré tant de supercheries, personne ne se trompe sur Hugo. Les cyclopes, les dieux font sa compagnie habituelle. Il garde dans l'intimité un ton trop pompeux, trop farouche. Il semble qu'il l'ait senti lui-même. Aussi entreprend-il de paraître ingénu. A cet égard, ses lettres, ses préfaces, ses papiers privés témoignent de ce constant souci. Mais c'est en vain qu'il forme des desseins d'innocence. Quelle fanatique énergie on distingue, de temps à autre, à travers sa grande politesse, son appareil de révérence, toutes ses modesties de cérémonie.

L'exemple de ces mœurs littéraires, je le pense tout à fait précieux pour les bibliographes et les historiens, et aussi pour nos étudiants à qui la littérature semble un bien commode moyen, à l'aide duquel il est possible de parvenir à une position fortunée.

*
* *

M. Emile Zola publie, cette semaine, la *Nouvelle Campagne*. Voilà un livre admirable ! On sait le travail passionné, l'obstinée patience de cet homme. Mais quel témoignage nous en donne encore cet ouvrage, et quelle confession ! quels secrets !

M. Emile Zola est un sectaire. Ah ! cette noble intolérance à l'égard de tout ce qui n'est pas soi, de tout ce qui s'écarte de son propre univers. Car tel est son état d'esprit. Cependant ne voyez pas là une méthode, ni un expédient. Un homme du genre de Brunetière sert une doctrine d'art, un système dont il emprunte aux philosophes la plupart des éléments. Mais chez M. Emile Zola, l'intolérance a une source beaucoup plus profonde.

La vue de la nature la lui inspire. Sa santé même la lui commande. Pour un homme de cette qualité une doctrine n'est jamais que l'intacte expression de ses rapports avec la terre, les plantes, l'âpre herbage, les cités du monde. Je veux dire qu'il explique la vie universelle, selon sa propre existence. Sa conception de la nature vient de ses besoins mêmes, de sa grande passion du plein air. Au lieu de faire naître un système de deux ou trois philosophes, il l'enfante lui-même totalement, comme un être de chair et de sang.

De là son intolérance. Ne point lui ressembler, ne pas être semblable à son art, cela crée en lui une sorte de souffrance, comme à un homme privé de l'air, de la lumière.

*
* *

Cette *Nouvelle campagne* de Zola, avec ses accents de violence tranquille, je la trouve extrêmement belle. C'est une sorte d'apologétique. Et voilà ce qui intéresse. Le livre abonde en apostrophes, en objurgations puissantes! Sur ces feuillets écrits au jour le jour on distingue la marque d'une âme énergique.

Zola sans cesse attaqué, montre une véhémence de sectaire. Il se défend solidement. C'est afin d'expliquer ses droits qu'il commente ceux des romanciers. Un brusque et beau souffle emporte sa parole. On connaît ce fanatisme. A propos d'une fête instituée par la Société protectrice des animaux, à propos du Salon, d'un procès intenté par M. Bourget à M. Lemerre, le voilà qui nous parle de lui et de son œuvre des bêtes que nourrit la profonde nature, des lieux évoqués dans ses livres, et des bonnes années de lutte, de sa solitude dans la gloire. Sa vie entière passe devant nous.

Visions tout à fait nettes et étendues. Immédiatement, la fresque innocente se déroule, représentant une foule de scènes patriarcales, l'intérieur de sa maison, l'énorme troupeau des bœufs, des colombes, des chevaux, les coqs, les moutons, les bêtes familiales qu'il a rassemblées dans son œuvre, auguste et rayonnante comme l'arche libératrice, si auguste et si rayonnante que le flot du temps ne la brisera pas.

Puis quelqu'un l'accuse de plagiat. Il faut entendre sa réponse. Une extrême grandeur en fait la beauté. Le monde total qu'il a créé, arraché, extrait du chaos, voilà ce qu'il jette à la face. Ses héros peuplent une terre divine. N'est-ce rien, l'esprit de vie qu'il a soufflé en eux ! « En vérité, s'écrie-t-il, quand un monsieur formule contre moi une accusation de plagiat, comment voulez-vous que je ne hausse pas les épaules ? J'ai déjà passé plus de trente années à créer, les enfants sont là, plus de mille, sortis de moi, et et des pages, des pages, tout un monde de personnages et de faits. Est-ce que je n'ai point assez prouvé ma vitalité de créateur d'hommes ? Est-ce que ma famille n'est pas assez vaste pour que le rire ne me soulève pas, lorsqu'on m'accuse de voler les enfants des autres ? »

Le livre est ainsi, sans cesse. Une flamme de sang l'anime, le brûle. La beauté en est profonde. Dans ses polémiques, ses critiques, ce qui distingue M. Emile Zola, c'est qu'il conserve toujours un ton d'ardente douceur, de mélancolie infinie. Pour un jeune homme, cette lecture fortifie.

*
* *

Conseillons donc à nos grands hommes de publier leurs confessions, leurs dossiers de notes privées. Il n'y en a pas qui demeure futile au point de l'être en effet pour un étudiant résolu à pénétrer la vie morale des personnages renommés et dont la figure le passionne.

Comment les eussions-nous connus sans la mise au jour de tant de papiers, d'examens critiques, et

de lettres ? Il est vrai que quelques personnes s'indignent des secrets violés par d'indiscrets commentateurs. Mais, quoi ! aucune chose ne nous étonnera de la part d'un homme de génie. Qu'il emprunte à ses confrères des renseignements considérables — comme M. Emile Zola — qu'il forme de fâcheux desseins — comme l'innocent Paul Verlaine — qu'il montre un curieux goût de la plus douloureuse luxure — comme de Musset, George Sand — rien d'extraordinaire en cela, rien qui détourne l'admiration ! Pour la création de leur œuvre, il était indispensable que ces auteurs eussent précisément cet esprit dont la révélation étonne tant le public. Quant à moi j'éprouve une joie singulière à m'en rendre exactement compte, à l'entrevoir et à m'en assurer.

Ce que nous prétendons connaître, c'est la contenance prise par un homme sensible, et qui occupe une grande situation, en présence d'une brutale critique, d'une diatribe née de l'envie, ou d'une amoureuse trahison. (En vérité, nous aimerions entrer dans son intimité, le surprendre dans tous les instants de son existence quotidienne.) Les mouvements de sa pensée voilà ce qui nous passionne. Cette vue nous aide à le comprendre et à discerner sa méthode, la signification de sa littérature.

(6 avril 1897.)

DU PÉRIL DE PENSER

Quelques écrivains de gazettes ont paru regretter, souvent, que Beaumarchais ait mis un soin si remarquable à acquérir de la fortune. Ses titres de financier, les affaires commerciales où il excella compromettent, disent-ils, cet esprit. Ils lui reprochent de n'être point demeuré dans l'état de triste indigence où la nature l'avait fait naître.

Assurément, ces personnes ne se représentent pas avec une bien brillante netteté, les périls que court un penseur quelconque, et combien il est difficile de laisser paraître au monde l'impression que sa vue inspire à un homme libre. Peut-être cela vient-il de leur propre ignorance, à ce propos. Messieurs les conseillers municipaux ne sont point, pour la plupart, des penseurs très éminents. Voilà pourquoi ils réussissent si peu à imaginer les dangers, les obstacles sans nombre et les inquiétudes que rencontre un philosophe ou un écrivain libéral chaque fois qu'il prétend décrire ses conceptions particulières.

Ils se sont donc fait de l'action une idée extrêmement simpliste. Si l'on ne brave point le furieux tumulte d'une réunion politique ou les baïonnettes des soldats ennemis, on ne paraît guère courageux ni énergique, à leurs yeux. Aussi sont-ils très surpris que Beaumarchais, par exemple, ait cru indispensable d'acquérir des richesses, avant d'en critiquer l'usage chez quelques gentilshommes de son époque. Mais afin d'en pouvoir sourire il fallait

prendre position dans cette société corrompue, atteinte par un obscur poison, et qui semblait près d'être réduite en poudre. Les sarcasmes dont il la couvrit n'eussent pas été autorisés s'ils fussent venus d'un homme moins riche, moins important et moins célèbre parmi les financiers de ce moment.

Peut-être MM. les conseillers municipaux eussent-ils préféré qu'il mène une existence vertueuse, inconnue et digne des louanges de Montyon. Pour moi, je crois son œuvre extrêmement belle. Il eût été bien fâcheux que des raisons de moralité ordinaire lui eussent défendu de l'écrire. On ne doit point se soucier des bassesses et des goujatteries commises sans doute par le riche financier, puisque une telle immoralité lui permit de composer tant d'ardentes comédies où règne une lumière éternelle. Car l'exemple qu'elles donnent aux jeunes écoliers, à qui ses professeurs les ont fait lire, voilà l'important, le durable! Et c'est autrement précieux que l'exemple offert par une vie morale, innocente et passée dans l'indigence.

*
* *

C'est bien dommage que la liberté de pensée, pour la conquête de laquelle nos pères ont accompli tant de révolutions, ne soit cependant qu'un mirage trompeur. Certainement, le régime actuel n'autorise pas un grand nombre de personnes à confesser leurs sentiments et à exposer leurs idées. Les lois républicaines seraient excellentes si elles étaient moins despotiques que les lois impériales ou

monarchiques. Nous avons la liberté de pensée, mais nullement celle de parler. Il est fâcheux qu'un Renan, si illustre et si apprécié, eut craint de froisser ses contemporains en se laissant davantage entrevoir. Que d'aperçus subtiles, que de belles théories perdues avec le grand homme que la tombe préserve à présent de la tyrannie et de l'injustice!

Des philosophes du genre de Louis Ménard, des hommes comme Elysée Reclus et comme M. Anatole France n'ont peut-être point confessé leur totale opinion sur l'univers actuel, de peur de piquer leurs contemporains et d'encourir la peine de leur outrage. (Pourtant Reclus s'est attaché par la publication d'une *géographie* admirable, en dix-huit ou vingt volumes, à tromper le public sur le caractère de son énergie. Mais deux ou trois petites brochures ont suffi à le classer, en dehors, parmi les sectaires, les penseurs révolutionnaires. C'est qu'en effet tout son colossal travail scientifique ne représente point sa pensée intime aussi fortement que les quelques pages où il glorifie l'anarchie.)

Le gouvernement de la République est bien pénible pour des philosophes indépendants. Les couleurs de la liberté teignent, d'une manière très factice, la tyrannie la plus étroite, la plus mesquine. Peut-être paraîtra-t-il extraordinaire, d'ici une cinquantaine d'années, qu'un Blanqui ait été jeté dans la plus noire réclusion parce qu'il ne partageait point les sentiments et les idées en honneur à son époque.

Au reste ce qui gêne nos penseurs, ce n'est point

le régime actuel, mais l'opinion de leurs contemporains. A une époque comme la nôtre, il est plus difficile encore de se créer une conception et de l'exposer en public que pendant le Moyen-Age. Il ne suffit plus de flatter un roi pour avoir la liberté d'écrire sur Dieu et sur les hommes des théories inattendues. Le peuple entier nous écoute. Quiconque sort d'une école primaire se croit capable de disserter sur les ouvrages des Taine et des Renan. A la fin du dix-huitième siècle, où les auteurs libéraux étaient contraints de louer le roi et toutes les catins de sa compagnie, afin d'en décrire les vices, et où telle sentence terrible de Diderot ou de Beaumarchais n'a pu être écrite, publiée qu'au prix des bassesses sans nombre commises par ces grands pamphlétaires, à la cour et près du clergé, à la fin du dix-huitième siècle on pouvait penser que les philosophes n'avaient pas affaire au peuple tout entier. Une élite mondaine les jugeait. C'est à elle qu'ils s'adressaient. Mais aujourd'hui quelle différence ! Le plus sot des hommes sait lire. Cette connaissance élémentaire autorise chacun de nous à juger toutes les idées, les plus hautes, les plus remarquables.

Sitôt que Descartes conçut le dessein de reviser l'antique pensée dont se nourrissaient ses contemporains, sitôt qu'il se fut décidé à faire l'examen de conscience duquel il tira par la suite la plus merveilleuse lumière, le sentiment des périls qu'il courait, en restant dans sa patrie, la crainte de la société et du presbytère villageois, l'inquiétude où le jetaient les messieurs de la Sorbonne, tout cela

le poussa bientôt à quitter son pays natal. Il s'en alla donc en Hollande. Cette contrée avait accueilli un grand nombre de philosophes. A Amsterdam, il acquit rapidement, dans une charmante solitude, le droit de réfléchir, près de Dieu et des anges, sans perdre ni le repos ni la sécurité qu'il avait connus autrefois dans son parc, non loin de Rennes, lorsqu'il semblait comme le commun des hommes. A Amsterdam, « tout le monde exerçant la marchandise », personne ne prit garde que ce gentilhomme méditait une révolution supérieure à celle dont cette ville était bouleversée, chaque jour, par l'entrée des vaisseaux dans le port maritime, par le tumulte des déballages sur les quais battus de l'écume des flots, par le va-et-vient des matelots encombrant tout de lourds ballots, de boîtes de coton et de branches de pin, d'épais barils brillants d'huiles noires et d'alcools hyperboréens.

En effet, Descartes vécut fort tranquille. Reclus, sans doute, au sein de la cité marchande, il ne craignit point de vivre avec Dieu, en compagnie d'Aristote et des philosophes les plus surprenants, les plus terribles de toute l'antiquité. J'aime à me le représenter, dans une de ces petites maisons néerlandaises, si lucides, teintes de mille couleurs, scintillantes sous leur clair manteau de tuiles vernies, et qui paraissent parfaitement propres à la solitaire rêverie et à la méditation.

Ah! s'il fût demeuré en France, quels désagréments il eut supportés! quels périls il eut courus! Messieurs les professeurs de la Sorbonne, le curé

de sa paroisse, les prélats, les gens de la société, tout le monde l'eut piqué sans cesse, vexé de toutes les manières, peut-être même eût-il dû subir de la prison, comme Galilée, tant d'éternels rêveurs.

Deux siècles plus tard, Auguste Blanqui, condamné, objet de persécutions, restait pourtant terrible et ardent fanatique. Mais comme il n'imaginait point que la société actuelle pût favoriser son goût pour les travaux de l'esprit, il se trouva bientôt contraint de choisir entre eux et l'emprisonnement (après tout, un bon cachot sera peut-être, un jour ou l'autre, le seul lieu du monde où puisse vivre un philosophe qui préfère la pensée aux entreprises quotidiennes et aux délices de la fortune).

Demeurer dans une prison, telle est donc, je pense, la manière unique, pour un écrivain libéral, de se soustraire à la tyrannie du clergé et de la société où il se trouve. Mais convenez des désagréments offerts aussi par cette ressource. Une pareille situation n'est pas également favorable à tous les tempéraments. D'une constitution délicate, Ernest Renan, par exemple, n'eut peut-être point supporté sans souffrance le régime de la prison, une nourriture misérable, et cette constante humidité qui suinte des murs, les mouille, aigrit toute l'atmosphère.

*
* *

En vérité, il fallait s'exprimer. Une nouvelle conception du monde ou de sonores comédies, voilà ce que nous demandons à des hommes de cette qualité, Descartes, dans sa retraite bourgeoise à Amster-

dam; Beaumarchais, riche financier, amoindri par de basses besognes de courtisan; Blanqui, en prison, au Mont-Saint-Michel; Renan, occupant un poste officiel au Collège de France, fortunés, heureux et illustres aussi, tels sont nos maîtres, les bienfaiteurs de notre esprit et de la pensée française. Ces situations si contraires où nous les trouvons les uns et les autres, je les suppose indispensables à leur repos, à leur travail. C'est à la faveur d'une telle existence qu'ils ont pu composer tant d'ouvrages remarquables.

(19 mai 1897.)

ROUSSEAU A ERMENONVILLE

Au village d'Ermenonville, où la légende avait mis son tombeau, on n'a pas retrouvé Rousseau.

Bien des personnes d'une extrême sensibilité et que ce grand homme émeut jusqu'aux larmes avaient l'habitude, depuis des années, de visiter ce sépulcre et de s'y emplir de mélancolie, sous le vaste ondoyement des arbres qui flamboyent et brillent dans ce lieu champêtre.

Il est douloureux de penser que nous ne saurons plus nous attendrir, une matinée ou dans le crépuscule, assis près d'une tombe solitaire où, si longtemps, nous avons cru captif l'ardent fantôme de ce héros. Quels excitants c'étaient pour des esprits sensibles, la rustique pierre de ce tombeau, le tertre herbu et couvert de fleurs rouges, le sentier de sable et d'arbres onduleux par lequel une der-

nière fois les compagnons de Rousseau et quelques amis de campagne vinrent, il y a plus d'un siècle, le reconduire en cette demeure mélancolique!

Pourquoi rechercher une poussière qui maintenant ne sert guère qu'à épaissir le sol, qu'à nourrir les plantes de la terre? Peu importe l'endroit exact où le fossoyeur la jeta. Ce qui était important, c'était de les croire en un lieu quelconque, afin que les amants élégiaques et émus, que les jeunes hommes atteints par la mélancolie et que les petites pensionnaires dont les yeux délicieux et bleus répandirent des larmes de tendresse sur les feuillets séchés des *Confessions* ou de la *Nouvelle Héloïse*, pussent s'incliner sur un coin de la terre, capable d'émouvoir leur pensée, de répondre à leurs sentiments et d'accroître un peu leur rêverie.

Rousseau perdra beaucoup de son charme enchanteur pour des âmes aussi délicates, quand nous ne pourrons plus le suivre dans sa fortune, parcourir, en lisant les *Rêveries d'un Promeneur*, les sites profonds dont il décrit l'allée, l'étendue et le moindre écho : C'est là, pensent les personnes qui visitent l'Ermitage, Ermenonville et l'île des Peupliers, c'est donc là où vécut Rousseau pendant les plus fortes périodes de sa vie. Voici le lieu, disent-elles en montrant une route bordée de rochers, où se promenait ce botaniste; et plus loin, près du vieux tilleul, il entendit, un jour, sonner la cornemuse d'un berger villageois; ailleurs, au détour du sentier, un gros chien se jeta sur lui, dans le moment qu'il regardait, avec une extrême attention, le vent fuir derrière les nuages. Toutes ces scènes si familières, si

émotionnantes et si ingénues contribuent à nous rendre plus cher et à rapprocher de notre âme un homme qui nous en fit part, qui les raconta à notre intention et qui prit soin de les décrire afin de nous en conserver l'exemple et l'émotion constante.

Parcourir Ermenonville, les *Confessions* à la main, comparer les descriptions que Rousseau traça du pays avec le paysage même ; transporter ses regards du livre à l'horizon, de la fleur racontée à la vivante prairie; mesurer la réalité à la rêverie poétique; assister à la fois au spectacle entrevu par l'écrivain et à ceux que Dieu composa, rien de plus délicieux, aucune étude plus charmante, pas de travail plus émouvant. Le promeneur quelconque qui passe en ces lieux peut ainsi confronter les ouvrages de l'homme avec ceux de Dieu. La beauté de l'un et de l'autre s'éclaircissent bientôt de telle sorte qu'il les touche tous deux aussi violemment.

*
* *

On montre, en Suisse, sur les rives du lac de Lucerne, un noir roc sur lequel, dit-on, Guillaume Tell posa le pied lorsqu'il sauta de la barque de Gessler par une nuit d'orage, d'écume et de lune. On peut douter de cette légende. Certains savants prétendent même que l'histoire de Guillaume Tell appartient à la fiction. Mais que ne disent point les savants! A force de vouloir établir sur des fondements irréfutables la science de la nature et de la vie, ils aboutissent à tout nier, ils rejettent tout

dans le néant, ils font d'Homère un fantôme, ils repoussent tout dans la région des ombres.

Pour moi, j'accepte Guillaume Tell, la légende, l'archer dans la tête, perçant la pomme d'un trait de flèche, la barque sur les flots blanchis par l'orage, la délivrance, l'héroïque aventure. Mais il est permis de douter que le roc du lac de Lucerne soit précisément celui qui reçut la fuite du héros. Cependant, j'ai vu des jeunes femmes frémir en regardant cet endroit solennel, je les ai entendu parler de la patrie, de la liberté et de l'héroïsme en des termes que rendait plus véhéments encore la vue de l'eau battant le fabuleux granit.

Cet endroit si incertain, si chimérique même peut-on dire, puisqu'il n'existe dans l'esprit des promeneurs que comme une vision morale, cet endroit, cependant, ne manque point d'exciter les plus beaux sentiments de l'homme, sa conception de la patrie et son goût de la beauté.

Il est tout à fait nécessaire, pour la durée de la vertu humaine, qu'on garde la mémoire des lieux où précisément cette vertu parut dans sa splendeur la plus parfaite. Il semble que l'émotion y soit grandie alors par la mélodie même de l'eau, par un détail du paysage, par l'assurance de sa fixité attentive et parce que nous le voyons bien semblable encore à ce qu'il put être autrefois au temps où s'y promenèrent les hommes dont nous cherchons la trace glacée, la mémoire, la poussière éparse.

De tels endroits bénis par le génie ne peuvent cesser d'accroître la beauté des promenades. C'est là que se forment les vertus, c'est là que nous puisons

de la vigueur. Ne les dissipez point de notre esprit, car nous avons l'habitude d'y visiter nos héros, de nous rendre compte de leur vie, et nous savons les y rencontrer constamment.

*
* *

Ermenonville était un lieu charmant. Sous les peupliers qui s'élancent, répandant parmi les lumières, de profonds panaches de feuillages, l'ombre errante de Rousseau flottait dans la prairie. Pour quelqu'un dont l'âme se trouve satisfaite par la mélancolie d'une méditation et par le spectacle d'un beau paysage, il était exquis de se rendre ici, de parcourir ces chemins verdoyants, d'entendre au loin tinter la brise qui tantôt inspire les oiseaux et tantôt faire bruire les ramures comme de mélodieuses cornemuses. Ce lieu, si religieux et si gai à la fois, apportait des consolations, des rêveries ou des conseils à quiconque aimait s'y promener. On croyait bien y pouvoir rencontrer une ombre auguste. Combien de nous y vinrent pleurer quand le crépuscule, au printemps, tombe avec mollesse sur le paysage !

Il faut donc n'y plus aller, sinon pour y cueillir des cerises dans les arbres, en compagnie de son amie, pour y boire à l'ombre des tonnelles, ou pour y faire de blancs bouquets, comme lorsqu'on va à Bougival ou dans le bois de Meudon. Ermenonville, si Rousseau n'y a plus sa tombe, ne vaut guère mieux que tant de bourgs charmants.

(23 novembre 1897.)

LES FÊTES DE BALE

A Bâle, en cette fin d'été, le peuple associant dans une fête unique, deux renommés et grands artistes, s'apprête à célébrer Holbein et Boëcklin, un mort à qui le temps n'a rien retiré de sa gloire, un vivant que consacreront les âges futurs.

Au voyageur qui traverse Bâle, je conseillerai toujours de faire en premier lieu une visite à la cathédrale, non point pour y voir les statues, les sépulcres ou le portail peint, mais parce que c'est de cet endroit qu'on peut prendre la vue la plus nette du paysage étendu, de sa nature et même de son dessin. Il y a là une terrasse qui domine tout à fait l'antique cité. A vos piéds, coule le Rhin, sonore, compact et vert. Le mouvement liquide bat la base des roches, tout l'énorme enchevêtrement des roses vivantes, des arbres et des granits épais que nourrit la terre de la rive. Le spectacle est vertigineux. Au loin, dans le fond, sur la berge opposée du fleuve, s'étagent des maisons teintes, d'ardents édifices coloriés, des fontaines, des clochers sans nombre.

Telles sont les scènes naturelles auxquelles assiste le voyageur du haut de la cathédrale. De là il peut prendre conscience de l'écumeuse puissance du Rhin, car on contemple ses lourds bonds, son tumulte, sa fuite âpre et noire sous le pont de bois, le lugubre élan de ses flots pressés. La grandeur, la mélancolie et la fantastique uniformité de toute cette région bâloise lui apparaîtront d'une manière

précise. De sonores et profonds bateaux traversent péniblement le Rhin, qui mêle à la rumeur urbaine le tragique grondement de sa force.

*
* *

Si, du haut de la cathédrale, on peut se constituer une vue du pays tout entier, du dessin verdâtre, bouleversé et net que lui imposent les éléments, il faut se rendre à la *Bibliothèque* pour voir de quelle manière une race trace d'elle-même un portrait précis, comment elle s'incarne, se sculpte et se peint, quel usage, enfin, font les grands artistes régionaux de cette splendide matière première dont nous venons de contempler le chaos naturel et harmonieux.

Deux artistes, pour ma part, m'ont tout de suite frappé quand j'ai visité le musée de Bâle. Ce sont Holbein et Boëcklin. Le peuple de leur patrie a compris l'esprit et l'art de ces maîtres, de qui, dans un même triomphe, il désire unir le nom et la gloire, prouvant par là un sens profond de la justice, de la beauté, de l'éternité du génie.

En réalité, Holbein et Boëcklin font l'un avec l'autre un étrange contraste. Autant le premier s'éloigne de la joie, autant le deuxième la célèbre et vante la volupté, l'amour et les délices du monde. Ce n'est donc pas une tradition qu'on célèbre aujourd'hui à Bâle, mais la beauté sous des formes différentes.

Quoique Boëcklin ait conquis en Suisse, en Allemagne, l'admiration populaire, personne chez nous ne l'apprécie, son nom même, je crois, demeure inconnu. Pourtant, les musées à Berne et à Bâle, par-

tout, en Suisse et en Allemagne, exposent de Boëcklin des tableaux solides, empreints d'une ardente frénésie et de qui le spectacle étonne le visiteur.

Tout de suite, au musée de Bâle, on se trouve frappé, ému, dominé par l'extraordinaire flamboiement que dégagent les toiles de Boëcklin. Un miraculeux été en mûrit les colorations. Une forte lumière y poudroie au point qu'on ne peut les fixer, tant la chaleur et les palpitations des teintes paraissent violentes. Les sites que le peintre y traça, l'eau, les fleurs, les grottes de feuillage, tout y demeure resplendissant. Un prodigieux mouvement de feu circule sous les arbres déployés, sous l'épaisseur des frondaisons, parmi l'herbe drue et frémissante, les bocages d'or et les éléments écarlates.

Presque toujours, ce sont des paysages marins qu'évoque Boëcklin. Il y répand des nymphes brillantes, dans un compact et glauque bouillonnement d'eau. Là, vous verrez distinctement quelle forte pensée anime Boëcklin, avec quelle sûre devination il a su restituer aux antiques figures des mythologies la vie des éléments qu'elles représentent.

Et cela surprend dans Boëcklin. Il a du monde une éclatante vision. Personne ne possède au même point que lui la passion des formes harmonieuses, personne ne sait comme ce poète combien elles sont dignes d'exprimer, par leur mobilité seule, tous les mystères de la mélancolie, de l'allégresse, de la nature et de l'amour. L'art de Boëcklin est rude et voluptueux. Quelle différence avec Holbein! Au lieu de traduire une douleur médiocre et qui abaisse l'humanité, Boëcklin fixe, à l'aide de profondes cou-

leurs, la splendeur des chairs rayonnées. Quelles que soient les scènes peintes dans ses tableaux, toujours la même inspiration les enveloppe d'éternelles lumières, de vapeurs brillantes et mobiles, qui mettent comme une belle flamme de joie, au-dessus des terres dessinées, des forêts, des rivières et des monts chimériques. De là l'impression produite par son œuvre. On voit bien le goût du peintre pour les sujets mythologiques. On conçoit quel furieux mouvement de vie heureuse traverse les héros coloriés, mais ce qui échappe, l'essentiel, c'est le secret de cette splendeur toujours régénérée, brûlante et harmonieuse.

De sa patrie naturelle Boëcklin a reproduit le vigoureux éclat, qui apparaît d'une manière si frappante au voyageur assis près de l'église de Bâle, sur l'antique terrasse, à moitié brisée, quand, devant lui, s'étendent la campagne monotone, la cité ceinte par les montagnes et par les forêts de pins noirs.

Les paysages de Boëcklin sont farouches, glacés de lumière. Il leur a donné une vie inconnue avant lui, et il les a peuplés de satyres, de dryades et de néréides. Un perpétuel été réjouit l'air et la terre. Là, de son épieu de chasseresse, Diane déchire le noir flanc des arbres, ici, dans un tumulte aquatique et amer, des nymphes se poursuivent, gonflant leurs belles conques sous l'effort des flots. Tels sont les spectacles créés par Boëcklin.

Ce peintre sait le secret des pierres, et quel pur mystère voile les éléments. Pour les mettre au jour, il évoque tout un peuple de dieux, il leur restitue une âme si réelle, il les colore si fortement, il les

revêt de lumière si mouvante qu'on les voit vivre, en vérité, parmi la nature des plantes et du feu. On ne les sépare point des substances premières dont ces héros sont l'expression. On regarde Pan comme on regarderait une montagne. On voit Vénus, et elle semble aussi véritable que la blanche mer dont son corps est formé. On assiste au jeu des Dryades comme à celui des écumes et du vent.

Il est extraordinaire qu'un artiste aussi remarquable soit presque inconnu chez nous. Cependant, la gloire de Boëcklin demeure établie en Allemagne, en Suisse, dans toutes les régions germaniques. Là, il n'y a pas un musée où ne flamboie une de ses toiles. Vous voyez que le peuple de Bâle ne craint pas d'associer Boëcklin dans une grande fête triomphale à un maître immortel et consacré.

*
* *

Admirable exemple que celui donné par le peuple de Bâle aujourd'hui ! Glorifier ses grands hommes de leur vivant même, décréter l'allégresse publique pour honorer le génie, rien de plus beau, de plus légitime, de plus grand. Quels sentiments sont capables d'inspirer aux jeunes étudiants bâlois cette reconnaissance nationale, ces fêtes et ces actions de grâce en l'honneur d'un homme vivant, pour qui chacun d'eux éprouve du respect et dont ils vont tous chercher, je n'en doute pas un instant, à égaler la renommée et le talent.

Mais, ici, en France, essayez donc de célébrer les hommes de qui les travaux contribuent, sans cesse, à accroître la gloire nationale et la puissance morale

de leurs compatriotes. Il serait curieux de voir quelle figure ferait le public si nos conseillers municipaux décrétaient des réjouissances en l'honneur d'Emile Zola, de Racine et de Hugo. Est-ce que ces hommes n'ont pas dès à présent, vivants ou morts, d'éternels droits à la reconnaissance de leur patrie ? Ne valent-ils pas une victoire ? Et pourtant, personne n'est-ce pas ne consentirait à unir dans une même fête triomphale des héros consacrés et des personnes vivantes dont la gloire constitue à notre époque, la seule grandeur dont nous puissions être vaniteux.

(*28 Septembre 1897.*)

UN HOMME DE LABORATOIRE

Un homme comme Napoléon prête une valeur considérable aux vivaces billets qu'il écrit, aux objets dont il se sert et aux pays où il passe. De là vient l'intérêt que nous y attachons nous-mêmes. La correspondance de Napoléon me semble extrêmement émouvante. Nous nous sommes tous penchés, à dix-huit ans, sur ces vieux papiers fiévreux, et dont le style ramassé accentue encore la puissance. Une sorte de frénésie anime ces brefs billets. Il faut les lire, feuilleter ces bouts de phrases. D'un rapide trait, sans s'arrêter, Napoléon précise un rôle, un caractère, et la figure qu'il trace ainsi, jamais plus, ne se dissipera de notre esprit : « Monsieur, écrit-il à Fouché, vos services, sachez-le, ont cessé de me

plaire, etc. » Il le rompt, brise sa position. il le jette dans l'infortune.

Ainsi, voilà un héros à qui le monde n'apparaît guère que comme un laboratoire. L'univers, les hommes, les nations, c'est tout uniment, pour Napoléon, une matière propre à faire des expériences morales.

On voit bien que, des sentiments capables d'embarrasser son âme, Bonaparte, dès l'âge de seize ans, s'était tout à fait détourné. Non pas qu'il lui fut impossible de recevoir des émotions, et d'éprouver de la pitié ou de l'amour, mais, toujours, il les sacrifie à quelque intérêt général, à la réalisation de ses héroïques entreprises.

Pour un esprit de cette espèce, le monde n'est qu'un creuset, un laboratoire. Mettre en présence des peuples. sur un champ de bataille, c'est évaluer leur force et sa puissance propre. Il est certain que Bonaparte ne conçut pas autrement l'existence. Il joua le jeu amer, il chercha la solution de l'énigmatique problème. Ce fut un métaphysicien. Je veux dire que ses actions n'ont pas eu un but vaniteux, mais il poursuivait le rêve de construire une société, de substituer au monde vivant le monde idéal qu'il s'était créé. De là, la dévorante ardeur à laquelle il s'abandonna.

Une sorte de chimiste, dans l'ordre de l'action, voilà comment j'envisage Bonaparte. Cependant, regardez cette figure bouleversée, quelle âme orageuse on sent vivre sous ces verts regards, qui, soudain, noircissent, sous cette bouche cruelle et ardente ! Aucun homme ne semble aussi passionné, aussi

terriblement sensible. Voyez le portrait peint par Gros ! Est-ce là le visage d'un héros, à qui l'amour, la beauté et le désespoir resteront toujours inconnus ! Ce jeune homme frémit noblement, dans un site d'eau et de tilleuls jaunâtres.

Malgré cette profonde véhémence, dont les traces sont distinctes dans sa vie même, Napoléon semble un héros moral, c'est-à-dire un homme résolu à soumettre toutes ses passions (lui fussent-elles chères et les aima-t-il tendrement) aux lois que lui impose son intérêt. C'est la marque d'un ambitieux. Ayant pris de soi-même une vue précise, un esprit de cette qualité entrevoit bientôt son but dans le monde. Afin de l'atteindre, un jour ou bien l'autre, il ne reculera devant aucun acte, aucune humiliation, aucune infortune. La carrière s'offre à lui et il y entre. Un Bonaparte pense en effet : « Peu importe ma peine actuelle. Mon bonheur ne réside point dans la possession de cette femme ou dans l'allégresse que donne une pomme mûre, mais la gloire est le terme de ma carrière, et l'empire même ne me contentera point. » Pour obtenir un éternel triomphe, Napoléon accepte une catastrophe. et il supporte la douleur en attendant la victoire.

*
* *

Ces nouvelles lettres qu'on vient de publier, je les trouve, à cet égard, tout à fait pathétiques et éloquentes. Evidemment, sur ce héros les sentiments n'ont point de prise. Il voit la vie à un point de vue utilitaire. Ces frénétiques billets le prouvent, l'établissent d'une manière fort nette.

Ce sont de petits bouts de lettre, des notes jetées à la hâte, sur le premier papier venu. Les dates, qui en désignent l'esprit, ont suffi à m'émouvoir. Je revoyais cet homme à Dresde, à Berlin, à Saint-Cloud, parmi des lieux si différents, toujours égal, poursuivant sa chimère et combinant des éléments comme un savant de cabinet. La poudre ardente et les rouges éclairs de son âme, il les mêlait, les jetait dans l'obscur creuset que lui offrait l'univers.

Car partout, victorieux, tragique, Napoléon médite le vrai mystère des peuples et il cherche l'élément qui les satisfera, sans le froisser : « Mon ambition, dit-il un jour à M. le comte de Las-Cases, ce qu'on appelle mon ambition, ce n'est qu'un grand besoin de l'ordre. » Retenez le mot. Il m'a passionné. Personne, je crois, ne l'a encore noté.

Pourtant, voilà bien son secret. Si cet homme a remué le monde, comme un maçon remue le plâtre et le ciment, c'était pour rebâtir un monde. Mais quel était son plan de vie ? Quel terme proposait-il à toutes ses aventures ? Quelle conception de l'harmonie Bonaparte s'était-il bâtie ? Enigme insondable et sans fin ! Peut-être l'ignorait-il lui-même.

Mais aucun doute à cet égard. Ce qui créa cette mouvante ambition, ce fut un insatiable amour de la beauté, un goût de l'ordre impérieux. En bouleversant la terre entière, il obéissait aux lois de son âme. A la basse laideur du monde, il eût voulu substituer des merveilles, une grâce, une force et une beauté. La société contemporaine lui causait de la répugnance. Le désordre, c'est-à-dire le contraste qui existe entre l'homme, la nature et les lois impo-

sées, ce désordre froissait son esprit, puisqu'il avait conçu l'équilibre de la vie.

Le dessein de Napoléon fut de reconstituer cet équilibre. Un homme contre un monde, voilà le spectacle que nous donne cet ardent héros. C'est afin d'imposer ses rêves à la nature qu'il ravagea les terres, conquit, fit des batailles : « Peu importe, pensait-il encore, si des maux si grands précèdent le bonheur. C'est par la puissance des hautes armes qu'il convient d'imposer des lois dont les conséquences seront bienfaisantes et heureuses. Car, en toute chose, la fin justifie les moyens. »

Tel fut le calcul de Napoléon. Dans cette situation d'esprit, l'éternité de son but lui semblait l'excuse de ses entreprises. C'était donc un homme pour qui les actes de l'existence sont bons, si leur terme est moral ; c'était un héros qui voyait l'univers à un point de vue de pensée.

***

Voilà donc un homme de laboratoire. Il croit à une vie morale. Il ne voit point d'autre fin que la vie elle-même. Il brise les créatures que la matière oppose à son esprit. La pensée, ainsi domine tout, et il sacrifie son bonheur actuel à l'intérêt de son âme, à ses chimères intérieures.

(20 juillet 1897.)

MORALITÉ DU HÉROS

A Laurent Tailhade.

Chaque fois que l'on s'entretient de l'immoralité commune aux écrivains, aux poètes, aux politiciens, il m'est impossible de ne pas entendre le singulier conte que je lus, autrefois, je ne sais plus où, dans quelque ancienne chronique vénitienne ou romaine. Il s'agit d'un poète nommé Paul Colonna et d'une jeune demoiselle passionnée et tendre à mourir. Ces deux enfants s'étaient connus dans les environs de Bologne, vieille petite cité italienne où brille et que calcine une blanche lumière. Là, parmi ces beaux parcs tout à fait poudroyants à cause de l'éclat des pins et des marbres, ils se rencontraient le matin pour ne se quitter qu'à la nuit tombante. C'étaient deux enfants admirables, de ces graves esprits italiens, à qui la splendeur du pays mêlée à la force de leur race constituent une étrange beauté, mélancolique, profonde et pure. La jeune fille s'appelait Elisa.

Avant de la rencontrer, Paul Colonna n'avait jamais laissé paraître qu'il fût capable de s'attendrir autrement que dans ses ouvrages. Il montrait l'ambition d'égaler les plus grands poètes. Au dire de ses contemporains, ses talents lui permettaient d'envisager la renommée. Génie aimable, éloquent, il enchantait la compagnie de cette époque. Au reste, aucune passion ne l'occupa longtemps. Il semblait chérir son art au point de tout lui sacrifier.

A la vérité, on lui attribue des liaisons avec des jeunes filles de Bologne, mais personne n'a prétendu qu'il les eût aimées véritablement. Il les considérait plutôt comme des prétextes à écrire des glorieux sonnets amoureux et des romances chimériquement mélancoliques. Comme la plupart des artistes — quels que soient leur genre, leur métier — il n'attachait à Sylvie, à Paméla et à Marthe — pour lesquelles il semblait nourrir une extraordinaire passion — qu'une importance poétique. Dans leur conversation et dans leur ravissement il puisait des motifs d'odelette, d'élégie ou de comédie. Des personnes propres à l'inspirer, voilà tout au plus de quelle sorte il se les représentait. A cette époque, évidemment il aimait mieux s'entretenir de l'amour que le faire en leur compagnie.

Cependant, sitôt qu'il eut rencontré Elise, ses sentiments devinrent tout autres. La frénésie qu'elle mit en lui le détourna de ses anciennes occupations. Cette jeune fille parut passionnée. Sa douceur était profonde. Elle possédait les plus beaux yeux du monde. Comme on était au milieu de l'été, elle se promenait avec langueur, parmi les parcs où flambent les lauriers verts, d'écarlates buissons de roses et des héliotropes dorés. Paul Colonna l'adora. Il craignit longtemps de le lui avouer. Il se sentait près de périr, la poésie l'ennuyait, sa destinée lui échappa. Enfin, un jour, Elise que l'amour épuisait ne put se tenir de lui en parler, et en pleurant, tout à coup, ils tombèrent tristement dans les bras l'un de l'autre.

Dès lors, l'ambition qui, jadis, occupait violem-

ment l'esprit de Colonna, cette ambition le quitta. Il ne vécut plus que pour Elisa. Il y pensait à chaque minute du jour. Son cœur se gonflait d'amour comme une montagne où monte la lave centrale. Il parut plein de tristesse, de joie et de désespoir. On ne l'entendit plus parler de l'éternelle poésie, à laquelle il croyait devoir tout sacrifier, son bonheur, son âme, sa fortune. Elisa, pour lui, devint l'univers. Il ne la fréquentait point — comme ses anciennes maîtresses — afin de puiser en elle des formes d'héroïnes littéraires. Il l'aimait voluptueusement. « A quoi bon, répétait-il aux amis qui lui reprochaient sa paresseuse adoration, à quoi bon composer des chants splendidement beaux quand les paroles d'Elisa dépassent les plus merveilleux que je sois capable d'inventer ? » Et il s'abandonnait à sa passion. Ce fut un moment d'ivresse.

Cependant, peu à peu, la raison lui revint. Soit que son amour s'atténuât, soit que les avantages remportés par des poètes dont il était le rival l'eussent profondément ému, soit qu'il se fût soumis aux reproches de ses partisans, il commença à regretter les journées perdues à cause de l'amour.

La gloire le sollicita. Encore qu'Elisa fût prise toute entière par l'allégresse de son amour, elle s'avisa de l'état de mélancolie où tombait peu à peu son malheureux amant. Pourtant elle n'en fit rien paraître.

Enfin, le sentiment de sa réputation l'emporta sur celui de sa félicité. Ayant de précieux talents, il comprit que la destinée ne lui permettait point de

les laisser périr. Il aimait toujours Elisa, mais persuadé de son génie, il redouta la volupté, dont la violence était capable de le corrompre tout à fait. « Ah ! se dit-il, relevons-nous ! Je ne suis point né pour l'amour. Ce n'est pas que je ne puisse vivre heureux auprès d'une femme, mais ma destinée m'entraîne et m'enchaîne. Il faut convenir que je suis né afin d'illustrer ma race et de célébrer ma patrie. »

Voilà les candides pensées qui provoquèrent son malheur et celui de sa bien-aimée.

« Hélas ! lui dit-il un jour, quittons-nous, quittons-nous Elise ! » Il ne paraissait plus l'aimer. Alors cette personne, si aimable, si ardente et si ingénue ne put se retenir de sangloter. Ce fut un spectacle déchirant. Il expliqua sa conduite : « O mon amie, lui cria-t-il, dans un transport de douleur, je vous aime toujours, croyez-le. Mais que puis-je enfin contre une destinée si terrible qu'elle m'interdit de m'attacher à rien, sinon aux charmantes héroïnes de mes comédies pastorales et aux imaginaires enfants desquelles je demeure assez peu épris pour composer en leur honneur des odelettes et des élégies écrites parfaitement et selon les règles. » Sur ces mots, il la quitta. Et, quoiqu'elle lui fût la plus chère de toutes, il se défendit de la voir, de peur de ne plus résister à sa beauté inaltérable, et de la préférer à l'art que son ambition, ses talents et ses goûts particuliers lui faisaient paraître plus digne de soi-même.

*
* *

Pour ne rien cacher de cette aventure, il faut dire

que ce jeune homme, aussitôt sa décision prise, s'en repentit fortement, car, pour Elise, cette rupture l'épuisa. Portée de la félicité la plus complète dans une situation d'ennui, de douleur et de désespoir, elle ne put pas y résister. Peu de temps après, Paul apprit sa mort, et qu'elle lui pardonnait de l'avoir sacrifiée.

***

Voilà donc un solide exemple de la conception morale que se composent les artistes. Je n'en connais pas de plus émouvant. Je ne doute point de la réprobation qu'il soulèvera dans l'esprit du public. Cela vient d'un malentendu. On conçoit mal la vertu. Ce qui honore un homme ce n'est point d'être aimable, ingénu et poli, mais seulement son utilité dans la nation. Il existe un court billet écrit par Napoléon, et qui rend très exactement cette opinion.

« Dans ma vie, dit ce grand homme, j'ai tout cédé, tranquillité, repos, bonheur, à mon destin. » C'est là un mot admirable !

Pour des hommes à qui leur patrie, l'intérêt de la nation ou la perfection de leur art paraissent supérieurs à tout, comment voulez-vous qu'ils les sacrifient à la fortune de leurs amours, à leur race, à la joie du jour. En vérité, ils subissent leur destin. Principalement ce sont de singuliers amants. Ils n'ont point de repos que leur passion ne leur ait permis d'écrire une églogue, ou de composer la grâce d'une statue. Dans la beauté de leur amante ils puisent le modèle des sublimes poèmes, des sta-

tues ayant de purs flancs, et des personnages de ballet. Voilà toute leur occupation.

Que l'on se représente donc la destinée de ces jeunes hommes si ambitieux, pour lesquels les plus suaves spectacles ne laissent point que d'être dénués d'intérêt s'ils ne leur inspirent des chimères, et qui envisagent leurs maîtresses, les roses de leur jardin, les passants, les montagnes comme de froides apparences, et uniquement destinées à prendre une vie éternelle dans leurs drames et leurs symphonies.

(2 *mars 1897*.)

RENOMMÉE DES ROMANCIERS

Je ne sais point ce que nos jeunes lettrés pensent de cet élégiaque, de ce tendre et charmant Daudet. dont ses amis familiers, mêlés au peuple et à quelques jeunes femmes sensibles, ont accompagné le convoi au cimetière du Père-Lachaise..Quelque théorie que l'on ait sur l'art, sur la beauté et sur la nature, il faut convenir que Daudet posséda du moins un beau style, lympide, noble et délicat. l'esprit le plus joli qui soit et de gracieux dans d'émotion. A une époque où les personnages des romans et les petites gens de la ville s'expriment d'une manière si naïve, si compliquée et si vulgaire tout à la fois, ceux que nous présenta Daudet dans *Sapho* et dans *Tartarin*, nous ont toujours paru précieux par l'excellence de leur langage, par l'adresse de leurs en-

tretiens et par l'accent délicieux dont ils en rehaussaient les termes.

Voilà un écrivain classique ! L'inspiration de ses ouvrages, il la puisa aux sources natales de la Provence! Ils sont extraordinaires tous ces auteurs qui nous viennent de la Provence ! Le soleil les a nourris de flammes profondes. Ils n'oublient jamais la vivante clarté qui les enveloppa dans le temps qu'ils étaient encore de tout jeunes enfants, épris de papillons et qui courent dans les herbes, bercés par l'éternelle lumière de la campagne. Leur langue a la force, le nombre et l'éclat de leur terre. Ils transportent dans leurs poèmes, dans leurs drames ou dans leurs romans les scintillantes harmonies qui apparaissent si noblement dans le dessin des bois et des monts provençaux.

Daudet posséda avec force ce sens de la vérité qui fait le fondement du génie français. Ces qualités sont si rares, si singulières à notre époque qu'elles suffiraient, j'imagine, à absoudre un écrivain des péchés moraux qu'il commit en s'occupant des petits faits de l'existence et des personnes les plus médiocres. Certes l'art a un but plus haut que celui d'Alphonse Daudet. Certes, les héros seuls. et les femmes sacrées par l'amour sont uniquement dignes de la gloire des muses. Mais le style rend tout sublime. Des ouvrages aussi différents que l'*Iliade*, que *Candide*, que l'*Homme qui rit* et que *Sapho* méritent l'humaine admiration, parce qu'ils portent constamment l'empreinte d'un esprit d'ordre. de clarté et de vie.

*
* *

L'extraordinaire, c'est que Daudet, avec cette langue précise et nuancée, a doué de vie ses personnages au point de les rendre populaires, de les répandre dans le monde, de les faire accepter des hommes, comme s'ils étaient leurs frères ou leurs amis. Peut-être est-il le seul auteur de son époque à qui cette faveur ait été donnée. Zola, terrible évocateur de foules vivantes, a pu mettre du sang dans tous ses héros, de l'air dans tous ses paysages, des parfums sur toutes ses prairies. Mais on ne peut point détacher de la *Terre*, ni de *Germinal*, fortes et naturelles épopées, un personnage qui soit viable ailleurs que dans l'atmosphère où le poète les plaça.

Cela tient à l'harmonie même des conceptions de Zola. Les hommes, dans son œuvre, ont des relations si étroites avec le moindre objet, avec la plus petite pierre de la route, qu'on ne peut les en séparer. Tout y est nécessaire, tout s'enchaîne et se tient dans des rapports exacts.

Pour Daudet, quelle différence! Avant toute chose, il s'occupe de créer un type. Il accumule en lui toute la frénésie et toute la vigueur dont il aurait besoin pour vivre. Il lui donne moins un corps sanguin, palpitant et plein de frissons qu'un caractère sentimental ou voluptueux. Il prend moins garde aux senteurs qu'il respire, à la lumière qui le baigne et à la route où sonnent ses pas, qu'aux minuties de son esprit, à ses manies d'individu. C'est la manière d'un conteur plutôt que d'un romancier. Voilà pourquoi cet écrivain si délicieux, si tendre et si enchanteur, n'occupera jamais comme Zola, les esprits sou-

cieux d'accroître la beauté et de contribuer à l'avenir des races.

Mais il a constitué des types. Tartarin vit dans le peuple. On le rencontre un peu partout. Il est impossible d'aller à Marseille sans mettre ce nom sur cent figures qui passent. D'où vient cela ? Personne ne peut le dire. Pourquoi certains héros, décrits par les auteurs, deviennent-ils tout à coup comme des âmes familières, pourquoi s'introduisent-ils chez nous, pourquoi augmentent-ils enfin la famille de chaque humain comme des parents retrouvés ? Ces existences sont mystérieuses. Thersite est un type vivant, Vadius et Werther sont nos familiers, Gavroche babille auprès de nous ; chacun connaît M. Prudhomme, chacun connaît M. Homais, et chacun connaît Achille. D'où vient que ni Britannicus, ni Ajax, ni le doux Daphnis, ni Déa, ni Albine, ni Coriolan n'ont pris vie au sein des nations, ne se sont mêlés à la multitude, au point de partager ses émotions, de lui en inspirer qui soient nouvelles et même d'en écouter la confidence ? En vérité, nous l'ignorons.

Cependant, Tartarin est devenu plus vivant qu'un homme. Jovial, naïf, ampoulé et terrible, ce personnage est presque aussi fameux que Bonaparte ou que Victor Hugo. C'est qu'il est doué de contagion. Il se répand, on l'accepte dans sa société et il s'y impose bientôt par une sorte d'emphase téméraire et par des accents trop pompeux.

*
* *

« Daudet a été un créateur d'êtres. Il n'est pas de

gloire plus durable, ni de triomphe plus éclatant », s'écrie Zola au cours de cette héroïque élégie funèbre qu'il a prononcée au cimetière.

Parole profonde et qui console ! Oui, rien n'est plus beau, nulle besogne n'est plus admirable que celle de mettre au monde des héros qui vivront éternellement. Un peuple, né d'un homme, secoue devant lui, à travers les chemins de l'univers, d'épais rameaux et des branches parfumées. Chaque génie est environné du cortège de ses vrais enfants, les héros en qui revit son esprit. Voilà les sûrs soutiens de sa mémoire. Ils la célèbreront partout. Ils agitent dans l'éternité, les pesants lauriers de la gloire.

(21 décembre 1897)

V

Débats politiques.

ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ

A Maurice Le Blond.

Quelques jeunes lettrés de ma connaissance vont comparaître aujourd'hui en tribunal de police, sous la prévention de cris séditieux, d'excitation au meurtre et de tapage nocturne. Voilà les termes employés par M. l'huissier de la Préfecture. Mais de quoi s'agit-il donc? Il s'agit de réprimer de généreuses protestations en faveur des Athéniens. Plusieurs personnes vont expier leur amour de la Liberté. J'avoue, sans honte aucune, en faire partie. Encore que l'héroïque vertu montrée par les Athéniens m'ait impressionné simplement à l'égal d'une ode admirable ou d'un spectacle de tragédie antique. je ne doute point que les lois n'aperçoivent là, en quelque sorte, des sentiments séditieux. Telle est la justice gouvernementale.

Dans le milieu du mois dernier, le public apprit tout à coup la noble insurrection crétoise à laquelle les hommes d'Athènes se disposaient à porter des secours. Les images sublimes que nous composèrent les nouvelles venues de ce lieu brûlé et sanglant touchèrent le cœur de la jeunesse française. Quel homme eût pu se tenir dans un état d'indifférence quand tant de tragiques pensées bouleversaient la patrie grecque? Qui se fût retenu de dire ses transports, ses fureurs ?

A ce moment, nous avons vu ce que peuvent l'idée

de la gloire, la pitié et le désespoir. Les jeunes lettrés dont nous avions incriminé l'indifférence nous parurent, tout à coup, revivifiés! Ils prirent les traits mêmes des héros pour lesquels ils s'enthousiasmaient. Magnifique mouvement d'énergie! Une frénésie emporta tout. Rien ne subsista du placide ennui qui occupait, auparavant. la plupart de ces esprits.

*
* *

Une rumeur emplit la ville. En présence de l'état de singulière torpeur où semblaient tombés les politiciens, quelques étudiants résolurent d'exprimer leur désespoir, leur généreuse fraternité pour une nation persécutée. Pacifique manifestation qui se fût éteinte d'elle-même, si les gouvernants n'eussent pas prétendu la réduire par la violence!

(J'aime ces mouvements populaires. Pour un homme tout épris de l'héroïque beauté que confèrent l'énergie, l'émotion de la mort, et la vertu qui la brave, dans quel lieu en trouver la vue, sinon dans celui où les multitudes paraissent portées par la passion du sacrifice et par l'ardeur de l'amour! A ces moments de vieilles splendeurs s'éveillent. La beauté est si singulière dans la société actuelle, on en découvre si peu de traces chez les personnages qui l'espèrent le plus, on la rencontre si rarement, qu'il faut bien la chercher parmi ces magnifiques tumultes d'individus, car quelques-uns en peuvent prendre, tout à coup, les traits. De plus, je travaille à un livre où j'espère mettre en présence de furieux conflits populaires, et dans ce sentiment, je ne laisse pas d'être attentif à ceux qui le sont le moins.)

C'est pourqui, à l'annonce qu'une manifestation se produirait, ce soir-là (17 février), dans les environs des boulevards, nous nous hâtâmes d'y aller, un de mes amis et moi.

Comment nous fûmes pris dans la foule, arrêtés sans aucune raison, conduits avec violence dans le prochain poste de police, c'est ce que chacun comprendra. Nous ne fîmes point résistance. Nous regardions passer une véhémente troupe de manifestants, lorsqu'un agent municipal vint nous en couper la vue en nous saisissant brutalement.

— Monsieur, lui dis-je, du ton le plus poli du monde, voilà une singulière violence, et qui ne s'expliquerait guère, si nous n'étions pas persuadés que la force, la loi et les circonstances vous confèrent des droits prodigieux, tyranniques et inattendus.

Ces mots parurent l'étonner. Je vis, pourtant, qu'il en discernait la raison. Je repris tout aussitôt :

— Vous faites, Monsieur, un bien étrange métier. Interdire à des jeunes gens — dont l'exaltation montre au monde que nous sommes encore susceptibles de chérir la liberté — leur interdire de protester des sentiments qui les animent à l'égard d'une antique nation, généreusement ressuscitée, rien de plus extraordinaire.

En vérité, monsieur, je ne doute point de vos pensées présentes. Il est vrai que vous n'êtes pas né pour réfléchir sur la nature des choses. Et vous ne vous avisez point de juger le *pour* et le *contre*. Vous formez à l'obéissance un peuple qui n'a combattu en 1793, en 1830 et en 48 que pour n'y être pas contraint. A l'aide d'une petite troupe d'agents, le gou-

vernement de la République a raison des Droits de l'Homme, de l'esprit des citoyens, de la tradition nationale dont la foule rassemblée, ce soir, est la véhémente expression.

Sur ces mots mon agent me dit :

— On ne peut pas autoriser à pousser des cris séditieux.

A ce moment, j'imaginais que peut-être ce fonctionnaire ignorait notre état social. Comme il était assez âgé, cette conjecture me parut légitime.

— En vérité, repris-je avec douceur, je vois bien à vos paroles l'étrange ignorance où vous êtes quant aux lois qui nous gouvernent et à nos institutions. Peut-être ne savez-vous point que nous sommes en pleine république, que le peuple est seul souverain, que la liberté de pensée nous devrait demeurer acquise et que les pires manuels scolaires nous ont appris, dès notre enfance, à chérir l'indépendance, à défendre les opprimés et à haïr les tyrans.

— Que sais-je, que sais-je ! me dit l'autre. Peu importe la constitution que le peuple a établie. Le métier d'agent, monsieur, est infiniment difficile. Nous ne savons pas sur quel pied danser. Pardonnez-moi cette expression. Mais, vous le dirai-je encore, nous avons vu passer trop de gouvernements depuis vingt ans. C'est à ne s'y plus reconnaître. Quand M. Thiers vint au pouvoir, nous reçûmes l'ordre de réduire par les plus noires répressions, des personnes qui avaient lutté pendant le temps de la Commune. Nous avons dû obéir. Nous le fîmes même avec gaîté. Ce fut une sanglante période. Peu de gens nous ont échappé. Pourtant, j'en ai plus tard

retrouvé quelques-uns dans les plus hautes situations.

— Il est vrai, lui ai-je répliqué, j'en connais sur qui le gouvernement compte afin de contenir l'élan des révolutionnaires de notre époque.

— Eh oui, monsieur, mais comme c'est ennuyeux, nos gouvernants changent sans cesse. Sur l'ordre de l'un, qui occupe aujourd'hui le pouvoir, nous jetons dans les prisons des hommes qui l'exerceront demain et dont nous avons à craindre les représailles et les disgrâces.

— Assurément, Monsieur, lui dis-je, vous faites un fâcheux métier et qui n'est point sans vous attirer des ennuis. Mais comprenez-vous un peu. Quels que soient nos gouvernants, nous ne possédons aucun droit, sinon celui de payer les impôts. Le peuple tout entier est aux mains d'une coterie de parlementaires qui lui composent leurs conceptions, et d'une petite troupe militaire qui les lui impose, en effet, comme d'immortels textes de loi. Ils usent de nous à leur gré. Au maintien qu'ils attribuent à cette glorieuse patrie française, si généreuse, si ardente, autrefois, je ne doute point du discrédit dans lequel ils nous font tomber. Personne n'a plus part aux affaires. Nous avons moins de liberté depuis que des sacrifices, tant de guerres et d'insurrections ont témoigné de notre amour pour elle. Convenez-donc de la patience du peuple.

Sur ces mots l'entretien cessa. Car nous entrions dans le poste de la Mairie municipale. Mon ami y pénétra. Et nous ne sûmes jamais pourquoi nous nous y étions trouvés.

*
* *

Il faut convenir de la dissolution dans laquelle sont tombés la plupart des principes dont l'institution excuse, chez les révolutionnaires de 1793, tant de crimes et de catastrophes, la fièvre et la vertueuse fureur qui occupèrent leur esprit. Les notions de la liberté, de la fraternité humaines ont perdu tout leur éclat. On n'en conçoit plus guère le sens. Les nécessités du temps et les ambitions des parlementaires ont tiré la nation française du lien de ses traditions ! Il ne se passe pas un jour que ces pompeux Droits de l'Homme, pour l'application desquels nos aïeux ont combattu, ne soient violés dans la personne de quelqu'un de leurs descendants.

Voilà pourquoi ce qui les pousse pour la plupart dans les partis extrêmes de la réaction et de la révolution, c'est moins l'éloquence d'un Jaurès, la casuistique d'un Millerand que les perpétuelles exactions, la corruption de nos politiciens et la médiocrité même des personnes du gouvernement. Depuis un certain nombre d'années. le pays n'est plus dirigé conformément à ses vieilles traditions. Nos sentiments se trouvent froissés des compromissions nationales. Le peuple a besoin de gloire, d'héroïsme. C'est en vain qu'il en réclame ! On lui montre des dirigeants qu'épuise une basse médiocrité et pour qui les principes de la Révolution paraissent tout à fait sans valeur.

Il est singulier que nos gouvernants aient le dessein d'exprimer la nation contrairement à ses pensées et à ses traditions civiques. Une telle situation

ne peut durer, car quel maintien prend la patrie ! Et pour nous, enfin, quelle figure faire dans une société républicaine où le goût de la liberté, les généreuses ardeurs, les transports de la passion et la pitié que nous inspire l'oppression d'un peuple admirable sont punis par nos tribunaux comme de séditieux sentiments et nous font considérer comme de mauvais citoyens !

(4 mars 1897).

SENTIMENTALITÉ D'UN DÉMAGOGUE

M. Boulanger fut le plus curieux démagogue. Porté par une extrême fortune à la plus haute situation, il en goûta les vaniteuses délices, mais ne sut point s'y maintenir. Il n'y montra aucune vertu, et il y parut dénué de mérite. Il ignorait que des charges s'y attachent. Ses devoirs lui pesaient fort. Le peuple entier lui témoigna de la faveur. Il la lui ôta aussi vite qu'il la lui avait accordée et cela sans aucune espèce de motif.

C'est que ce démagogue n'était assurément point né pour l'état d'extrême popularité dans lequel il fut, quelque temps. A peine y atteignit-il que sa médiocrité le consuma. On le vit débile, présomptueux, infiniment corrompu par l'amour, la flatterie des femmes.

Voilà pourquoi on s'attacha à lui. Deux ou trois étranges conseillers, parmi lesquels Paul Déroulède, s'occupèrent de lui et firent sa fortune. Il se trouva

soudain élevé à la plus haute situation, sans qu'on l'instruisît des mérites utiles pour y prendre une place durable, et sans que son caractère l'eût rendu propre à y rester. De là sa faiblesse infinie.

Pourtant rien ne l'eût arrêté. Son apparence sentimentale lui avait soumis les femmes. Elles s'éprirent, toutes, bientôt, de ce héros galant qui paraissait assez capable de distinguer l'une d'entre elles et de lui offrir le royaume qu'il prétendait conquérir. Elles accrurent sa réputation. Elles lui prêtèrent les traits d'une dévorante tendresse. Il eût péri beaucoup plus tôt si elles ne l'eussent pas soutenu.

De plus, le peuple le porta jusqu'aux nues. Boulanger donnait corps à ses passions. Il parut tout d'abord avec un amour de la gloire et un esprit patriotique particulièrement flatteurs pour une nation en qui ces sentiments ne sont pas encore corrompus. Il faut convenir que son rôle militaire, une apparence d'audace, sa relative jeunesse, ne rendaient point trop excentrique la confiance qu'il inspirait. Les intérêts d'une faction devinrent bientôt ceux de la nation même. Mais les femmes ne s'y trompèrent point. Elles ne virent jamais Boulanger que comme un héros galant.

***

Du reste, afin de se maintenir dans une position si puissante, si inattendue et si audacieuse, il faut des talents plus nombreux que n'en possédait Boulanger. Comme il avait séduit le peuple à l'aide de vaniteuses chimères, il le perdit peu à peu. C'est à sa sensibilité qu'il dut tout à la fois et sa réputation et l'infortune où il tomba plus tard.

En cet instant il parut fort médiocre. Il n'était point né pour le rôle que lui permettait le peuple. Il y renonça bientôt. Il n'osa point s'imposer. Voilà la pire aventure. Des personnes s'étaient attachées à lui; et il les délaissa à cause d'une femme. Aux intérêts de son parti, il préféra donc les siens. C'est le contraire qu'il eût dû faire.

Car voilà son péché d'homme politique. Comment ses partisans ne l'ont-ils pas compris! Ce n'était pas un prétendant capable de rien dominer. Trop sentimental, trop gracieux, sensible à l'excès! A quelle situation eût-il pu parvenir si des personnages ambitieux, tels Laguerre et Alfred Naquet ne lui avaient composé un maintien, et ne l'avaient pas dirigé. Peut-être comptaient-ils sur sa faiblesse même pour le conduire avec plus de commodité. Ils croyaient se servir de lui pour renverser la République. En effet Boulanger possédait un air de tendresse qui enchantait la nation. Eux-mêmes en étaient dépourvus et n'eussent jamais conquis une telle faveur.

Pourtant, c'était un maladroit calcul, que se fier à un homme si inconsistant, d'un caractère dissolu et mobile! Sa médiocrité réduisait les plans que ses partisans lui dictaient. Il était incapable de les accomplir. L'amour l'occupait tout entier. D'une singulière mollesse, malléable et fugace, sans aucune espèce de génie, il ne fût pas parvenu à réaliser les espoirs que le peuple avait mis en lui, et il n'aurait rien pu que le ruiner.

Car on ne gagne pas un empire aussi aisément qu'il le crut! Jamais un homme n'inspira plus d'a-

mour à une mobile population sur laquelle les chimères ont toujours prise. Il eût pu atteindre très haut. Personne n'ignore combien il fut près, un moment, de bouleverser la société française. Il la séduisit par l'amour et cela l'a amené à en perdre la confiance.

Voilà donc le point essentiel, pour un personnage politique. Qu'il ne montre aucun sentiment ! Mais Boulanger était un militaire extrêmement tendre, et il croyait à la morale. De là son infortune, son échec, sa défaite !

Les personnages qui lui ont prêté une contenance si inattendue et si menaçante, si séditieuse, et à la fois si admirable, ne partageaient point ses scrupules. Voilà donc des hommes remarquables ! Les communes intrigues ni les coups de force ne leur eussent paru singuliers. Ils ont montré plusieurs fois qu'ils ne craignaient point les compromissions.

***

Aussitôt qu'un homme se décide à prendre un rôle public (soit en devenant auteur, soit en choisissant le métier des armes, soit en sollicitant les suffrages d'une nation), il faut bien qu'il se considère comme un personnage national. Aussi renonce-t-il aux fêtes, aux exploits et aux funérailles où le peuple tout entier n'est pas convié. Mais il partage son ennui et sa joie. Il ne possède plus rien en propre. Son amour est celui du peuple, et son orgueil prend naissance dans la fortune de la patrie. Rien de plus mélancolique que la destinée d'un tel homme. Il se

sacrifie totalement à de pures abstractions, comme l'art, comme la beauté et comme l'honneur. De même il est possible qu'il y soumette aussi le monde. Ainsi firent Bonaparte, les fanatiques. En dehors de leurs conceptions, ces sectaires comprirent peu de choses. Les hommes ne les arrêtaient point. Il les séduisaient par la vanité et se les attachaient par l'intérêt.

Dans cette situation d'esprit, vous songez bien qu'ils s'occupent peu des chimériques délices que nous sommes habitués à tirer de la volupté et de la gloire. Le profit général prime tout. « Je ne vis point pour l'amour », répétait sans cesse Bonaparte ! Et, en effet, il le montra. Au sens d'un tel homme, les plaisirs nés de la luxure et les enchantements de la gloire ne valent plus rien. Aussi les sacrifiait-il au bien national et à la patrie.

Quelle singulière infortune ! Représentez-vous l'existence d'un auteur comme Victor Hugo, d'un démagogue comme Robespierre, d'un conquérant comme Bonaparte ! Il faut convenir qu'ils occupent dans le monde une mélancolique position. Ils sont incapables de se lier à rien. Quoiqu'ils assurent leur amantes de leur éternel amour, ce sont là de perfides serments. Pour un auteur, le total univers n'est qu'une sorte de matière première avec laquelle il est possible de constituer de présomptueux pays, des territoires et des héros imaginaires. S'ils s'arrêtent près d'une jeune femme, c'est afin d'en prendre un motif d'odelette. Sitôt qu'ils l'ont épuisé, sitôt qu'ils lui ont conquis toute sa poésie immanente,

cette précieuse amante ne leur importe plus, ils la rejettent comme une vide apparence.

Mais les sentiments d'un politicien sont bien autrement remarquables. Songez donc à l'existence d'un homme auquel un peuple a transmis le souci des affaires nationales, de sa prospérité et de la paix. Sa famille, c'est sa patrie même. Son amour l'y attache, sa joie est liée à sa félicité. Aussi, tout, dans son esprit, est-il ramené à ce soin. Les hommes, le sol, les passions ne l'occupent que par leur poids et selon qu'ils sont capables d'enrichir la population ou d'en ruiner le crédit. Il les évalue, il les pèse, il calcule leur capacité. Il essaie d'en tirer parti. Son attention se déplace. Dans la pensée d'un Bonaparte, d'un Robespierre, les mérites des hommes sont proportionnels au bénéfice qu'ils donnent. Ceux-ci les manient à leur gré. Ils ne s'apitoieront jamais sur leur tristesse non convaincue si elle leur semble indispensable à l'allégresse de la nation.

*
* *

Ce général Boulanger, dont la personnelle renommée mit en péril, à elle seule, les institutions de la République, comme il se montra médiocre et futile ! Aucune conception de la politique. Il prétendit que le peuple tout en entier s'accorderait sans lutte, pour son règne. Il n'osa rien, montra une malheureuse sentimentalité, ne craignit point l'amour et s'y jeta. Ses partisans ne pensaient point de cette façon. Tout à fait brûlés d'ambition, on vit bien qu'ils étaient capables d'un péremptoire coup de force. Mais enfin, que pouvaient-ils faire quand le général

Boulanger se refusait à les soutenir et à se mettre à leur service, quand il préférait les petites délices de la volupté heureuse à la félicité que procurent le pouvoir, les honneurs, une situation prépondérante.

Au lieu d'être l'homme des événements, il ne cessa point d'être soumis aux femmes, à deux ou trois politiciens et à de séductrices passions. S'il eût cédé à la volonté populaire, il fût parvenu au pouvoir.

*
* *

Quelle singulière aventure! On devrait s'en inquiéter. Il faut bien convenir de l'extrême péril dans lequel nous mit Boulanger. Le peuple aime la tyrannie. Tout porte à croire qu'il s'y fût soumis en effet si Boulanger l'eût voulu.

En vérité, l'indépendance nous agrée sans nous enchanter tout à fait. Nous n'en possédons point le sens. Habitués à donner aux opinions et aux passions les traits des personnes qui les goûtent, nous ne les séparons point. De là une grande crédulité à l'égard des démagogues en qui nous incarnons des espoirs vaniteux. La société contemporaine est peu pénétrée de ses droits. Nous en avons perdu l'idée. Une ambition non convaincue, le culte de la gloire et de la patrie font nos constantes exaltations. Voilà donc des sentiments à l'aide desquels un démagogue quelconque est assez capable de soulever le peuple. Emus par d'héroïques images de la patrie, nous pouvons être portés très loin, au gré d'un présomptueux politicien ou d'un prétendant passionné.

(17 mars 1897.)

LA PARADE HÉROIQUE

En commémoration du Dix-Huit Mars, la *Revue blanche* a consulté un certain nombre de personnes qui, il y a vingt-six ans, à cette date, se montraient dessséchées par une fièvre admirable. A l'aide de ces vingt-cinq ou trente feuillets, on peut prendre une vue assez nette de la Commune.

Ce qui frappe dans cette enquête, c'est ce singulier regret marqué visible à chaque page : « Nous avons manqué de hardiesse. Si nous nous étions portés sur Versailles, peut-être eussions-nous triomphé. Il fallait de l'audace, de la décision. » Voilà, après vingt-six années, le sentiment des « communards ». C'est une manière assez grossière d'avouer que les fédérés ne comptaient parmi eux aucun homme de caractère.

Parcourez toutes les lettres adressées à la *Revue blanche*, on voit bien que ces démagogues étaient du plus médiocre esprit. Leur vaillance, leur générosité paraissent profondes. Le spectacle que donnait la France de 71, voilà ce qui les a contraints à la révolte. Epuisés par le désespoir, ils provoquèrent ce dernier élan national. Mais quoi ! cette pathétique vaillance ne suffit point. Vermorel, Dombrowski, Raoul Rigault, Rossel, ce ne sont guère que des héros de barricade.

*
* *

Au questionnaire posé, je suis surpris que pas un

membre de la Commune n'ait cru pouvoir répliquer, d'un ton précis et étendu :

« Pourquoi demander des excuses à une aventure dont les excès mêmes ont servi la patrie française ? Après les grandes déroutes de 70, notre insurrection devint légitime, nécessaire. Dans quel pénible état nous nous trouvions ! Il est certain que le terrible élan du 18 Mars n'a, en aucune façon, déplacé cette situation. Quelques milliers de personnes fusillées contre un poteau ou une muraille, le plus grand nombre emprisonné, proscrit ou condamné à la déportation, tels furent les seuls résultats qu'il soit possible d'entrevoir, d'une manière un peu exacte. Mais, tout au moins, nous avons montré à cette date une extrême force de caractère et que les jeunes patriotes n'acceptaient pas le moins du monde la position politique où la nation se trouvait installée, grâce à des gouvernants du genre de M. Thiers. Donc, nulle conséquence matérielle, à part tant de ruines et d'exécutions, mais quel immense *service moral !* Le bénéfice que vous tirez de la Commune, ce n'est point la République (laquelle, d'ailleurs, sans cette émeute, n'eût pas été constituée), c'est l'ardeur, l'énergique grandeur qui nous ennoblit tout à coup. »

Personne n'a songé à répondre ainsi. Une semblable assertion eût paru vaniteuse. Quoi ! ne comptez-vous donc pour rien la réputation d'un pays, la qualité de sa grâce quotidienne ! Peu importent les tragiques désastres et les édifices consumés, si les hommes qui sont soustraits à des périls si profonds

peuvent ressusciter chez leurs descendants le culte de la patrie et de la force !

Car voilà l'unique profit que donnent les guerres, les émeutes, les aventures nationales. A un point de vue matériel, tant de chimériques exploits sont d'une stérilité incomparable. A cet égard, l'enquête apporte des témoignages tout à fait précis. La plupart de nos communards constatent la totale inutilité de leur guerrière entreprise :

Quand, après huit ans de bagne, revenu, écrit l'un d'entre eux, nous avons vu la République qu'on nous avait faite, nous avons pu constater que ce n'était pas la peine.

*
* *

Ce qui manque dans la Commune, ce n'est point l'audace, le tragique, les hautes batailles où se heurtent des guerriers d'airain. Mais on ne trouve pas un « héros ». Je ne parle point d'un personnage que transportent d'innocentes tendresses, ou le plus chimérique courage, car des hommes comme Rossel, comme Dombrowski, ont exposé des vertus de cet ordre. Cette époque est pauvre en héros. Aucun démagogue de qui le nom seul, communiqué à un enfant, lui transmette le tragique frisson que donne celui de Bonaparte ou même d'un Robespierre, d'un Eschassériaux. Nos communards possèdent une beauté de parade. Sur une barricade, au milieu de fumantes ténèbres, ils deviennent tout à fait sublimes, mais ce sont des étourdis.

Pour nos juvéniles étudiants qui ont lu des manuels d'économie politique, et auxquels Machia-

vel est assez familier, des tribuns si théâtraux ne paraissent point très pathétiques. L'innocence de ces patriotes échauffés n'est guère digne de leur attention. Il faut convenir de la médiocrité extrême dont ces fanatiques étaient corrompus. Soit qu'ils n'eussent point l'esprit de décision, soit qu'ils fussent bien trop brouillons, on ne les voit guère à leur aise, ailleurs que sur les barricades. Ils ont commis faute sur faute. De là notre indifférence à l'égard de chaque « communard », et notre ardeur, notre enthousiasme sitôt que nous entrevoyons le terrible élan populaire, l'émeute patriotique, les avenues déchirées par le feu des fusils, le tragique mouvement de fureur qui soulève la population.

Que l'on admire ou que l'on attaque la Commune, il faut la voir dans son ensemble, en bloc, disperser son attention sur la multitude entière. Aucun homme dans toute cette foule qui attire la haine ou l'amour. Point de figure passionnante. En 1793, deux ou trois hommes, Marat, Danton, représentent la Révolution. Tour à tour, les républicains et les partisans de la monarchie ont pu les prendre pour objets de leur culte et pour prétexte de leur dégoût. Mais ici, durant la Commune, aucun personnage de ce genre. Voilà à mon avis la cause du discrédit où cette émeute est aujourd'hui tombée. Après vingt-six ans, que le lecteur permette à un jeune homme d'exprimer son opinion sur une aussi effrayante aventure.

Comme nous aurions approuvé, compris la Commune si un héros de qualité nous eût éclairé sur la fièvre intense qui dévorait le peuple à cette époque ! Comme cette émeute nous eût semblé profonde, si

un homme du genre de Danton, de Robespierre eût coordonné les pensées publiques, leur eût prêté un maintien et les eût mises en valeur! Mais ni en mars, ni en avril, on ne distingue pas qu'un des fédérés puissent jamais faire figure près des grands révolutionnaires avec lesquels nos étudiants s'instruisent sur les devoirs de l'homme, et dont ils piquent la triste image au mur de leur chambre de travail. Non, parmi tant de rudes tribuns et de démagogues, qui du 18 mars en mai s'exaltent, construisent des barricades, paraissent desséchés, consumés de fièvre, je ne vois que des âmes médiocres ou de délicats lettrés égarés par une belle colère patriotique.

Pourtant rien ne subsiste des révolutions ni des guerres, à part deux trois personnages près desquels toutes les nations apprennent la beauté humaine. Après quelques centaines d'années, les plus noires révolutions sollicitent encore l'attention publique, à cause que des héros y ont occupé un emploi et y ont accompli d'extraordinaires exploits. César, Luther, Calvin, tels sont les grands hommes que nous lèguent les guerres, les émeutes. Mais quelque grandes que furent les atrocités commises à leur occasion, nous ne les envisageons plus que comme le décor un peu triste, un peu bouleversé, et un peu mélodramatique du théâtre où ces personnages jouèrent des rôles considérables.

Pour un Caton, pour un Luther, quelles catastrophes ne consentirions-nous à endurer! Que de ducs d'Enghien, de Russillon, de Lajollais et de Georges Cadoudal nous laisserions se placer contre un poteau

d'exécution, si ce terrible attentat doit permettre à un Bonaparte les chimériques entreprises auxquelles l'existence de ces gens eût apporté des obstacles tout à fait sérieux ! En effet, leur conservation n'eût pas été utile à la patrie. Et combien ce sinistre et bilieux Bonaparte fortifie chez nous l'esprit national, le culte de la gloire, de la liberté.

A Civita-Vecchia, Stendhal, dégoûté du monde, ne trouvait de consolation que dans le spectacle des grands pins houleux de la plage et dans la mémoire de Napoléon. « L'amour de Napoléon est la seule passion qui me soit restée », écrivait cet homme romanesque en 1837, quand il était déjà desséché, vieillissant.

Voilà donc tout ce qui subsiste des plus frénétiques époques : deux ou trois grandes figures capables d'impressionner, de donner au peuple et à nos lettrés un tour d'esprit plus étendu, plus énergique. Car il ne faut point croire qu'il puisse en résulter des profits matériels, comme l'égalité des hommes, l'unification des fortunes, etc.

Ainsi, quelle excuse trouvons-nous à une action du genre de la Commune, si médiocrement commandée, et dont nous cherchons les héros. Pas un personnage pathétique. Cela est tout à fait fâcheux. Si un démagogue quelconque eût donné une tragique contenance aux sentiments des fédérés du 18 Mars, nul doute que cette insurrection n'eût paru plus nette, plus considérable. Mais on n'en rencontre aucun. De là notre indifférence. Parce qu'il ne peut s'attacher à un héros comme Robespierre, comme Mirabeau, le public se trouve contraint de se détour-

ner d'une basse multitude, transportée, il est vrai, par une noble ardeur, mais à laquelle il ne pourrait prêter qu'une attention diffusée et éparse.

***

Telle est l'impression que donne l'ensemble des lettres écrites par nos anciens « communards ». La plupart ont gardé une extrême énergie. Mais on en distingue quelques-uns qui seraient enclins aux palinodies.

Ce sont donc ces négociants, ces traiteurs, ces lettrés charmants et délicats qui ont terrifié en 71 ! Quel maintien eussent-ils pu prendre à une époque si troublée et comme on voit, avec netteté, l'égarement révolutionnaire !

(*13 avril 1897.*)

SUR L'ACROPOLE

Quand M. Ernest Renan, bouffi, fatigué et un peu bougon, à cause de la longue route pierreuse, quand M. Ernest Renan, en 1865, fut parvenu auprès de l'Acropole, il se montra très surpris que la campagne athénienne eût une beauté et une harmonie aussi grandes. Il revenait de Syrie : « Ah ! s'écria-t-il, quels barbares nous sommes ! Comme nous adorons un dieu inférieur ! Pauvres hommes, pauvres hommes, vous avez été chercher un héros dans une petite bourgade d'Orient, et cette gracieuse terre athénienne a les traits de Vénus elle-même ! »

Sur ces quelques réflexions, il composa, dans l'instant, la plus sublime prière du monde. Il l'adressa à la déesse Raison.

Assis contre un antique rocher, qui avait pu voir autrefois Platon, Périclès, Euripide, le bon philosophe français se réjouissait profondément à l'idée qu'il avait trouvé une divinité, un lieu dignes de lui.

Que l'on se représente donc la situation morale occupée par M. Renan après son voyage en Syrie. Elle est comparable à la nôtre.

Mélancoliques promenades dans le désert ! Des anémones, des bruyères, des genêts y éclairent la stérilité du sable en feu. Mais M. Ernest Renan ne prenait, sans doute, point garde que ces petites plantes, nourries de lumière, sont plus belles que les fleurs de Dieu, en paradis. Errant sur les berges du fleuve Adonis, il méditait les textes de l'Evangile. Voilà le terme de sa pensée. Pendant le séjour qu'il fit en Syrie, il perdit tout à fait la foi de son enfance. Et quoiqu'il fût venu dans ce pays d'Asie, l'esprit desséché par une fièvre extrême, la chaîne brûlée de Galaad, le pic de Safed, le ténébreux gouffre d'Aphoca, tant de lieux abandonnés ne laissèrent point d'accroître encore son affliction. Plus il entrait dans les vieux bourgs syriens, plus il en pénétrait les secrets impurs, la mélancolie. Cette contrée n'attend pas ses dieux.

En quittant cette solitude, M. Renan se mit en voyage vers la Grèce. On sait quels transports le saisirent en touchant cette terre immortelle. De l'Acropole, il contempla les blanches montagnes,

d'où sortent des oréades, des bois de platanes et de claires fontaines.

Il semble que nous partagions aujourd'hui l'inquiétude de M. Renan, en matière de religion. A notre époque on voit bien que l'humanité entière sollicite et attend des dieux. Et si nous n'avons pas totalement délaissé le délicieux héros de Bethléem, c'est que nous ne voyons aucune personne capable à présent de le remplacer dans l'admiration populaire, c'est que pas un homme ne pourrait faire naître en nous des sentiments aussi candides, aussi énergiques et aussi gracieux. Voilà le pire assurément. Car en 1865, lorsque M. Ernest Renan, épuisé et douloureux, revenait de la Syrie, où il avait achevé de perdre la première confiance qu'il avait mise dans les contes, les fictions bibliques, le spectacle d'un temple athénien, des bocages peuplés par des nymphes, des rivières où dorment des déesses, la vue, enfin, de ce mélodieux territoire le fortifia. Il célébra la Sagesse. « Courons, courons, venons en troupe, adorons-la », s'écria-t-il fortement, transporté d'une passion profonde. Car il avait rencontré là un dieu qu'il pût substituer à celui dont il venait de se détacher justement.

Cependant, cette divinité ne suffit plus à nos contemporains. Et en 1897, l'humanité n'a pas encore découvert un héros, auquel elle puisse s'attacher, en qui elle puisse se reconnaître et s'adorer.

*
* *

Il est certain que Jésus nous semble exquis, magnifique, prodigieux. Afin d'attendrir de toutes

petites filles et des étudiants passionnés, ce noble, étrange et délicat jeune homme est tout à fait admirable. Où trouverons-nous un personnage qui possède une grâce aussi éloquente, tant de sensibilité et une finesse aussi gaie, aussi naturelle? De quel air ne sourit-il point? A part M. Ernest Renan, je ne connais guère de personnes qui aient jamais montré autant de subtil charme. (D'ailleurs, au dire de Tertulien, le seul auteur à peu près contemporain, en qui l'on trouve une indication sur la figure de Jésus, celui-ci était fort laid. Un brutal visage creusé et jaunâtre. Et quoique ce portrait nous froisse un peu, il faut bien convenir de sa vraisemblance, car le climat, le type juif et la vie nomade s'opposent tout à fait à ce que Jésus, fils du charpentier, ait conservé cette douceur d'innocence, si séduisante à l'occasion, mais probablement chimérique.)

A vrai dire, quelque charme que possède ce héros, je le pense trop singulier, trop tendre et trop spécieux pour satisfaire encore longtemps le goût du divin qu'existe en chacun de nous. Parvenue au terme qu'elle occupe, l'humanité contemporaine a des désirs moins ingénus. Aucun doute à cet égard. Les saintes collines de Sion, la lueur matinale sur les fleurs, l'héroïque résurrection, le bleu et pâle paradis, ces images ne nous contentent plus. Voilà donc de charmantes chimères, auxquelles personne ne prendrait garde, si des poètes ne les mettaient en scène, parmi des comédies pastorales et bibliques.

Depuis la Révolution, un culte inconnu s'élabore. C'est la religion de l'homme. Glorifier les travaux de l'homme, son harmonie énergique, la sagesse de sa beauté, les vertus du citoyen, voilà le principe promulgué par des révolutionnaires comme Robespierre et comme Echasseriaux, le jeune. Cette religion me paraît très profonde. Tôt ou tard, les nations y prendront garde. Il faut convenir de sa grandeur. De la Révolution française nous n'avons guère acquis encore que des bénéfices matériels. l'égalité devant la loi, la destruction des privilèges, etc... Mais ces profits sont bien peu remarquables.

L'important, c'est la vie morale ! La Révolution de 89 n'a point seulement bouleversé les fortunes et déplacé des apparences. De quelle valeur pourrait être une modification de cette nature ? Je ne la pense pas bien grande. Mais la vie morale a été changée. Telle est la grande conséquence. Les principes de l'esprit ont tout à fait varié. Un culte inconnu se forme, s'édifie. L'humanité est grosse d'un dieu nouveau.

Il est vrai que nous avons pris une vue plus nette de nos relations dans le monde. Les fêtes de l'homme sont près d'être instituées. Le public s'avise aujourd'hui que rien ne surpasse l'innocente beauté des pasteurs, des forgerons, qui enflamment des lames de métal, des laboureurs nourriciers de la terre, des plaines et des hameaux, des jardins et des maisons, de toutes les choses que contient la nature.

Peut-être faudra-t-il des années afin que la multitude se pénètre de ces sentiments. Personne ne peut

nier leur grandeur, leur importance nationale. La Révolution les a provoqués. De 1789, date une inconnue purification. Naissance nouvelle sur la terre de l'Humanité ! Sur le texte des Droits de l'Homme, il est possible de reconnaître la face d'une morale obscure, héroïque et admirable. Qu'un brillant héros l'interprète, qu'il la mette en valeur par de parfaits poèmes ou par des exploits glorieux ! Vous assisterez à sa victoire, à l'établissement d'un règne merveilleux !

***

Voilà donc le dieu nouveau. La Révolution le prédit. Il héritera de son âme. Il la fera resplendir.

Si M. Ernest Renan, en 1865, lorsqu'il monta sur l'Acropole n'eût pas été corrompu par de vaniteux principes, peut-être n'eut-il pas adressé à l'antique déesse athénienne, la sublime prière que lui inspira son goût passionné d'idéal. Avec une vue plus étendue, il eût conçu la régénération de l'homme. Dans cette pensée, il l'eût divinisé lui-même. Mais M. Ernest Renan était un aristocrate. Il revenait de Syrie, où il avait perdu la foi. Et, comme il était un savant, un idéologue et un historien, il ne parvint pas à s'imaginer que le Héros de Bethléem pût être remplacé dans le culte des hommes, autrement que par quelque dieu déjà entr'aperçu au cours de ses études.

(20 avril 1897.)

LA CALOMNIE

On a lu la lettre écrite aux journaux par MM. Laisant, Maret, etc., etc.... « L'écrasement des faibles, disent nos protestants, paraît être devenu aujourd'hui, une véritable institution de la justice. » Il est vrai que si ceux-ci eussent été des inconnus, s'ils n'eussent point conservé dans la presse tout entière de précieuses amitiés, si quelques auteurs généreux et justes ne les eussent pas protégés, si l'on n'eût pas créé en leur faveur un violent courant d'opinion, qui imposa au jury sa décision légitime, ils eussent sans doute succombé sous les charges de la calomnie. Car que faire contre un tribunal devant qui l'on comparaît tout à fait ruiné à l'avance, convaincu de méfaits imaginaires, sous le coup d'une accusation qui a bien l'allure d'un noir guet-apens? Je crois donc que Maret et Laisant ne se fussent pas délivrés des soupçons qui pesaient sur eux sans l'appui qu'on leur donna, sans la lumière qui fut faite, malgré tout, par les gazettiers dans les journaux, par les journaux dans le public.

Si terrible que soit cette constatation, ce n'est point le fait capital. Il est atroce qu'un accusé devienne tout de suite un coupable. Mais il est bien pis encore qu'un individu quelconque puisse, en dépit de ses travaux, des services qu'il a rendus, d'une existence de patience et d'étude, paraître immédiatement un accusé, et cela sans preuves, sans nul témoignage. Voilà le péril important qu'ont dénoncé ces bas procès du Panama !

Ainsi, aucun homme n'est plus libre. Rien ne répond de sa vie devant la justice du pays. Chacun de nous se trouve constamment menacé par la plus vile calomnie. L'honneur, la renommée et l'ordre sont dans les mains du premier citoyen venu, que son goût propre pousse à écrire d'affreux pamphlets ou qui a une vengeance à exercer. Car voilà la situation. Pourvu qu'un homme ait un journal ou des amis dans la presse, il peut mettre dans l'Etat le pire désordre. il peut couvrir d'infamies le plus pur citoyen du monde, il peut créer dans le public un courant d'opinion extrêmement fort et auquel personne n'oserait résister. Les intérêts des partis sont devenus aujourd'hui si impérieux, qu'ils se sont substitués à tout. Nous nous occupons beaucoup moins du bien public que du nôtre.

Cette manière de concevoir la vie paraît commode à une grande quantité de gens. Néanmoins il faut y prendre garde. Du jour où la fortune des factions politiques remplace dans le cœur des hommes l'idée de la gloire nationale, on est bien prêt de préférer son propre éclat et son accroissement domestique au triomphe même des doctrines. des écoles et des partis. C'est ce qui arrive aujourd'hui. On agit par une sorte d'ambition commune étroite et privée. Les idées ne préoccuperont bientôt plus personne. L'intérêt dominera tout. Il n'existe plus depuis longtemps de sentiment national. Il n'existera bientôt plus de sentiments politiques. Des luttes d'individus se préparent partout.

L'effrayant. c'est qu'on dispose de moyens singulièrement forts pour ruiner ses adversaires. La

moindre accusation suffit à faire d'un homme un coupable. Une bonne calomnie prend dans le public assez d'importance, rapidement, pour détruire une renommée. Henry Maret a le talent le plus charmant, le plus subtil et le plus fin qui soit. Ne fût-ce qu'à cause du goût qu'il apporte à écrire dans un langage exquis, il méritait quelques honneurs et un peu plus d'attention. Il met une extrême rouerie à composer des articles qui, sous un jour aimable et clair, recèlent les plus violentes pensées. Son style s'est nourri des fortes sèves classiques. Il a écrit, sans humeur, des libelles féroces, joyeux et vivants. Une grande politesse de ton rend plus effrayante encore les paroles qu'il profère et que sa grâce déguise. On n'ignore pas la haute situation qu'il s'est acquise, les services qu'il a rendu au parti de la République et l'estime dont on l'entourait. Eh bien, voilà un homme qui, à la moindre accusation lancée par une bouche condamnée, se trouve tout de suite mis au ban, à peu près jeté en prison, discrédité et dans la ruine la plus complète. Tel est l'état de la justice actuelle.

Il y a là un péril singulier. Est-ce qu'un individu quelconque a le droit de jeter le trouble dans la nation ? Est-ce qu'un individu quelconque peut devenir un accusateur de qui la parole fait foi devant le tribunal des lois ? Est-ce qu'un individu quelconque est capable, par ses calomnies, de faire peser sur son ennemi le soupçon public et le glaive ténébreux de la justice ? On ne songe pas suffisamment au danger social qu'apporte un Arton, par exemple, dont les accusations sans témoignage ont

attaqué, à la fois, des hommes tout à fait importants et la constitution parlementaire.

Peut-être faudrait-il créer des lois précises, profondes et implacables pour punir les calomniateurs. Que deviendrons-nous quand tout homme, quelque soit sa renommée et l'état de son existence, se trouvera près d'être ruiné, de se voir perdu de réputation par le premier faussaire venu, quand chaque individu pourra comme Arton, faire prendre ses bas libelles pour des ordres de justice et ses injures pour des réquisitoires.

C'est avec de telles complaisances qu'un gouvernement se laisse ébranler. Comment ne discerne-t-on point la valeur des faits et des hommes ? Dès qu'on ne protège plus ses propres partisans et parce qu'on les livre au mépris public, on perd toute sa puissance morale. Une idée, une institution et une doctrine ne possèdent guère que la force que leur confèrent leurs défenseurs.

(*5 janvier 1898.*)

LA VERTU ET LES HOMMES

Cette affaire Dreyfus, si obscure encore, et qui jette tant de trouble ici, je lui crois une utilité à un point de vue tout moral. Il est certain qu'une émotion s'est emparée du public, que le terme corrompu et détruit de patrie a repris une espèce de sens, que le culte de la justice a pu de nouveau s'installer dans l'esprit de quelques personnes. Au nom de l'éternelle vertu, on distingue que quelques auteurs agitent

dans nos gazettes les plus basses passions, suivent la rumeur populaire et font le plus grand mal aux institutions du pays. Mais de toute cette fièvre éparse et qui gagne peu à peu les plus indifférents, de cette véhémence assez grosse dont sont gonflées certaines pages de journaux, de cette passion dévorante, désordonnée et confuse qui règne aujourd'hui en France, il restera peut-être un goût plus assidu de la patrie et un sentiment plus exact de la justice et de l'ordre.

Ce qui renforce une nation et dans une nation chaque individu, c'est la pensée que des frontières ne renferment pas simplement un troupeau d'hommes réunis, mais une terre faite de la poussière des héros morts, des monuments particuliers et pleins de trésors nationaux, d'éternels lieux rendus tout à fait mémorables par le souvenir des batailles et des hauts exploits, c'est enfin le sentiment qu'en défendant le territoire de son pays, chacun défend son domaine propre, qui est pour le laboureur un champ de blé et de luzerne, et pour le philosophe les émotions que seuls pourraient lui inspirer ces luzernes, ce champ et ce blé.

La patrie française, depuis vingt-cinq ans, n'a guère été le théâtre que des spectacles tout à fait inférieurs, représentés au Parlement. Est-ce donc avec des aventures comme le Panama et l'affaire Dreyfus que l'on peut soutenir une nation, dans son goût de la gloire, dans son ardeur vers la beauté et dans son harmonie même ?

Ces fortes populations lorraines et alsaciennes à qui nous sommes unis par un si grand nombre de

tragiques souvenirs, les laisserons-nous toujours aux mains de l'étranger ! Au lieu de prendre garde aux grossières intrigues que l'on noue au Palais-Bourbon. regardons vers Nancy, vers Metz. Ces lieux renferment la cendre antique de soldats qui furent nos compatriotes.

Il faudrait pour nous rendre, à tous, le culte ancien de la patrie. des actions qui soient peut-être un peu moins vénales et un peu moins basses que celles auxquelles nous assistons chaque jour. Mais un peuple n'est jamais tout à fait perdu tant qu'il peut prendre intérêt à des affaires si dégoûtantes, mais qui tiennent à son cœur même.

Que le public se jette sur les journaux, que les écrivains de gazette ampoulent leurs discours de haine et de fiel, que les nouvelles dont chaque jour on nous apprend la fausseté nous préoccupent cependant, que la fièvre emporte chacun, cela témoigne précisément de la vitalité française. Il est permis à un peuple de voir sortir de son sein, un scélérat, un homme vénal, un traître à la patrie ou un mauvais auteur. Mais le mal c'est que le peuple n'en paraisse pas irrité et y demeure indifférent, puisqu'il s'agite, puisqu'en nous s'allume une flamme de dégoût, puisque l'honneur et la justice ont encore des partisans, il ne faut pas désespérer. A la moindre occasion, et à l'aide d'un prétexte, on verra tressaillir la race, on verra les hommes prendre les armes, on les verra marcher à la bataille.

L'apathie n'est point générale. On a tort de la croire commune à la plupart des esprits, mais enfin soyez justes un peu ! A quoi voulez-vous que l'on

s'enthousiasme. Est-il un héros parmi vous ? L'armée a-t-elle conquis des territoires nouveaux ? Nos législateurs actuels ont-ils traduit dans les termes fixes, brillants et solides d'une loi, le sentiment du pays et la conception de la vie ? Un livre immortel est-il né ? Pour ma part, je ne distingue rien qui puisse être un excitant pour l'esprit contemporain. L'engourdissement de la nation a comme excuse la stérilité du génie et l'absence totale de héros.

(8 décembre 1897.)

HÉROS, ROIS ET ARTISANS

Le peuple anglais honore sa reine. Les voix des harpes et des trompettes ont chanté tout un jour la gloire de Victoria. Pour moi, je ne trouve pas extraordinaire la curiosité qu'inspire ce spectacle et l'intérêt qu'y prend une multitude de gens sur lesquels auront toujours prise la magnificence des décors, le prodige d'un triomphe semblable et même le côté un peu triste, un peu douloureux et un peu funéraire de cette cérémonie, puisqu'elle célèbre une personne dont c'est peut-être la dernière fête dans l'univers.

« Ah ! pensent sans doute nos conseillers municipaux, que vaut donc cette reine d'Angleterre. Pourquoi lui offrir une fête si somptueuse ! Est-elle donc supérieure à nous ? »

Voilà une vue bien grossière. En célébrant Victoria, les Londonniens glorifient leur patrie. Ils en établissent la victoire. Ils chérissent leur reine comme l'air qu'ils respirent comme l'eau épaissie et jaune de leurs

fleuves, comme les châteaux à moitié écroulés et tout à fait mélancoliques, qui luisent, parmi des pins, sur les cimes des montagnes d'Ecosse. Ne voyez point, dans leur exaltation, le sentiment des partisans royaux. Mais tout l'équilibre harmonieux des lois, toute la gloire de la guerre et de la paix, la bonté du climat et la richesse des plantes, voilà ce qui leur inspire une pareille reconnaissance, un semblable élan triomphal.

*
* *

Vers le temps du dernier automne, quand l'empereur Nicolas II vint à Paris, je courus, avec toute la foule, au Bois de Boulogne, ni beau, ni clair, à cette époque, mais où devait passer le potentat. C'était une matinée extrêmement douce. De grands nuages livides décoloraient l'azur, en le traversant de poudreuses blancheurs. Par instants, le vent tiède d'octobre heurtait les grandes branches des chênes et des hêtres. Je me souviens que la beauté du ciel, cette allégresse de la brise qui semblait souffler des airs victorieux dans les glauques flûtes de l'herbe et des feuillages, une tendresse semblable enchantaient mon cœur.

La foule murmurante se pressait dans les allées bleuâtres du bois. « Que de jeunes femmes, me disais-je en moi-même, que de jeunes femmes se sont faites de l'empereur une image merveilleuse, délicate et vivace. Comme elles ont tressailli, toutes ces grisettes, qui habitent dans les noires mansardes, parmi les résédas et les fleurs de lavande ! Nul doute que leurs songes ne l'aient vu extrêmement

sublime. La lecture des romans leur a façonné de pathétiques conceptions et elles sont incapables de s'en créer qui soient contraires ou même simplement différentes. Elles attendent donc un Héros. Elles voient en lui celui qu'elles aiment. » Et en effet, dans ce moment, toutes les jeunes femmes que je voyais, regardaient de leurs yeux limpides comme l'air lui-même. Ah ! qu'elles étaient belles, frémissantes ! Aucun sentiment ne les eut touchées qui n'eut pas été admirable, héroïque, tendre et majestueux. Leurs propos cachaient mal la position de haute pureté qu'elles occupaient. Du fond de leur cœur montaient des souvenirs, des images de héros et d'amants vainqueurs, comme à la surface d'un lac, aux premiers rayons du soleil s'élèvent des coquilles colorées, le reflet des lumières liquides !

Soudain des rumeurs se formèrent, s'exhalèrent comme une nuée épaisse, roulant sur le bois tout entier. L'empereur, mélancolique, passa. A travers de livides feuillages, nous entrevîmes sa pâle figure : Le peuple, un instant, tressaillit, soulevé par le vent de la joie. Ah ! ce grand jeune homme, si blond, si roux, si lymphatique, et qui me parut presque éteint comme si tant de soupirs montant vers lui, comme si l'allégresse causée par sa présence tranquille, l'eussent désolé. Quelle débile grandeur ! quelle force affaiblie. Nous sentîmes, tous, je le crois bien, à quel point l'entourait l'amour vivant. C'était un pauvre empereur, tout exténué, tout épuisé, de supporter ses charges, et il regardait, ses yeux bleus tournés vers l'abîme, vers l'au-delà des songes, vers l'ennui.

Cependant, sa vue inspira au peuple de profonds transports. Parmi les jeunes femmes qui se trouvaient là, bien peu, sans doute, ont reconnu les traits du héros que leurs songes leur avaient composé, la veille. Néanmoins, chacun s'en alla, plus exalté et moins mélancolique.

Ce qui porta jusqu'au délire la félicité populaire, c'est de voir un jeune homme tout affaibli d'ennui, exténué et indifférent dont la présence pourtant équivalait à celle d'une nation tout entière. A travers lui, nous distinguions l'espace de glaces, des neiges et d'or qu'occupe son peuple. Quoi, pensions-nous, cet homme a la puissance d'un dieu. Il a en lui l'eau et la terre, des races sans nombre et des steppes sans limites, il les possède dans son âme comme des songes et comme des pensées et il règne sur eux, sur elles, sur un monde. Il semble un blême et triste Hamlet. Il a l'air aussi délabré que l'antique château d'Elseneur. Peut-être est-il près de mourir. Cependant sa puissance s'étend sur les nations. Son souffle est entendu de l'horizon, comme la respiration de cette terre même. Il déplace en marchant des milliers et des milliers d'êtres. Aucune de ses pensées ne demeure inconnue puisqu'il les impose comme des lois. Si futiles soient-elles, elles ont plus d'effet sur le monde que les sentences des philosophes fameux. Et il est même extraordinaire qu'un caprice de Nicolas II soit aussi important dans l'existence du monde, qu'une méditation de Descartes, de Spinoza ou de Victor Hugo. Voilà donc un héros, un homme divin.

Des sentiments analogues enivraient la foule, ce

iour-là. En présence de Nicolas II, nous éprouvions la majesté humaine. L'homme est grand puisqu'il peut l'être par son génie comme un Descartes, ou un Hugo, puisqu'il peut le devenir par son titre, ses travaux, à la manière d'un empereur. Ces idées soulevaient l'allégresse qui sommeillait au fond de nous. Le spectacle nous transportait. L'air bleu avait un goût de fruit. Les arbres, chargés de lourds feuillages répandaient sur nous leurs miroitantes ombres. Parmi le gazon des pelouses, des petites fleurs suivaient le cours de la lumière, et se nourrissaient de chaleur.

*
* *

C'est à des pensées de ce genre qu'obéissent les Anglais à cette époque. On conçoit leur délire, leur magnifique ardeur. Il n'y a pas en Angleterre un homme à qui la vue de la reine Victoria ne puisse rappeler sa femme, ses enfants, son pays natal, la gloire et la patrie et la paisible habitation dans laquelle s'écoula son existence propre. Ces images sont associées. Tel est le secret des rois qui sont en quelque sorte, comme le corps de leur race.

*
* *

Peut-être serait-il sage de considérer tous les hommes, comme nous considérons les rois. Si nous nous détournons des personnes du commun, c'est que leur médiocrité nous offense, et froisse notre esprit. Aussi nous sommes-nous formé une société où n'entrent que des génies. Une ode de Victor Hugo compense, à mon avis, la dégoûtante laideur du monde

et le spectacle affreux auquel nous assistons quotidiennement.

Mais considérons les hommes comme des représentants, comme des êtres associés à notre existence propre ! Ils sont capables de nous enthousiasmer. Du jour où nous comprendrons la majesté d'un laboureur, comme nous concevons celle d'un roi, la beauté reviendra nous réjouir malgré nous.

Cessons de croire que tous les hommes existent personnellement. Il faudrait user avec les pasteurs, les forgerons et la plupart des hommes de la méthode qui aide le peuple à voir la grandeur d'un roi, sa pompe, son immortelle noblesse.

(26 juin 1897.)

VI

Méditations et Rêveries.

Tandis que Paris pleurait sur ses morts, je suis allé à Saint-Cloud afin d'être près de le nature à qui tant de charmantes jeunes filles, le duc d'Aumale et des créatures délicieuses ont dû restituer, ces jours-ci, leur souffle et leur beauté mélancolique. Là, parmi les grandes allées vertes sur lesquelles se répandent des fleuves de fleurs dorées, on peut prendre conscience, avec plus de force, de l'indifférence de la terre, de notre éternelle solitude dans l'univers où nous sommes. Quoi ! pensai-je, errant parmi ces jardins encore tout peuplés de souvenirs, peut-être plus bruyants et plus obsédants que les personnes en promenade par ici, quoi ! cette antique terrasse à moitié détruite par le temps, ces grands marronniers d'où coulent vers les prés de floconneux et ondoyants ombrages, ces hautes marches de marbre dégradées, tout cela a su résister aux éléments, mais des héros comme Bonaparte et des demoiselles innocentes n'en ont pas supporté le choc, l'inexorable et forte atteinte.

A Saint-Cloud, malgré tant de guerres, de furieuses révolutions, l'usure naturelle qu'apportent avec elles la pluie, les saisons, la ténèbre, on peut voir encore l'antique balustrade où Bonaparte avait coutume de s'accouder, afin de regarder Paris, Paris dont les maisons moutonnent dans le plus délicat brouillard, comme un vaste océan de pierres. Ainsi

cette inutile terrasse existe encore. Et lui! quelle poussière, quelle tristesse sans nom!

*
* *

Les dernières années de son existence, le duc d'Aumale les a passées à Chantilly. Dans cette solitude désolée, il aimait à se rappeler la fin du prince de Condé. Cette grande ombre errait près de lui, qui était déjà presque une ombre aussi. On sait le merveilleux jardin, somptueux, décoré de guirlandes, les charmilles d'où sortent les chants des oiseaux, les frais bosquets bucoliques où luisent, entre une colonnade, un if taillé et une statue, de sonores jets d'eaux, limpides, épanouis, qui retombent sur l'herbe, en gerbes scintillantes!

Ces antiques parcs sont propres aux vieillards glorieux. C'est là qu'ils recueillent leur dernière pensée. Ailleurs, dans une campagne sauvage, peut-être seraient-ils plus mélancoliques. Le désordre de l'horizon remplirait leur âme d'un grand trouble, d'une inquiétude moins sublime. Mais à Chantilly, où tout, les prairies et les futaies, a reçu des jardiniers la plus harmonieuse ordonnance, un Condé, un duc d'Aumale peuvent faire des promenades solitaires sans que leur esprit prenne la moindre angoisse, tant les roses scintillent noblement, tant les colonnades mettent de majesté sur l'horizon qu'elles limitent, tant cette nature à laquelle ils vont bientôt retourner, présente, à de pareils vieillards, une solennité innocente.

Lieux admirables pour un examen de conscience! Il semble que la nature soit prête à entendre les

derniers secrets, les plus remarquables, les plus graves. Des avenues fuient à travers les brillantes futaies, et, sur le sable étendu de la route, descend l'ombre immense des chênes et des ormes, de qui les feuillages se rejoignent, forment d'opaques voûtes de verdures presque obscures.

A Chantilly, M. le duc d'Aumale ne dut pas confier de tragiques secrets aux arbres dégradés et aux puissantes carpes toutes couvertes de mousse dorée, et qui vivent parmi les bassins, d'une existence végétative, surannée et taciturne. Car ce vieillard était l'homme le plus probe de l'univers. On connaît quelle obéissance il montra à l'égard du peuple. Encore qu'il fût de race royale, on le vit plutôt résolu à accepter la domination nationale. Cet état d'esprit, et chez un tel homme, je le trouve assez singulier.

Illustre, aimé des soldats, disposant d'une gloire sans tache, acquise par la plus romanesque audace, l'honnêteté militaire, des vertus d'heureux gentilhomme, le duc d'Aumale fût sans doute parvenu à une position plus près de son nom, s'il n'eût pas été si docile à la volonté du gouvernement, et s'il eût été davantage à la volonté de sa dynastie, même des troupes et du peuple (en 1848, par exemple). Mais il avait conçu l'avenir des prétendants. Aujourd'hui, en France, occuper le trône, quel abîme ! Nul doute que le duc d'Aumale n'éprouvât une sorte de vertige, à la pensée qu'il pouvait se trouver porté à une situation si haute, si vacillante, si ténébreuse, et si près du gouffre, aussi.

Il s'y est toujours refusé. De cette honnête doci-

lité les républicains doivent lui savoir gré. Mais je ne puis m'imaginer que M. le duc d'Orléans et que la noblesse française estiment cette sublime, cette resplendissante et cette auguste obéissance de laquelle le duc d'Aumale ne s'est jamais départi.

Peut-être, au reste, était-ce une sorte de trahison à son parti. Et ceux qui le pensent n'ont point tort. Aux espérances de toute sa race qu'il eût pu réaliser, ce héros un peu romanesque substitua les siennes, s'en tint là, accomplit deux ou trois exploits, fut satisfait d'être aimé de la troupe, n'osa point risquer sa réputation, son repos, dans une aventure militaire qui eût pu ne pas réussir. Mais sa dynastie, mais des siècles de règne, mais l'antique gloire de son parti, mais les intérêts des milliers et des milliers d'hommes qui étaient attachés à son avenir, mais la France, peut-être, son bonheur futur! Toutes les convictions royalistes (que personne aujourd'hui ne défend plus, à part deux ou trois étudiants — et des écrivains de petite gazette), mais tout le peuple enfin à qui il eût distribué, croyait-on, de la bonté et de la joie! Aucune de ces pensées ne l'occupa longtemps. C'était un soldat, rien de plus. Il chérissait les magnifiques élans, la bataille, les grandes aventures. Il y acquit de la gloire.

*
* *

Cette gloire, quelques vieux livres d'étude, le travail, les arbres solitaires qui couronnent les jardins de Chantilly, la méditation au hasard des allées pompeuses. voilà donc ce qui contentait cet esprit un peu romanesque. Rapprochez son existence de

celle du prince de Condé. Chez ce prince frondeur, révolté, ayant le dessein d'occuper le trône, quelle énergie aventureuse! Il risque le tout pour le tout, à une époque où de telles entreprises n'étaient pas aussi légitimes de la part d'un prince royal. Cependant, à deux siècles d'intervalle, on vit bien que le duc d'Aumale, aimable, aimé de la fortune, craignait trop d'en perdre les faveurs, pour lui en demander plus qu'elle ne lui en accordait.

Comme on sent la race finissante, à cette incertitude d'un duc populaire, réputé, heureux! Dans le parc de Chantilly, le duc d'Aumale méditait tristement. Oui, ces arbres, ces vieux ombrages, quelle force ils puisent dans le sol et combien leur vitalité dépasse la nôtre. Dans ce paysage suranné, pourtant très opulent, très riche, très majestueux encore, le duc d'Aumale eût trouvé des images précises et touchantes, s'il eût voulu s'en inspirer pour comparer sa dynastie à cet édifice lézardé et triste, à cette forèt, à ces fugitives futaies vertes!

*
* *

Quand des catastrophes nous frappent, allons donc à la campagne. Promenons-nous avec plus de grâce, plus d'abandon, parmi les plantes domestiques, et les prés au-dessus desquels scintille un ciel vaporeux. Mais surtout aimons ces jardins parmi lesquels vécurent tant de grands hommes, où des amants si nombreux ont passé. Leur beauté est décorative. On conçoit qu'un homme de guerre, comme Condé, comme le duc d'Aumale, vienne sur la fin de sa vie, chercher dans ces grands parcs dé-

serts, la paix, l'enchantement, le pensif repos qu'il a fui d'une manière trop obstinée jadis, dans le temps qu'il était jeune, empli, bouillonnant d'une sublime ivresse.

(*11 mai 1897.*)

JÉRUSALEM REBATIE

Renan eut toujours, pour le peuple des juifs, une admiration profonde. Au cours de son voyage dans la Judée, il remarqua que cette terre sèche, âpre, auguste et mélancolique paraissait dans l'attente d'un dieu ou d'un prophète. Les fleurs qui y croissent sur le mont de l'Horeb et parmi les cimes pâles du Sinaï, ce sont, dit-il, les mêmes que Moïse a foulées jadis de son grand pas retentissant.

Il s'en alla à Nazareth. Il fut frappé du caractère sublime, candide, pastoral et gracieux présenté par ce bourg divin. L'égalité des mœurs, la pudeur des pâtres, la pureté impeccable et aiguë des jeunes femmes, tout le confirma aussitôt dans le sentiment qu'il avait de la force de cette race rustique.

Il est certain que le jour où les juifs, égarés, répandus par toute la terre se résoudront à revenir habiter l'antique contrée d'où sont sortis leurs pères, ils créeront un Etat solide, ils formeront une puissance singulièrement profonde et étendue.

Vous savez quelle agitation se fait depuis vingt ans, dans ce peuple dispersé. On s'occupe d'amasser des fonds afin de reconstruire la cité sainte. Déjà, il y a à Jérusalem un immense hospice réservé aux

juifs. Peut-être d'ici quelque temps verrons-nous jaillir, du sein de la montagne de Sion, de blanches maisons, reluisantes de lumière vivante, des édifices teints à la chaux comme on en bâtit en Orient, tout un solide peuple en travail au milieu de cette solitude !

* * *

Pour ma part, je ne doute point que ces desseins ne s'exécutent. Quand un peuple a une tradition, des bibles et une pensée commune, sa renaissance est possible, vraisemblable.

Le lien véritable des hommes n'est point formé par d'autoritaires textes de loi, mais j'entrevois une chaîne plus forte, plus fixe et plus tyrannique qui est toute morale, insaisissable aux yeux de la chair.

On ne sait peut-être pas assez la puissance de la pensée. Un homme comme Mistral, par exemple, a sur ses concitoyens la plus despotique influence. Je ne doute point que ses odes triomphales n'aboutissent, quelque jour, à une révolution. A force de célébrer les plaines de la Provence, l'âpreté stérile des hautes roches battues du soleil, l'harmonie ardente de ces paysages sablonneux, blanchis et scintillant de feu, Mistral inspire à ses compatriotes le goût solide de la patrie. Il groupe leurs songes, il coordonne leurs sentiments, il donne une voix divine à sa patrie.

Comment les juifs oublieraient-ils leurs droits et qu'ils constituent une nation? Si loin qu'ils soient les uns des autres, ne sont-ils pas unis par leur talmud, leur bible ? A un jeune homme, capable de

lire Moïse, le *Cantique des Cantiques* et les odes de David, ne prétendez pas imposer les lois de notre esprit propre.

Un lien plus implacable que tout unit solidement tant d'hommes éloignés. En quelque lieu qu'aille un juif, il emporte toujours la Bible, et ce livre constitue sa patrie éternelle.

Ce sentiment, si tenace, si rigide, je l'ai trouvé exprimé dans une vieille histoire italienne dont on m'a rapporté les aventures. Un jeune juif, qui habitait Gênes, faisait dans cette ville le commerce des peaux, et tout le jour il travaillait au port. Comme il était d'une figure agréable, il se crut digne d'une demoiselle de qui les grands regards bleuâtres, infiniment doux et voilés, les pâles couleurs et le maintien gracieux lui inspirèrent la plus ardente passion. Il se nommait Petruchio, à la manière des seigneurs de la ville. Un jour qu'il vit passer la personne dont il était fou au point d'en perdre la pensée, il ne put se tenir et lui adressa des paroles empreintes du respect le moins apprêté et de la passion la plus forte. Mais cette jeune fille y resta insensible. Elle lui parut merveilleuse, il le lui avoua avec innocence. Une telle frénésie cependant ne fit pas du tout bon effet : « Ah ! dit enfin Eléonore, quel délire est donc le vôtre ! » Il gémit sans pouvoir répondre. Et qu'eut-il pu dire réellement ? Dans cet instant, elle le quitta.

En vérité, Petruchio se trouvait plongé dans le désespoir. L'indifférence de son amante lui rendit vite la vie âcre et mélancolique. Exténué, alangui,

malade, il se sentit dépérir rapidement en proie à la passion la plus funeste.

Un jour, pourtant, sur le passage d'Eléonore, il nomma, sans intention, une sentence du roi David. Eléonore parut surprise. Il parlait du ton le plus déchirant : « Venez-vous de Jérusalem ! » s'écria-t-elle. Il vit bien qu'elle le comprenait, qu'elle appartenait à une famille juive.

Ce lien, tout aussitôt, les unit sans retour. Elle était pauvre, isolée et mélancolique dans cette antique cité génoise. Elle se réjouit d'avoir rencontré un amant dont le corps fût semblable au sien, pétri de l'argile même de la Judée. Ce seul motif décida sa passion.

Je trouve à cette histoire une couleur délicieuse. Rien de plus touchant, qu'une pareille idylle. Voilà la force de la pensée, de la tradition, de l'esprit.

C'est ainsi que les juifs gardent leur intacte harmonie. Nul doute qu'ils puissent constituer encore aujourd'hui une nation coordonnée, autoritaire et unie. J'aimerais qu'ils rebâtissent Jérusalem. Là, parmi cette stérile contrée, mais où tant de glorieux souvenirs fortifient la pensée humaine, parmi ces plantes, la myrrhe, la cinnamome, le thym, se créeraient bientôt des endroits consacrés et mémorables.

***

En Orient, à Jérusalem, le groupement juif est fort capable de donner un nouvel élan à l'industrie, aux trafics, au négoce. Mais ce seul point de vue ne m'intéresse pas. Quelles beautés pouvons-nous at-

tendre d'un peuple à qui tout de même nous devons les plus suaves poèmes de la tendresse, les cantiques les plus redoutables, Job, Isaïe, l'âcre Ezéchiel !

Tant d'ouvrages nous sont garants que si ce peuple parvenait à se reconstituer et à se former, nous verrions renaître au soleil les hautes odes sacrées des prophètes, des drames farouches et fabuleux.

(14 septembre 1897.)

LE CULTE DES ANIMAUX

Pour prendre une vue exacte de la situation de nos provinces, de leur esprit régional, des lois propres à les conduire, il faut traverser leur terre et assister aux spectacles dont leurs habitants tirent de grandes délices. C'est à Aix, antique cité blanche où s'élèvent dans la haute lumière, les puissantes faces des édifices romains ; c'est à Valence, brûlée et fondue par le feu ; c'est à Arles et Avignon que se dessinent, d'une manière fort distincte, les différents sentiments de la race. Là, le voyageur se rend compte, avec une extrême acuité, des éléments contradictoires qui forment la patrie française.

Sous le ciel foudroyé par les flammes du soleil, dans la ville d'Arles, cet automne, j'ai assisté à une course de taureaux. Ce spectacle transporte les hommes du Midi. Dans les antiques arènes d'Arles que couronnent d'opaques blocs taillés en blanc gradins, une furieuse multitude s'entasse, chaque fois qu'on institue ces ballets de la mort. Le ciel tremble empli de feux bleus. Le spectacle est futile, bestial,

sans beauté véritable et rien ne m'y eût fait rester si je n'eusse nourri le secret espoir de voir quelque exploit tout à coup, la représentation de l'héroïsme même, une apparence de grandeur.

Penser qu'un peuple se rassemble afin de saluer des acteurs figurant des rôles de héros, rien de plus mélancolique. La comédie de la vertu émeut toujours profondément. Pour satisfaire l'ardeur de sa pensée et sa passion des aventures, le peuple se contente de leur simulacre. Peut-être ces hommes enivrés par l'odeur du sang seraient-ils capables de plus hautes vaillances que celles dont la vue les transporte. Il est vrai que notre époque est singulièrement médiocre, qu'aucun héros ne se trouve digne de nos couronnes, que les actions de nos grands hommes actuels ne méritent pas l'admiration publique, mais quelle foi fonder dans un peuple à qui la simagrée de l'héroïsme inspire tant de fureur et tant d'exaltation.

Pour ma part, je ne m'étonne point qu'on ait combattu ces dégoûtantes courses. Je ne sais le caractère dont l'Espagne peut les empreindre, mais à Nîmes ni dans Arles elles ne trouvent de spectateurs, un décor et des acteurs capables de rendre intéressants ces jeux d'un goût âpre, aimable et bestial.

*
* *

Ce n'est pas au nom d'une pitié médiocre, inférieure, mais au nom de la patrie même qu'il faudrait défendre des jeux comme les courses de taureaux. Une des lois inscrites sur les tables de pierre cons-

truites par les druides enseignait le respect des bœufs, pères des labourages et du blé. Dans nos régions fécondes en fleurs, en céréales et en forêts, le culte des animaux devrait être extrêmement solide, implacable et imposé. Rien de plus sublime chez nos paysans que cette obscure fraternité qui les associe aux mystérieuses plaines et aux bœufs sonores des campagnes. Ici, grâce aux sillons tracés, aux crèches brillantes de paille, aux roses meules lumineuses, il faut bien que nous comprenions de quelle utilité nous sont les animaux. Ils sont indispensables à nos travaux. Ils obéissent tout à la fois à la nature et à l'homme. Le battement qui soulève le sein puissant des terres paraît retentir dans celui des bœufs. Leur mélancolie, leur résignation, leur effarée et ténébreuse douceur les font vraiment les frères des humains qui les mènent, de la campagne qui les nourrit, et des blés blancs dont ils sculptent la voie large au creux des sillons pacifiques.

Cette conception des animaux, saine et forte, les hommes du Midi ne la partagent point. Dans la Camargue et en Provence on voit s'ébattre en liberté de sauvages troupeaux sur les plaines errantes. La stérilité du pays défend l'emploi des animaux. Leur farouche inutilité est un obstacle à leur sacre. Aucun culte ne glorifie le repos des bêtes dans l'étable et leurs exploits près des labours. A Arles parmi ces profondes terres qui paraissent tout à coup fendues par les brillantes mains du soleil, les hommes ignorent la fécondité des prairies, la patience des bœufs, leur voix solennelle montant dans le ciel. De là le mépris que leur inspireraient les troupeaux s'ils ne

leur imposaient l'héroïque grandeur de la mort et la mélancolie extrême donnée à tout par l'écarlate décor du sang.

Que l'on permette en Espagne les ténébreux jeux du genre de celui auquel j'ai assisté à Arles, je ne puis point m'en indigner. L'aridité du pays, le goût des chimères vaniteuses, l'ardeur tragique et apparente rendent nécessaires de tels passe-temps. Mais nous, à qui des aïeux ont constitué un caractère, une tradition et un destin, nous ne pouvons admettre le sacrilège de la mise à mort des taureaux, frères des hommes et des moissons. Nous nous sommes formé du monde une conception moins présomptueuse, mais plus héroïque, plus sacrée. Ce qui nous exalte dans le monde, c'est l'utilité des êtres par rapport à nous et à Dieu.

L'illusion des guerroiements ne contente point notre insatiable amour de la beauté. Le sentiment que nous en avons est tout autre. Nous ne pouvons point séparer les hommes des animaux qui les servent, des terres qui alimentent leur sein, des étoiles brillant dans l'azur, de l'eau bienfaisante et des éléments. Nous voulons maintenir à leur place toutes les créatures de la vie. Au lieu de les faire servir à nos jeux, utilisons-les noblement pour la gloire, la grandeur, la nourriture des races.

Telle est l'éternelle religion.

***

Assistez aux fêtes d'un peuple, vous serez témoin de ses sentiments, vous écouterez ses confidences et vous comprendrez à la fois l'esprit de chaque spec-

tateur et la loi de toute la race. Assemblement prodigieux ! Il est délicieux de penser que pour découvrir une jouissance aux courses de taureaux par exemple, il faut avoir respiré l'acide parfum des citrons verts, il faut avoir vécu dans la forte lumière du soleil, il faut avoir lu Cervantès et le Romancero du *Cid*, il faut être également capable de prendre goût aux fruits de Grenade et à l'amour des jeunes femmes qui y passent, traînant leur langueur dans l'ombre embaumée des jardins.

Pour nous, ces spectacles n'ont point d'intérêt. Les chimères, la vaillance heureuse, les aventures en parade, les jeux gracieux et romanesque, ne parviennent pas à nous réjouir. Les héros véritables chez nous trouvent à peine des admirateurs, tant le peuple est insatisfait, insatiable et ambitieux. Ce n'est pas dans un pays où Rousseau, Robespierre, Bonaparte et Hugo ont difficilement obtenu l'attention de la nation, où ces grands hommes ont connu la défaite, que nous offrirons des lauriers à des acteurs sans valeur comme messieurs les toréadors.

(*9 novembre 1897.*)

L'AMATEUR SENTIMENTAL

Rien de plus émotionnant, de plus tendre, de plus pathétique qu'une exposition de portraits, de qui le caractère n'est point défiguré par la maladresse du peintre. Aucune histoire n'attendrit davantage. Quand nous lisons des mémoires, des journaux, des correspondances domestiques, publiés.

après leur mort, par les éditeurs des grands hommes, nous perdons rapidement le sens de leur authenticité. Les intrigues que l'on y trouve et les récits qu'on y lit nous attachent vite, à un tel point que l'auteur tout à coup disparaît. Ce que nous y cherchions, c'était d'étranges secrets. Il nous eut plu d'être en rapport, d'une manière plus étroite encore, avec le héros dont nous sommes épris. Nous demandions en quelque sorte à nous créer l'illusion d'une amitié historique. Mais combien de temps dure l'intimité entre un Lamartine, un Gœthe, un Vigny et nous-même ! Peu d'instants, car tout la trouble, et il y a tant de vanités de la part du mémorialiste, que fort déçus nous le quittons bientôt.

Au contraire, la moindre image est empreinte d'un caractère si aimable et si vrai, si naïf et si enchanteur ! Et puis, là, il faut bien croire à la réalité du personnage que l'on nous montre. « Quoi, voilà Mme Danton, voici la sœur de Rembrandt ! » (pensais-je hier à l'exposition des femmes et des enfants, ouverte au palais des Beaux-Arts). J'avais peine à me figurer que ces portraits représentassent des personnes avec qui de prodigieux héros s'étaient couramment entretenus de leurs aventures quotidiennes et des faits les moins remarquables de l'existence, eux que nous pensons si extraordinaires, si hauts, si lointains, si sublimes. En compagnie de sa femme, Danton se promenait, bon homme, tumultueux, se faisant tendre afin de plaire, devenant médiocre et ingénu aussi, de peur de ne pas être compris. Il parlait de rubans, de fruits pour

le repas, de légumes à cuire au poële de métal ! Et tout cela avec passion, avec de la fougue, de l'éclat, la plus grande véhémence, parfois comme s'il s'agissait d'importantes actions. Car tout s'équivaut dans la vie humaine, et il est étrangement curieux que nous éprouvions les mêmes émotions, aussi fortes, aussi exténuantes, à cause d'une affaire domestique du plus médiocre intérêt et à cause d'une affaire publique de laquelle l'univers entier ressentira les conséquences. Plus tard, après des années, on voit bien la différence, et que si nous avions raison d'être ému profondément par telle circonstance historique, nous avions tort assurément de nous laisser impressionner par la trahison d'une perfide maîtresse (à laquelle, de suite, une autre, aussi délicate, succéda) par des anecdotes courantes ou par des ennuis de ménage.

Voilà donc ce qui nous touche dans un portrait d'une couleur agréable et d'une apparence sincère. C'est la personne même, son visage, la teinte de ses joues, sa fraîcheur, l'habit qu'elle aimait, sa grâce infinie ! Comme elle prend vie à nos yeux ! Nous la considérons, tandis qu'un artiste adroit s'efforce de transporter ses traits dans le paysage chimérique où il désire la situer. Elle avait déjà pris la pose qui mettait le mieux en valeur sa beauté, son charme, ses mérites. Mais le peintre, un peu, déplaça ses lignes dont la troupe courait dans une riche blancheur de soie ou de mousseline dorée. « Comme ceci, disait le peintre, restez-là, regardez cette rose, la blanche tourterelle qui roucoule aux branches du tilleul balancé. » Il causait. Elle ne

souriait guère, lasse d'être ainsi immobile, supportant peut-être avec peine que celui-ci la regardât, cherchât à surprendre ses secrets, plongeât si fortement tout au fond de son cœur. Elle en souffrait comme s'il l'eût possédée. Elle se défendait de son mieux contre une telle investigation.

A présent, quelle ruine, ce beau corps, cette grâce de flamme et de tendresse, cet aimable éclat d'une jeune femme qui connut l'amour et la volupté ! De toute sa vie, aujourd'hui, il ne resterait même pas un nom, même pas un chiffon, même pas un souvenir atténué, si un artiste ne l'avait fixée à jamais, dans un instant d'épanouissement joyeux, contre une toile teinte, parmi les muettes complications des charmilles où grondent des fruits rouges, des pelouses roulant en cascade sur la pente d'un lointain coteau, ce site de feuilles, de nuages et d'azur.

*
* *

Combien je comprends les délices qu'un amateur peut tirer d'une collection quelconque de tableaux, de portraits ou même d'antiques médailles. Se composer un monde sensible, inaltérable et délicat de qui la vue signifie à la fois l'immortelle force de la beauté et la fuyante fragilité des apparences quotidiennes, tel est, je pense, le but de nos collectionneurs.

M. Edmond de Goncourt, dont la charmante collection vient d'être dispersée récemment, quel délicieux esprit ce fut, comme il éprouva cruellement la dégoûtante laideur des choses contemporaines. Toute l'affection qu'il refusait aux hommes, il la

réserva pour l'art. Il n'aimait sans doute aucune créature sur la terre, sinon les animaux qui sont reproduits dans les sites gracieux des Kakemonos et les héros qu'il introduisait dans ses livres. C'était une âme infiniment sensible. On en distingue assez les traits dans ses ouvrages qui sont fiévreux et fins. Mais où paraît surtout sa sensibilité c'est dans son souci d'amateur et dans le goût qu'il apporta à collectionner des estampes, des statuettes et des images. Bonhomme un peu bougon, un peu présomptueux et un peu badin, il montra toujours la plus grande horreur pour la société de son temps.

Il s'en écarta par dédain, connut la plus pure solitude, s'entoura d'amis qui l'admiraient fort sans l'affectionner beaucoup. Son excessive passion des Lettres dénonce assez la répugnance que lui inspirait le monde. A ses paysages merveilleux, il eût toujours préféré une fanfreluche, un tableautin. Il en forma une troublante collection. La vue des grâces qui y sont répandues lui épargnait la tristesse des bas spectacles quotidiens. Une fièvre amère le brûlait.

C'est à l'aide de ces papiers peints qu'il parvint à se composer un agréable univers. Tableaux enclos de cristal, menues statuettes représentant des nymphes, des ballerines et de riantes dryades, voilà les objets qui lui permettaient de vaines et languissantes songeries, parmi des lieux construits à souhait, et des héros ayant une figure innocente. De là son état de repos. Tel est le profit que lui procuraient les tableaux dont il s'entourait.

Ce même goût des collections, on le retrouve chez

tous les hommes sensibles et qui repoussent l'idée de la beauté du monde. La plupart de nos amateurs sont d'une hypocondrie profonde. Comme les spectacles de la société contredisent l'image qu'ils s'en étaient faite, les voilà tout de suite contraints d'en fuir la vue. Aussi n'ont-ils pas un autre sentiment. Ils se créent un monde de chimères. Ils y répandent des feuillages animés, des sources, de vaporeuses pelouses. Ils s'environnent de paysages dont la présence les étonne, les porte dans des lieux de délices. Ces tableaux autorisent la joie. Si des personnes les collectionnent, c'est qu'elles y retrouvent l'image de l'univers qu'elles eussent chéri. A cela on peut voir leur goût.

M. Edmond de Goncourt possédait une collection de kakemonos et d'estampes. Ce point suffit pour dénoncer ses sentiments. Les Japonais ont une grande ressemblance de lignes, de goût et de coloration avec les auteurs du dix-huitième siècle.

Leurs paysages sont compliqués, délicats et inattendus. Près d'une roche teinte d'eau et de mousse, une jeune femme sommeille ou travaille. Des grottes recueillent les amants. Les femmes sollicitent l'amour. Elles ont une sorte de pudeur apparente qui donne plus de prix à leur abandon. De peur de tomber en sanglots elles s'empressent de mourir de rire.

Cet univers d'aimable ardeur, de personnes pures et anoblies, les artificiels bocages, les charmilles et les ponts de bois, les grands bateaux légers et qui paraissent vides, tant ils sont fragiles, les grottes où roulent d'épais feuillages, voilà les images communé-

ment peintes sur les tableaux du dix-huitième siècle et sur les kakemonos. Grâce à elles, M. de Goncourt sut conserver quelque allégresse. Dans son musée il se trouvait à l'aise. Il s'y plaisait fort. Il s'y réjouissait.

*
* *

Pourtant, rien n'inspire autant de tristesse que le spectacle de ces portraits où sont fixés les traits des personnes disparues, couvertes d'ombre à présent, sans aucun doute.

Toutes ces figures nous les considérons à travers des limbes d'infini, comme si elles demeuraient là-bas, sur l'autre rive de l'abîme. Les portraits de femmes sont attendrissants. C'est que ces êtres ont une grâce infinie. Le peintre les a représentées dans l'instant où elles ne songeaient guère qu'à paraître exquises et charmantes pour enchanter leur tendre amant, elles qui ne soupçonnent peut-être point que leur portrait durera bien plus longtemps, et qu'il portera aux hommes prochains l'image de leur futilité et de leur langueur composée.

Mais j'aime davantage encore les petites figures d'enfants (si nombreuses à l'exposition des Beaux-Arts). Comme ils ont des joues souriantes ! Comme leurs regards brillent tendrement, tout humides d'une douceur de feuilles ou d'eau limpide ! Les uns jouent auprès d'un chien... Un autre tient des pommes dans sa main.

Enseignement mélancolique ! Devant ces gracieux tableaux nous éprouvons avec force l'extrême fra-

gilité de l'homme, et que rien n'est digne de notre attention sinon l'éternité de l'art, de la beauté.

(25 mai 1897.)

LA COURTISANE ET LA MÉNAGÈRE

« Ah, disent les femmes, vous nous considérez, messieurs, comme de pauvres petites créatures uniquement destinées à faire votre allégresse. Mais votre amour nous humilie. Par vos serments mélancoliques, vous montrez la défiance que nous vous inspirons. Dans votre esprit, s'il existe des jeunes femmes, c'est pour le voluptueux bonheur de vos héros. Quoi ! ne sommes-nous donc pas capables de faire naître en votre âme des émotions plus belles. Vous êtes, messieurs, extrêmement présomptueux. Si Dieu nous a pétries dans de l'auguste argile terrestre, peut-être est-ce moins pour éblouir vos rêveries que pour accomplir une humaine mission égale sans nul doute à la vôtre. »

Il est bien difficile d'admettre, lorsqu'une jeune femme nous laisse baiser sa bouche, qu'elle n'est point née cependant pour nous permettre de telles délices. Mais nos amantes déplorent ces sentiments. Elles désirent des grâces moins précieuses. Elles sont froissées que nous voyions en elles tout uniment l'ange du ciel, l'éclat des eaux, l'air, la lumière, la beauté éternelle des roses, le printemps et l'amour lui-même. Notre extase leur semble une offense. Si nous louons leur beauté, imaginent-elles,

c'est que leur génie nous paraît médiocre et élémentaire.

Il faudrait donc restituer quelque héroïsme à l'amour de peur que ces jeunes femmes, si chères si délicates, ne s'en détournent tout à fait.

*
* *

Peut-être ne se rendent-elles pas compte de la divine grâce de l'amour, que leur beauté inspire à des hommes encore juvéniles. Ce qui les froisse pour la plupart, c'est que nous les adorions en vue d'une ténébreuse luxure. Dans l'imagination de quelques hommes grossiers, les femmes n'apparaissent qu'à mi-corps. Etrange conception de l'amour ! On entrevoit que ces jeunes femmes en tirent des offenses sans nombre.

Mais comprenez donc notre amour. C'est dans notre âme qu'il puise sa force profonde. Aucun homme beau et jeune encore ne pourra s'éprendre d'une femme uniquement, parce qu'elle a des prunelles luisantes, un air de volupté, et des sourires fins. A dix-huit ans, les esprits les moins magnifiques, fussent-ils ceux de soldats ou de caissiers, ne le seront pas cependant, au point que l'amour se rattache chez eux simplement à l'idée de la volupté, de la luxure. Ces désirs les nourrissent sans doute, mais embellis par la mélancolie que le monde inspire à cet âge aux personnes qui y sont le moins portées. Alors nous prenons dans la vue d'une femme une bien autre extase et des délices bien différentes. Car nous l'associons dans notre âme, à des figures charmantes et romanesques. Comme nous avions

rêvé de Lydie ou de Laure, étant encore sur les bancs du collège, la moindre amoureuse nous semble admirable, et son approche seule nous jette dans l'extase. Pourvu qu'elle soit jolie un peu, et qu'elle ait des traits délicats, nous voilà ravis, pleins d'ivresse, capables de mourir pour l'amour, et nous attendons qu'il nous y invite afin d'accomplir les plus grands exploits.

Voyez, mesdames, ce que Bonaparte, ce que Lamartine ont écrit sur les jeunes personnes de qui s'éprirent, vers la vingtième année, ces esprits poétiques et romanesques. Ils ont laissé sur leur première liaison, des histoires d'un ton bouleversé. A les entendre, ils auraient connu à vingt ans, de merveilleuses divinités. Nulle femme, plus tard, ne les émut d'une manière aussi forte et aussi naïve à la fois. Lamartine garde de sa brune Graziella une impression que rien n'effacera plus. C'est que ces jeunes hommes, à peine libres, avaient placé sur la tête de leur bien-aimée, comme un diadème inaltérable, un groupe d'espoirs, de souvenirs suaves et enivrants. Par la suite en rappelant ces amours surannés, ils sentirent toujours monter dans leur cœur une bénédiction merveilleuse pour les premiers êtres qui l'émurent.

A dix-huit ans, Bonaparte se trouva par hasard quelques jours à Paris. On peut juger de sa situation d'esprit, vers cette époque par des papiers qu'il a laissés, où il la retrace, en effet, d'un style boursoufflé et tragique. Jeune homme presque hypocondre, extrêmement tendre et impétueux, il fit la rencontre au Palais-Royal d'une petite prostituée senti-

mentale, avec qui il lia connaissance. Il l'a raconté lui-même. Ce morceau est devenu célèbre. Il y peint son premier dégoût, à la vue de cette demoiselle dont le visage pourtant l'intéressa. Le métier qu'elle exerçait ne l'avait point encore rendue intolérable et trop laide. Il lui découvrit bon air. D'ailleurs le crépuscule embellit tout, et cette scène se passait dans le moment que l'ombre éteint les flammes du jour.

Ayant beaucoup lu Rousseau et sans doute épris d'Héloïse, ce militaire d'un esprit provincial prit plaisir à retrouver chez cette intéressante personne les traits qui l'avaient ravi dans son héroïne romanesque.

En vérité, de cette personne si pâle, si blême, si lasse, si langoureuse aussi, Bonaparte semble avoir gardé un souvenir extrêmement gracieux. Quelle nuit d'orage ont dû passer ces deux amants! Pour s'être aimés dans quelque obscure mansarde, ils ne le firent pas avec moins de zèle. Je ne connais rien de plus pathétique. Bonaparte, de son propre aveu, se montra maladroit amant. Les eaux de la passion gonflaient son cœur. C'était un naïf provincial, emporté et mélancolique, à qui l'univers, au surplus avait déjà cessé de plaire. Il paraît donc s'être entretenu de théologie et de politique, avec cette gracieuse prostituée, de qui le visage naïf et plaintif l'avait frappé dans le parc du Palais-Royal.

Voilà une aventure dont aucune scène n'est tendre, innocente, héroïque. Cependant lisez Bonaparte ! Comme cette femme lui apprit l'amour il lui

conserve un délicat souvenir, une sorte de gratitude charmante.

Sait-on quelle influence elle eut sur son esprit. Représentez-vous ce jeune militaire, cette noire figure aux traits creusés par la fièvre et par la fatigue, et voyez l'état de mélancolie où son esprit se trouvait jeté à cette date. Nul doute qu'une prostituée aussi vulgaire ne lui eut causé de la répugnance, dans une époque différente, mais à dix-huit ans, on passe sur le décor, même sur la laideur apparente, pourvu qu'on trouve un peu de paix, de bonté et de bienveillance.

*
* *

En vérité, toutes ces jeunes femmes à qui nous offrons des baisers soupçonnent-elles l'énergie de notre amour et qu'il est fait d'espérance, de mélancolie et de gravité. Si nous pouvions leur faire comprendre à quel point leur beauté nous touche et que nous chérissons leur visage comme l'aurore elle-même, peut-être seraient-elles davantage émues quand nous leur avouons notre amour.

Elles portent notre idéal ; elles lui donnent la vie. Elles sont l'unique trophée dont soient dignes les héros et qui mérite de provoquer des guerres, des entreprises et des travaux.

*
* *

Aux femmes qui défendent faussement leurs droits, en en réclamant de plus immédiats, il convient donc de répondre :

« Ce que vous ne comprenez point, Mesdames,

c'est que vous êtes libres comme l'air, et comme lui nous vous respirons, vous nourrissez votre âme elle-même. Avec vous, nous parlons de baisers, de luxure, et nous pensons à autre chose. En effet notre amour a des sources merveilleuses. Vous êtes associées, dans notre âme, à l'idée de Dieu et de la beauté, vous êtes l'harmonie, vous êtes l'idéal.

Continuez de cueillir toutes les roses des rosiers, et faites-les fleurir sur vos seins, ne craignez point de laver les linges dans le fleuve et de préparer les pommes et les fruits, croyez à la magnificence de vos entreprises quotidiennes.

(14 juillet 1897.)

CAPRICES DE PRINTEMPS

Entre une multitude de jeunes femmes que je n'ai pu rencontrer sans en être extrêmement épris, aucune ne m'enchanta au même point que Zoë et je n'en connais guère de qui les grâces sans nombre m'ont conquis si profondément, pendant un jour tout au moins, car j'en triomphe le jour suivant. Evidemment, Zoë m'a ému d'une étrange manière, si bien que j'ai été, durant peut-être un mois, sur le point de l'aimer avec mélancolie et avec force. Aucune des nombreuses demoiselles — que l'on rencontre et dont on se sépare bientôt — ni aucune des petites amantes à qui l'on souhaiterait, à peu près, se lier pour des noces défendues — certes, ni Clarabelle, ni Lucile, ni Fanny elle-même n'eussent pu

m'attacher à leur destinée comme je fus, à une époque, près de l'être à celle de Zoë.

Une après-midi de fête suburbaine, dans les environs de Meudon, que décorent des haies d'aubépines, il arriva, je ne sais plus comment, que je rencontrai cette chamante personne, et que l'entretien commencé à l'entrée de la forêt se termina dans l'heure même, au fond de quelque agricole pièce d'auberge, par des serments et des baisers.

Le soir, nous revînmes à la ville, en longeant la pesante rivière. Des poternes répandaient de profondes lueurs jaunâtres qui venaient luire et bouillonner, comme des écumes, sur les taciturnes eaux, sans aucun clapotis.

Cependant, la forêt dont les troënes d'argent et les beaux chênes pensifs descendent par de minérales pentes, précipités du haut des monts vers les blanches villas du rivage et vers les bâteaux tranquilles, tout s'emplit d'une lunaire ténèbre. Parmi d'aromatiques futaïes, de sonores rossignols gémirent. Nous frissonnions passionnément.

*
* *

Quelques jours après, notre idylle changea. Le printemps revint dans la plaine et la nature fut amoureuse. Cependant, si épris que je parus l'être de Zoë, et quoique nous passions le jour à nous attester mutuellement une éternelle adoration, nous ne l'étions guère, j'imagine, puisqu'il suffisait que l'un fût parti, pour que l'autre enfin le trahît. La comédie commença. Allégresse, tempête, baisers et

luxures, nous frémissions d'une passion sans répit. Combien de promenades à travers les champs, qui débutaient — à peine dans le chemin — par des stations éperdues à quelqu'hôtellerie de banlieue et que de vifs propos terminaient peu après! Les plus minimes motifs avaient pour effets une infinité de dépits. De là, en une minute, toutes sortes de noires colères. Il suffit que je souhaite une promenade en bateau, parmi les glaciales ondes que brisent les arches du pont, afin de voir Zoë entrer dans une guinguette, comme s'il lui plaisait de s'y reposer, à l'abri des chênes en tonnelles, quand les arborescentes broussailles balancent des roses couvertes d'une scintillante rosée, au-dessus des chaises, des bancs peints en vert, et d'une miroiteuse table en bois, à moitié pourrie par les pluies d'hiver.

Zoë dit ceci et je dis cela. On se contrarie à plaisir. Et il semble qu'on en éprouve, tant ce jeu nous prend d'attention. Eût-elle désiré elle-même ce que je souhaite en secret, il faut bien la contredire. Il pleut, il fait beau. Dansez et chantez!

*
* *

« — Monsieur, me dit-elle un matin, comme j'entrais joyeusement chez elle, ne trouvez-vous point que dure trop longtemps cette inconvenante comédie, où vous tenez le rôle d'amant de la manière la plus impertinente du monde. J'ai bien réfléchi, ces jours-ci, à votre infinie perfidie et je demeure étonnée que vous en ayez mis autant afin de tromper le réel amour dont je fus prêt, un moment, d'être, en

effet, transportée. Est-il donc si difficile de s'entretenir avec tendresse ! Vous m'avez attesté, de mainte et mainte manière, même par une sorte de suave violence à laquelle je vous saurais gré de ne plus vous abandonner, vous m'avez attesté une multitude de fois que vous m'aimiez ingénuement et je fus encline à vous croire.

« Mais voilà qui est bien fini. Quoi ! Je fais tout afin de vous complaire, j'accueille vos pires entreprises, et précisément je me livre à vous. Cependant de quel front osez-vous regarder une jeune femme que vous outragez quotidiennement par l'insolence de vos parades. Peut-être vous êtes-vous étonné que je me montre extrêmement capricieuse dans des circonstances si futiles, qu'elles n'eussent point mérité le soin que je pris, en réalité, pour ne pas y être surprise, si je n'avais eu l'idée, à votre impertinent maintien que vous vous seriez glorifié de m'avoir vaincue en cette occasion !

« Certes, je fus restée plus docile, si je n'avais pas craint vos présomptions. Vous êtes par trop grossier, monsieur. Parce que, une fois, vous avez pu séduire une femme, émue également par l'air du printemps, vous imaginez avoir tous les droits, et le pressentiment de votre impertinence nous oblige justement alors à paraître avec innocence, et ainsi naissent nos vains caprices, d'une inattendue ingéniosité.

« Si vous nous proposez une partie de canot, c'est avec une mine d'assurance qui ne nous permet point de l'accepter. Il semble que vous doutiez de nos vertus, et rien ne nous choque davantage, même si

nous n'en possédons aucune. Même si nous sommes résolues à vous les sacrifier toutes.

« Ainsi, vous fûtes vous-même, monsieur, d'une bien singulière insolence. Vous avez eu des poses, vous avez dit des choses, à croire, en vérité, que tout vous était dû encore, et quoique j'aie succombé, après de telles inconvenances, je le regrettai bientôt. Ne voyez donc là, monsieur, qu'une preuve de l'ardente passion dont j'étais prête — comme j'avais tort ! — à entretenir, pour vous, les flammes impérissables. »

*
* *

Comme Zoë, hélas ! eut raison. Je le sentis sitôt qu'elle m'eut quitté. Oui, la plupart de vos caprices ne viennent point tant de votre esprit, ô belles amoureuses sans constance, que de nos exigences et de nos vanités. A force de paraître avoir tous les droits sur vos personnes, vous ne pouvez que vous y soustraire par crainte de trop d'impertinences.

Ah ! combien nos amantes aussi montreraient moins d'inattendus caprices, si nous n'avions pas l'air de croire qu'il est impossible qu'elles en aient, dans la compagnie de « héros » à qui elles n'en opposèrent pas au cours d'amoureuses occasions !

Quant à Zoë, je ne la revis plus. Mes serments ni mes soupirs, rien n'eut d'effet sur son esprit. Et quoique je m'excusai des inconscientes offenses dont je l'avais chargée, elle ne parut point, cette fois-là, sans une cruelle constance dans la colère, qui ne laisse pas de me surprendre un peu.

(*1er avril 1897.*)

RÊVERIES AUPRÈS DES ANIMAUX

Pour prendre conscience de notre âme mystérieuse, il faut, de temps à autre, aller dans des endroits, comme le Jardin des Plantes, où vivent de sauvages animaux et où croissent des fleurs domestiques. Ces lieux sont tout emplis d'une verdure abondante et douce. Les tilleuls, qui bordent les avenues, se rejoignent un peu au-dessus du sol sablonneux, afin de former de bucoliques voûtes, tout à fait propres à la méditation. Il est délicieux de s'y promener, quand le ciel frissonne aux prismes des feuilles. Là, chacun doit convenir que nous sommes liés, d'une manière extrêmement profonde, aux métaux et aux végétaux : aucun homme ne peut perdre de vue cette joyeuse et antique nature, dont un Fichte, un Gœthe, un Renan ignoreront toujours les délices, parce qu'ils leur préfèrent le monde des pensées.

Cependant, pas un livre humain ne nous dévoilera sur notre être plus de sérieux secrets que cet arbre onduleux, cette sarcelle dont les ailes battent le limon du noir bassin, ce cèdre antique de qui les torrentielles ramures descendent pleines de grondements vers le gazon des terres. C'est dans des endroits semblables que j'aime quelquefois goûter du repos. On y entend l'orageux murmure des feuillages. Au devant de nous, sur les pentes, des pelouses s'agitent mélancoliquement. Ce spectacle est d'une grande douceur.

A voir ces végétaux, ces beaux lions douloureux, ces macreuses qui s'ébattent dans les eaux du bassin, comme nous sentons s'éveiller, tout à coup, l'obscur sentiment des fraternités qu'inspire la totale création! Tant d'êtres, amassés là, dans ces parcs, nous émeuvent, à la manière de frères à peine achevés, comme si nous les reconnaissions, puisque nous les avons aimés, aux âges antiques, quand nous étions en Paradis, et bien avant, quand nous mêlions notre existence à la grande vie universelle des plantes, des rochers et du sombre azur!

*
* *

De tout cet immense amour qu'inspira sans doute, jadis, à l'homme élémentaire des âges préhistoriques, la vue des animaux de la terre même et des végétaux qu'elle nourrit, nous gardons encore, aujourd'hui, une sorte de pitié éperdue, en présence de ces créatures si inférieures. A part certaines bêtes domestiques, aucune ne nous intéresse plus. Mais les abeilles, les chiens et les colombes nous semblent encore d'une attendrissante apparence.

C'est que ces animaux nous appartiennent. Ils font partie de la famille au même titre que la servante, que les fleurs rougeâtres du rosier et que les lierres dont s'environne la porte du seuil. Peut-être d'ailleurs nous paraissent-ils moins loin de nous. Comment ne point les chérir, ces délicates petites levrettes, si fines, si fluettes sur leurs pattes légères et qui nous font craindre un subit brisement! Comment ne pas prendre intérêt aux maux dont souffre un âne, un agneau ou un chardonneret, puisqu'ils

sont associés à notre existence même, puisqu'ils en demeurent les fidèles témoins, puisqu'ils savent sur nous tant d'étranges secrets, sans nous les avoir arrachés, puisqu'ils participent à notre infortune et à nos triomphes, d'une manière plus profonde encore que bien des personnages du voisinage?

Nous ignorons leur génie. Nul doute qu'ils ne comprennent tous nos détours. Ces noires hirondelles, dont le vol luisant fend les airs, qu'elles sont fidèles à la maison! Je me souviens de l'allégresse où me mit, longtemps, leur retour, comme j'étais encore aux jours de l'enfance. Nous habitions, à la campagne, une maisonnette, toute teinte de lierre et qui semblait sortir d'un rouge abîme de roses, tant il en poussait dans l'étroit jardin. Chaque printemps, nous guettions la grâce des hirondelles. Les lumières de l'aube coloraient la plaine, quand nous les voyions revenir, volantes troupes, dans le haut ciel d'azur sauvage. Leur retour nous comblait de joie. Sitôt qu'elles distinguaient notre innocente maison, plusieurs d'entre elles se détachaient du groupe, elles coulaient comme des flèches vers le berceau de tuiles, tourbillonnant, une dernière fois, peut-être pour saluer leurs compagnes!

Avec les hirondelles, nous ne l'ignorions pas, le printemps déjà s'était mis en marche vers le bourg. Nous regardions, en proie aux plus graves espérances. Nous sollicitions les oiseaux. Des myrtes, tout à coup, ruisselaient, formaient de rayonnantes couronnes. Alors on ouvrait les fenêtres, afin de laisser pénétrer la brise, les parfums du printemps et la chaleur du jour.

La servante nettoyait les carreaux longtemps clos. De douces vitres, extérieurement verdâtres, étincelaient dans le matin. On faisait, sur les murs, ruisseler l'eau et l'écume du jour. Dans le parc, on mettait des fleurs d'une coloration tiède et éclatante. De nouveau, nous allions dehors, sur les chemins, quoique nous fussions tout enfants. Nous en avions la permission. Les chemineaux traversaient le village. Leur passage était attendu comme les hirondelles et comme le printemps. L'espace de l'azur semblait gai, et les jeunes rosiers du jardin prenaient plaisir à s'environner de roses fortes.

Je me rappelle encore notre étonnement quand les hirondelles, dans les airs, tout à coup, s'immobilisaient, les ailes droites, glissantes en silence, sans paraître aucunement remuer. Des oiseaux fuyaient, magnifiques, dans l'immense aurore du printemps.

A cette époque, les tout petits enfants lisent les fictions de La Fontaine. Ce poète me parut le plus sublime du monde : « Ah ! pensai-je, quel exquis génie ! Voilà donc un homme qui sut pénétrer les sentiments dont se nourrissent les formes d'être antérieures à nous, et il les a vus si semblables aux nôtres que la conversation des animaux, leurs entreprises et leurs rêveries nous enseignent plus encore sur notre esprit que la plupart des traités de morale. L'impérissable innocence ! Quelles délices il dut éprouver, ce grand homme, chaque fois qu'il rencontrait, dans ses promenades, un agneau broutant la bruyère amère, une sarcelle qui nage dans les eaux, ou quelque innocente tourterelle abritée

au flanc d'un nid de pailles bleues. Il s'entretenait, sans nul doute, avec eux. Leur existence ne lui échappait point, etc... » Tels sont les sentiments qu'inspire ce fabuliste aux âges d'enfance. Les chiens avec lesquels j'avais lié connaissance et les blanches poules de la basse-cour ravissaient mon âme par leur seule couleur, et leurs cris, dont l'air était déchiré, leurs cris me transportaient dans un monde de chimères.

Mais, aujourd'hui, je ne vois rien de plus pédant que La Fontaine. Les apologues m'emplissent d'ennui. Faire parler les animaux, comme des docteurs en Sorbonne, c'est un bien singulier dessein.

Ah! ces plantes, ces animaux, nous ne connaîtrons jamais à quel point ils nous sont précieux et chers! Ces êtres nous tiennent d'une manière infiniment forte. Et certes, s'ils nous inspirent d'attendrissantes pensées, c'est moins à cause d'une fabuleuse fraternité, comme le prétendent les botanistes, que parce qu'ils demeurent liés à nous, associés à nos travaux, à nos peines et à nos extases, parce qu'ils assistent aux circonstances du monde.

En vérité, pour ma part, je ne pourrai jamais voir aucune hirondelle, en quelque endroit que je sois, sans me rappeler toute mon enfance et notre allégresse au printemps, sans considérer de nouveau toutes les scènes familiales auxquelles le printemps donnait lieu, et sans revoir, dans mon esprit, la vieille servante, l'antique repos de Dieu et la paix silencieuse de la maison.

*
* *

Ces rêveries m'occupaient, hier, en pensant à l'*Exposition canine*, organisée au Jardin d'Acclimatation. L'allée ombreuse était couverte d'un sable éteint. Les rameaux des arbres penchaient vers le sol de magnifiques touffes de ténèbres.

A quelles existences — malheureuses, joyeuses — participent ces graves animaux ? De quels spectacles sont-ils témoins ? Ah ! s'ils pouvaient parler, si leurs tristes regards n'étaient pas en quelque sorte clos sur l'abîme ! — Dans cette situation d'esprit, tant de chiens délicats, précieux, petites bêtes de luxe groupées là, me parurent soudain plus mélancoliques.

(*6 juillet 1897.*)

NOTES

I. Depuis que cet article a été publié (1897), la Renaissance qui en fait le sujet a pris encore plus d'éclat. De toutes parts, des voix généreuses ont retenti. En Provence, MM. Larguier, Brandenburg et Edmond Jaloux: dans le Roussillon, MM. Pierre Camo, Jean Amade et Pierre Cabrens; à Toulouse, M. Marc Lafargue, ont répondu un peu partout ou réuni en volumes de fines, pures, délicates et charmantes poésies. — M. Paul Souchon a classé ses *Premières Elévations*. — On regrette seulement que M. Viollis n'ait ajouté aucune couronne à sa gracieuse *Guirlande des jours*. (Page 17)

II. On sait que ces Concerts de poésie ont été institués par M. Catulle Mendès. D'abord à l'*Odéon*, ensuite au *Théâtre Antoine*, ces récitations eurent un grand succès. Aujourd'hui elles ont lieu au *Théâtre de Madame Sarah Bernhardt*. Elles y obtiennent des triomphes. (Page 31.)

III. Le *Théâtre civique* depuis cette époque, après s'être assez longtemps tu, a redonné quelques spectacles d'un sens plus pur. Par exemple, dans l'été de 99, une représentation sur la *Justice*. (Page 72.)

IV. L'affaire du capitaine Dreyfus était encore à son début quand cet article a paru. M. Scheurer-Kestner venait à peine de parler, M. Bernard Lazare publiait depuis un an, dans le silence le plus parfait, de nettes et éloquentes brochures. M. Emile Zola avait à peine élevé la voix dans de retentissantes chroniques du *Figaro*. L'équivoque résultait encore du manque de preuves, de documents, de dossiers et de témoignages. — L'auteur était indécis. Mais un mois plus tard, il ne l'était plus. (Page 167.)

V. L'incendie du Bazar de la Charité, dans lequel deux cents personnes périrent, venait d'attrister Paris. (Page 179).

VI. Cet article a été écrit à propos d'un des premiers Congrès Sionistes qui se soient tenus. (Page 184.)

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Poésie de la France.

II. — Etudes morales et romanesques.

III. — La Société et la Littérature.

IV. — Grandeur et tristesse des grands hommes.

V. — Débats politiques.

VI. — Méditations et rêveries.

Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont

